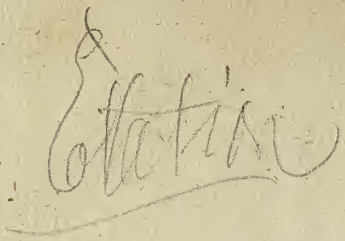
A BIRD IN THE HAND
HIS BOOK
JONATHAN · DWIGHT · JR

Travel - Norway ...



VOYAGE

AU

CAP-NORD.

Hotel D.R.M.C.
12/29/30

VOYAGE

AU CAP-NORD,

PAR LA SUEDE,

LA FINLANDE ET LA LAPONIE,

PAR JOSEPH ACERBI.

TRADUCTION D'APRÈS L'ORIGINAL ANGLAIS,
REVUE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR,

PAR JOSEPH LAVALLÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ LEVRAULT, SCHOELL ET COMP.
LIBRAIRES, RUE DE SEINE.

AN XII. — 1804.

DL
616
A17
F1804
t.1
RB
51

Sistimus hìc tandem, nobis ubi defuit orbis.

Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

AVANT-PROPOS.

QUOIQUE le savant à qui nous devons ce voyage ait vu le jour sous le beau ciel de l'Italie (1), ses relations avec l'Angleterre, la longue résidence qu'il a faite à Londres, l'espoir peut-être que son ouvrage serait plus rapidement répandu, s'il sortait des presses d'un peuple fécond lui-même en voyageurs célèbres, le déterminèrent à l'écrire en anglais. Il fut publié en 1802, et favorablement accueilli en Europe. Le goût que depuis quelques années l'on paraît avoir pris en France, pour ce genre de littérature, fit naître le désir à un homme instruit, de s'occuper de la tra-

(1) Le citoyen Acerbi est né à Castelgofredo, département du Mincio, dans la République Italienne, (ci-devant province de Mantoue, dans l'ancienne Lombardie).

duction de cet ouvrage. Savant et voyageur lui-même, versé dans la connaissance des langues mortes, possédant bien celles de quelques nations modernes, il avait, en grande partie du moins, les qualités nécessaires pour bien remplir la tâche qu'il s'était imposée. Mais absent de la France pendant de longues années, l'habitude d'écrire dans sa langue maternelle, avait cessé de lui être assez familière pour donner, à cette traduction, une concision désirable. L'auteur original, qui se trouve maintenant à Paris, désirant que cette traduction se rapprochât, le plus possible, de son texte, et rendît fidèlement ses observations sur les contrées lointaines qu'il avait parcourues, m'engagea à la revoir, de concert avec lui. C'est donc, pour ainsi dire, son propre ouvrage que l'on présente ici; en conservant, autant que je l'ai pu, les expressions du traducteur, mais les con-

frontant sans cesse avec la pensée du voyageur, toujours présent à ce travail, je puis sans crainte d'être démenti, affirmer que c'est, à proprement parler, ce dernier qui s'est traduit lui-même ; et c'est à cette circonstance que l'on doit quelques changemens apportés à la version originale, et quelques additions qui ne se trouvent point dans l'édition anglaise.

Dans tous les siècles, les nations policées ont fourni des voyageurs, et les relations de leurs voyages ont constamment éveillé la curiosité, et de leurs contemporains, et de la postérité; mais le même esprit n'a point présidé à l'entreprise de ces voyages, ni à l'intérêt que leur lecture présentait aux hommes des différens temps. On retrouve en cela la même marche que l'on remarque par-tout ailleurs dans l'histoire de l'espèce humaine, c'est-à-dire, des siècles marqués par une tendance de quel-

ques nations vers les lumières, suivis de siècles de décadence, de mensonges et d'erreurs, que remplacent, à leur tour, des âges où le besoin des connaissances et de la vérité se réveille, où l'homme reprend la dignité qui lui convient, et se replace dans le rang que son intelligence, son génie et son activité lui ont destiné sur le globe. On pourrait donc assigner quatre époques, bien distinctes, à l'esprit des voyages; déterminer, par ces époques, à quel degré de perfection ou de décadence les hommes étaient alors parvenus; ou, pour mieux dire, de quelle nature étaient les besoins sociaux qu'ils éprouvaient à ces mêmes époques. C'est ainsi, par exemple, que si l'on jette les yeux sur les écrits des voyageurs de l'antiquité, on reconnaîtra que le désir de perfectionner les gouvernemens; de faire le choix des matériaux les plus convenables pour commencer l'édifice des mœurs; d'ob-

tenir des idées saines sur la sagesse, par la sagesse comparée de différens peuples; de rassembler des élémens propres à créer des institutions, des lois et des régimes; de chercher la chaîne des rapports entre l'homme et la divinité; de préparer un avenir aux relations entre les peuples, en posant les premières bases de la géographie; on reconnaîtra, dis-je, que ce désir présidait, avec empire, aux voyages des anciens; que l'intérêt du commerce, de la cupidité, et des découvertes, y avait peu ou point de part, et, qu'à cette époque, les nations songeaient bien moins à s'enrichir qu'à améliorer leurs facultés intellectuelles et morales. Lorsque les siècles de barbarie et de ténèbres arrivent, ce ne sont plus les individus, mais des nations toutes entières qui voyagent. Ce sont des récits fabuleux, des mensonges, des erreurs, des espérances chimériques, qui, semés

par des imposteurs, les arrachent à leurs contrées, et les conduisent signaler des terres étrangères, par le spectacle de leurs fureurs, de leurs folies, de leur dispersion, et souvent même de leur extinction totale. Toutes les relations alors se ressentent du vertige, de la crédulité, de l'amour du merveilleux, de l'absurdité et de l'ignorance où l'espèce humaine est abandonnée; et l'on gémit de voir que l'homme parcourt le globe bien plutôt pour accroître la somme de ses maux, que celle de ses jouissances et de ses connaissances. Mais la nature qui détruit et reconstruit sans cesse, jette sur la terre quelques mortels d'un génie vaste, quelques têtes à grandes conceptions; et l'on voit, avec étonnement, cette inquiétude générale se coordonner, si j'ose parler ainsi: les mers se franchissent, de nouveaux climats sont connus, de nouveaux

trésors cherchés; ce n'est pas encore le besoin de la sagesse qui se fait sentir, mais celui de rendre la vie au corps social, de renouer les liens que les émigrations des peuples ont rompus, de retrouver la source des richesses qu'ils ont desséchée dans leur passage, de réunir les idées mères du commerce, que leur débordement a dispersées; et l'on devine, à l'esprit des voyageurs de cet âge, que les nations songent plus à réparer qu'à s'instruire. Enfin, la quatrième époque est la nôtre; elle se rattache, et commence au siècle de Louis XIV. Elle n'offre plus qu'une longue série de voyages, dont le cours embrasse le globe dans tous les sens, tous entrepris pour l'accroissement des connaissances. On discerne facilement, à leur esprit, que les bases politiques des grandes sociétés de l'Europe sont irrévocablement fixées, qu'il n'est plus question d'aller chercher, parmi les

lois et les mœurs des peuples lointains, des exemples et des modèles, mais de les observer simplement, pour mieux nous glorifier, par ce parallèle, de notre avancement propre. Si des vues de commerce sont le motif principal de quelques-uns, ils le considèrent plutôt comme science que comme moyen d'envahissement. Les projets de spoliation ne déshonorent plus les idées de prospérités sociales; et les voyageurs, aujourd'hui, dans les rapports commerciaux, ont bien plus en vue le bonheur de telle ou telle société, que la puissance exclusive de telle ou telle autre. Mais c'est sur-tout du noble enthousiasme pour les progrès des sciences, que depuis cent cinquante ans sont animés les voyageurs européens; et ce but est si marqué, il est tellement sensible, que l'un des meilleurs moyens de mesurer les pas de géant que l'esprit humain fait chaque jour dans la carrière des sciences,

serait de prendre, au hasard, deux voyages faits dans une même contrée, à des distances de temps assez rapprochées l'une de l'autre : on verrait constamment le plus récent, par le choix et la rectitude des observations, par la philosophie des conséquences, par l'utilité des résultats, supérieur à celui qui l'a devancé, quoique celui-ci eût déjà agrandi le cercle des lumières. Ainsi de nos jours, l'on a vu chaque voyage ajouter à la précision de la géographie, et faire disparaître successivement ses incertitudes et ses erreurs; aider à l'astronomie à dévoiler toutes ses profondeurs; mieux étudier les grandes commotions du globe, et les soumettre aux simples explications de la physique : grace enfin aux voyageurs modernes, peu d'individus, dans les trois règnes, se sont soustraits à l'œil du naturaliste; et l'histoire même des temps et des empires s'est éclaircie sur les débris des monumens.

Le voyageur Italien, que le lecteur va suivre dans des contrées sévères, n'a point dégénéré de cet esprit remarquable dans les voyageurs du 18.e siècle.

Si l'on ne considère que son infatigable constance; son étonnante opiniâtreté à triompher des obstacles et des périls, dont ses pas se virent environnés; si l'on n'examine que l'importance qu'il paraît attacher à toucher un point du globe, où nul homme encore ne fût arrivé par terre, l'on ne trouvera sans doute en lui que quelques-uns de ces traits caractéristiques, communs à l'espèce humaine, tels que l'audace, compagne de toutes les actions des hommes à volontés fortes, et l'orgueil, inséparable mobile de leurs projets, et dont les jouissances, toujours mal jugées par la faiblesse, sont la première et très-excusable récompense des succès de leurs travaux. Ainsi, par ce

côté,

côté, notre voyageur n'appartient point à un siècle plus qu'à un autre ; il appartient à la classe privilégiée que la nature se plut à douer d'énergie et de persévérance; voilà tout : mais si l'on réfléchit à l'immensité de ses recherches ; si l'on remarque son attention scrupuleuse à vérifier les faits rapportés avant lui, et son intention prononcée de découvrir ceux échappés à ses devanciers ; si l'on rend justice à son estimable modestie, lorsque le succès couronne son étude perpétuelle ; à sa décente timidité, quand il lui faut relever les erreurs des voyageurs précédens; à la circonspection dont il use envers les gouvernemens, dont l'autorité régit les peuples qu'il visite; trop libéral pour en dissimuler les fautes, trop impartial pour refuser l'éloge à leurs vertus; si l'on apprécie sa philosophie, toujours croissante, à mesure qu'il s'éloigne des

nations policées, et qu'il s'enfonce davantage parmi des peuplades plus rapprochées de la nature : alors on verra que c'est en cela qu'il appartient à notre âge de lumière, qu'il a su s'élever au niveau de l'esprit scientifique que notre siècle compte parmi ses nombreux titres à la gloire ; et que si les sciences géographiques et naturelles sont réservées à recevoir encore de l'accroissement, la postérité le comptera parmi les hommes dont les travaux concoururent à presser leurs progrès.

En effet, les contrées que notre voyageur a parcourues, étaient, pour ainsi dire, inconnues. On sent à merveille que je n'entends pas parler ici de la Suède, dont la description fait la matière de la première partie de son voyage. Le rang que cette puissance tient en Europe, la magnificence de sa capitale, la politesse de ses habitans, la splendeur de ses arts, le lustre de ses

universités, la réputation des savans qui les dirigent, la nature de son commerce, de son industrie, de ses richesses, ses mœurs, ses lois, son territoire, et les villes qu'il renferme, ont, depuis nombre de siècles trop d'importance, pour n'avoir pas été l'objet de la curiosité des étrangers ; et la nation suédoise si féconde en héros, et si souvent gouvernée par de grands hommes, est maintenant aussi connue que les nations du centre, du midi et de l'ouest de l'Europe ; mais il n'en était pas ainsi des vastes contrées qui s'étendent au-delà du golfe de Bothnie, jusqu'aux rivages de la mer glaciale. Le voyage de Régnard en Laponie, est bien plutôt celui d'un homme du monde, que celui d'un observateur, et sur-tout d'un savant ; et il est permis de douter de l'exactitude d'un voyageur, qui, dès son départ, présente, dans sa relation, des erreurs de dis-

tance dans sa propre patrie. On devait espérer davantage, sans doute, d'un homme comme Maupertuis; mais sa mission avait un tout autre objet que la description des hommes et des choses : ce qu'il a bien voulu recueillir sur le climat et les habitans, n'est qu'accessoire au but principal de son voyage ; c'est celui-ci qu'il lui importait de remplir, et par conséquent le seul dont on soit en droit de lui demander compte. L'histoire naturelle a totalement occupé Rudbech, et depuis, Linnée, bien plus célèbre que lui. On pourrait donc affirmer avec vérité que notre voyageur a, le premier, parcouru ces contrées avec l'intention précise de déterminer l'exacte position des lieux, de rechercher les origines diverses des peuples qui les habitent, d'acquérir des notions précises sur leurs mœurs, leurs usages, leurs lois, leur religion ; de connaître leur caractère, leurs traits phy-

siques et moraux, le genre de leurs occupations, leur espèce d'agriculture, la nature et l'état de leurs arts; et certes, personne, avant lui, n'avait publié des détails plus circonstanciés et plus précieux sur ces objets, et principalement sur la navigation intérieure du Finlande et de la Laponie, sur le cours de leurs rivières, les cataractes fréquentes qui les brisent, les lacs nombreux qu'elles forment ou traversent, sur les poissons qu'elles alimentent, sur les procédés que l'on emploie pour les pêcher, sur le genre et la construction des barques des Finlandais et des Lapons, sur l'immensité des forêts et des fléaux qui les ravagent, sur la direction et l'élévation des montagnes, sur la vie nomade des Lapons montagnards, sur leurs troupeaux, sur leurs rennes, et les maladies qui les désolent, sur la mousse singulière dont elles se nourrissent, et dont la nature pré-

voyante a tapissé ces déserts jusqu'alors inconnus.

On reconnaîtra facilement, à quelques répétitions, l'attention scrupuleuse que l'auteur apportait à ses observations, soit par crainte d'oublier, soit parce qu'il revenait plusieurs fois sur le même objet, pour le mieux connaître. En revoyant cette traduction, que son amitié m'avait confiée, j'aurais pu sans doute les faire disparaître ; mais chaque voyageur a des traits de physionomie qui lui sont propres, et que l'on doit, ce me semble, respecter ; et celui-ci donne une idée de sa manière d'observer et d'étudier : si quelquefois elle l'entraîne dans des détails minutieux, c'est qu'il a pensé que là où tout est nouveau, tout est curieux.

En général il a écrit son voyage avec beaucoup de simplicité ; rien n'y décèle la prétention, ni le désir d'étonner plus que celui

d'instruire et de raconter. Son style ne prend de la force et de l'élévation que lorsqu'il décrit quelques grands phénomènes de la nature, ou quelques circonstances extraordinaires de son voyage, tels que le passage du golfe de Bothnie sur les glaces, l'incendie des forêts du Finlande, les aurores boréales, la pêche du phoque, son arrivée au Cap-Nord. On reconnaît, à la grandeur des images, qu'il est vivement affecté, et qu'il croit les avoir encore sous les yeux, au moment même où il les décrit. Ce sont aussi les seules circonstances où, pour me rapprocher de sa manière, j'aie employé la pompe de style que peut comporter la langue française, plus mesurée dans sa marche, et sur-tout moins gigantesque que la langue anglaise. Dans tout le reste, j'ai suivi, autant que je l'ai pu, le ton de simplicité, je dirais presque de bonhomie qu'il avait

adopté dans le texte original, auquel il me paraissait tenir spécialement dans les fréquentes conférences que j'ai eues avec lui, en revoyant cette traduction.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

A MON PÈRE.

Si mon dessein eût été d'orner de quelque nom illustre le frontispice de cet ouvrage, ma patrie m'eût offert beaucoup d'hommes distingués par le rang, les vertus et le savoir. La reconnaissance et l'amour filial, en tournant mes regards

vers vous, ont eu bientôt décidé mon choix. Les peuples de l'antiquité, à la saison nouvelle, consacraient aux Dieux les prémices de leurs champs; à leur exemple, je vous offre les timides essais d'une intelligence que vous prîtes plaisir à cultiver. Peut-être le nom d'un héros, celui d'un homme d'État, ou d'un magistrat célèbre, eussent flatté davantage l'amour-propre et l'ambition de votre fils; mais quel nom eût-il prononcé avec une émotion plus douce, que celui de son père! Agréez donc un hommage inspiré par les sentimens de gratitude que je vous dois, et par le souvenir des sacrifices généreux

que vous avez faits à mon éducation et à mon bonheur.

Ce livre vous trouvera dans le silence de la retraite, où vos momens, utiles encore à votre pays, sont partagés entre les soins d'une famille dont vous êtes adoré, et les devoirs que vous impose volontairement votre expérience, consacrée toute entière à rendre vos concitoyens heureux. Il est doux pour moi de penser que tous ceux qui vous connaissent partagent mes sentimens à votre égard, et qu'ils aimeront à répéter les vœux que je forme pour vous.

Si ce travail mérite votre approbation, j'en aurai recueilli la ré-

compense la plus flatteuse, et la seule que j'ambitionne ; puissiez-vous être convaincu, que sous des cieux et des climats étrangers, mon cœur resta toujours le même, et que vous fûtes par-tout, et en tous les temps, ma première et ma plus chère pensée.

JOSEPH ACERBI.

PRÉFACE.

On se demandera peut-être pourquoi un habitant de l'Italie, cette belle contrée si favorisée par la nature, et si riche en merveilles des arts, s'est volontairement imposé le danger et la fatigue de visiter les régions du cercle arctique.

L'auteur s'était promis, et son attente n'a pas été trompée, de vives jouissances à comparer la simplicité et la sévère grandeur du Nord, avec la fécondité, la gaieté et les voluptés de son pays. Il voulut échanger, pour

un temps, les beautés du climat et de l'art, contre la nouveauté, la sublimité et la sauvage magnificence des terres septentrionales. Il n'était pas probable qu'un tel contraste fût dépourvu d'instruction et d'amusement. Il n'est aucun peuple, quelque avancé qu'il soit dans la civilisation, qui ne puisse mettre à profit les arts et les sciences des autres nations, même des plus barbares. L'entendement humain se perfectionne par la communication, même avec l'ignorance, comme le commerce et les richesses tirent avantage de leur alliance avec la pauvreté. Tous les genres de connaissances acquièrent par les voyages; et dans chaque pays on peut trouver une ample matière aux observations et aux méditations naturelles, morales et po-

litiques. Ce n'est que par un profond examen de la nature extérieure et intérieure, par une série de faits et de résultats, comparés et combinés les uns avec les autres, que l'on étend le domaine de la science : et les objets les plus frappans de ces comparaisons, sont ceux qu'offre le passage subit d'un extrême à l'autre; tel par exemple que celui du Sud au Nord de l'Europe.

Ce ne fut qu'après la plus vive résistance, opposée par l'auteur aux sollicitations pressantes de ses amis, qu'il se décida à faire imprimer cet ouvrage. C'est le premier qu'il ait donné au public; et il est persuadé que c'eût été vainement réclamer son indulgence, que de taire ce qui doit le recommander à son estime.

La première partie de ces voyages, écrite pour complaire à un petit nombre de personnes curieuses de connaître l'état actuel des sciences, des arts et des mœurs en Suède, renfermait des choses trop hardies, peut-être, pour qu'il se hasardât à la mettre au jour. Mais si l'auteur eût adouci ou supprimé quelques particularités, il eût privé le lecteur, par un excès de prudence, de l'idée juste et précise de l'état des choses. Il était de son devoir de sacrifier toute considération, à son respect pour le public et pour la vérité.

Quant à la partie qui traite de la Finlande et de la Laponie, par un motif de délicatesse l'auteur différa quelque temps à la publier. Le colonel

nel Skioldebrand, officier suédois, et le compagnon de ces voyages, avait annoncé qu'il publierait à Stockholm les dessins des sites pittoresques de ces contrées, accompagnés d'un texte. L'auteur jugea devoir suspendre la publication de son ouvrage, pour ne pas nuire aux intérêts de son ami ; mais ses scrupules cessèrent, en considérant que celui du colonel ne paraissait que par livraison, qu'il lui fallait quelques années pour être complet, et que sur-tout, le succès que le sien pourrait avoir, contribuerait au succès de l'autre.

Un autre motif se puisa dans le désir d'être utile aux voyageurs, qu'une ardente curiosité porterait à parcourir les contrées septentrionales. Ces

parties de l'Europe, qu'on peut dire presque abandonnées de la nature, sont peu connues; et une relation qui les concerne, ne peut qu'être favorablement accueillie.

La mode, dont l'influence s'étend sur toutes les choses, paraît, de nos jours, favoriser les voyages au Nord: et cette préférence a sans doute reçu plus de force des troubles politiques du Sud de l'Europe. Quoi qu'il en soit, les voyageurs vers cette partie du globe, méritent une estime et une considération, qu'à bon droit ceux qui voyagent vers le Sud ne peuvent attendre. Le Nord ne présente ni les attraits, ni les douceurs d'un climat agréable. Les amis de la nature, quels que soient ses aspects, doués d'un goût

juste, d'un esprit mâle et vivement animés du désir d'augmenter leurs connaissances pour instruire les autres, doivent seuls entreprendre des voyages dáns cette partie du monde.

C'est dans cette vue que l'auteur, parvenu au Cap-Nord par des chemins jusqu'alors jugés impraticables en été, publie la relation de ce voyage pour le secours des voyageurs qui lui succèderont. Cette relation, quels qu'en soient les défauts, aura du moins le mérite de la nouveauté, et les erreurs qu'elle peut contenir, ne seront pas sans utilité pour les autres. Quoique imparfait, cet ouvrage peut frayer la route à un plus exact et plus soigné ; ce fut par des voyages et des travaux semblables, que des hommes d'un ta-

lent ordinaire, donnèrent naissance, par leurs modestes efforts, à des productions mieux dirigées et plus instructives.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

page

Partialité et inexactitude des voyageurs. — Manière de voyager en Suède, décrite et comparée avec celle usitée en d'autres pays. — Voyage d'Helsinbourg à Gottembourg. — Warberg. — Anecdote sur le général Peckling. — Gottembourg. — Description de cette ville; sa population et son commerce. — Mœurs et usage de ses habitans. 1

CHAPITRE II.

Voyage de Gottembourg à Stockholm. — Trolhatta : les cataractes et le canal, ouvrage extraordinaire. — Quelques remarques à ce sujet. — Livre d'inscriptions à Trolhatta. — Aspect de la campagne entre Trolhatta et Stockholm. — Agriculture de ce canton, et son produit. — Manière de tenir les chevaux dans les écuries. — Fithie, le dernier relais avant d'arriver à Stockholm. — Anecdote. — Arrivée à Stockholm. — Rareté des au-

Page

berges. — Caractère de M. Malmgrein ; ses attentions à l'égard des étrangers. . . 24

CHAPITRE III.

Description topographique de Stockholm. — Changemens que la glace y produit. — Violence du froid en hiver. — Quelques particularités relatives à cette saison : voitures d'eau, traîneaux, etc. — Incendie d'une sucrerie, et curieux effets de la gelée. — Eté. — Manière de vivre de la noblesse à la campagne. — Parties de plaisirs et amusemens. — Passion des Suédois pour les cartes et le jeu. — Environs de Stockholm. — Drottningholm : palais royal. — Tournoi annuel à Drottningholm. — Parc du roi à Stockholm. — Procession royale, et fête annuelle dans ce parc. 48

CHAPITRE IV.

Précautions contre la rigueur de l'hiver. — Amusemens de la capitale pendant cette saison. — Détails sur les dames suédoises. — Caractère d'un petit-maître suédois. — Esprit et usages de la société. — Formalités et contraintes des mœurs suédoises. — Etiquettes de cour. — Souper privé donné par le roi et la famille royale. — Communications entre la Cour et le peuple, et leurs rapports mutuels en fait d'égards et de respect. — Grande

Page

assemblée à la bourse, que la famille royale honore de sa présence. . . . . 77.

CHAPITRE V.

Caractère de Gustave III, roi de Suède. — Son amour de la gloire. — Ses projets. — Etat des arts et des sciences sous son règne. — Caractère du duc de Sudermanie. — Sa conduite pendant la régence. — Magnétisme animal encouragé en Suède. — Caractère du roi régnant. — Religion. — Liberté de la presse. — Quelle espèce de rang tiennent les arts et les sciences dans ce royaume. . . 105

CHAPITRE VI.

Remarques sur les Académies et sur les sociétés savantes. — Celle établie par Louis XIV en France. — Effet sur les opinions et les principes de théorie, sur le destin des nations. — Jusqu'où l'opinion publique peut être dirigée ou influencée par les sociétés savantes. — Développemens ultérieurs sur la nature de ces sociétés. — Académies des belles-lettres de Stockholm. — Membres de cette académie. — Académie suédoise, ou les Dix-huit. — Ses procédés, ses prix, etc. — Membres de cette académie. — Détails relatifs aux

Page

poètes, parmi lesquels est cité M. Torld, admirateur et imitateur d'Ossian. . . . 121

CHAPITRE VII.

Académie des sciences de Stockholm. — Classes qu'elle renferme. — Quelques remarques sur la distribution et l'arrangement des sciences. — Abus dans l'admission connue des membres des sociétés littéraires, des personnes qui ne peuvent y avoir aucune prétention. — Liste des membres de l'académie, et observations sur leurs écrits. — Académie des sciences à Upsal. — Société des sciences et belles-lettres à Gottembourg. — Société de Lund. — Autres sociétés et académies. — Collections de modèles et machines à Stockholm. — Disposition des Suédois pour les arts et les sciences. — Leur caractère national. 138

CHAPITRE VIII.

Institutions relatives à l'éducation en Suède. — Écoles de paroisse; écoles publiques, colléges et universités. — Détails sur celle de Lund. — Professeurs, étudians. — Méthode d'enseignement et objets d'instruction. — Université d'Upsal. — Quelques idées sur le caractère individuel des divers professeurs. — Université d'Abo.

Page

— Remarques générales sur les universités en Suède. — Gustave III fait immatriculer le Prince royal en l'université d'Upsal. . 173

CHAPITRE IX.

Exposition annuelle des tableaux à Stockholm. — Académie de peinture et de sculpture. — Détails sur quelques peintres distingués, et leurs productions, et sur quelques ouvrages d'amateurs. 199

CHAPITRE X.

Éloges rendus à M. Coxe, relativement à ses détails sur la Suède, et à son empressement à recueillir les informations. — Avis aux voyageurs. — Impression que laisse sur l'esprit de l'auteur l'état actuel des arts et des sciences en Suède. — Commerce et manufacture. — Liberté civile. — Usage des traîneaux en hiver; leur utilité. — Différentes espèces de traîneaux, et route faite à travers les neiges. — Départ de Stockholm, et voyage à Grisleham. — Passage par Haga et Ulriesdal. — Description des jardins de Haga en hiver. — Aspect de la campagne entre Ulriesdal et Grisleham. — Renards qu'on trouve sur la route. — Manque d'auberges, ou maisons destinées aux voyageurs. — Provisions des pay-

Page

sans qui les attendent. — Caractère, mœurs et état privé des gens de la campagne. . 214

CHAPITRE XI.

Grisleham. — La traverse du golfe de Finlande dangereuse l'été, et tellement gelée l'hiver, qu'elle se fait en traîneaux. — Voyage de l'auteur à travers les glaces. — Difficultés qu'il éprouva. — Aventures qui lui arrivèrent. — Veaux marins qui vivent sur la glace et dessous. — Manière de les chasser. — Iles d'Aland. — Noms de quelques-unes. — La forteresse de Castleholmen. — Anecdote prise d'une conversation avec un paysan. . . 232

CHAPITRE XII.

Quelques détails sur les îles d'Aland. — Leur situation, leur nom et leur histoire. — Paroisses et gouvernement civil. — Sol et productions. — Habitans. — Leurs mœurs et usages. — Histoire naturelle : quadrupèdes, oiseaux. — Amphibies, poissons, insectes, plantes et minéraux. 250

CHAPITRE XIII.

Arrivée à Abo. — Détails sur cette ville. — La bibliothèque. — L'université. — L'amiral Stading. — D'autres particularités sur la ville. — Sa situation, ses rues, ses édifices. — La ca-

Page

thédrale. — Le bâtiment de l'académie. — Le port. — Les habitans. — Leurs commerces. — Le château appelé Abo-Hus. 263

CHAPITRE XIV.

Départ d'Abo. — Difficulté des voyages sans une suffisante quantité de neige. — Trajet de pays entre Abo et Yervenkile. — État des paysans, leur manière de vivre, leur habit, et leurs jouissances domestiques. — Rencontre d'un vieux ménétrier. — Manière de mettre un traîneau sur des roues. — Description d'une aurore boréale. — Arrivée à Yervenkile. — Quelques détails sur ce hameau. — Cataracte près Yervenkile ; son apparence en hiver. — Petits oiseaux qui habitent les environs. — Dextérité des paysans à les tirer. — Intérieur d'une maison d'habitant. 277

CHAPITRE XV.

Départ d'Yervenkile. — Passage au travers d'une grande forêt. — Danger d'être déchiré par les loups. — Vestiges d'un incendie dans cette forêt. — Fréquences de ces sortes d'accidens, et leur cause. — Dévastations occasionnées par les tempêtes. — Route à travers la forêt ; ses inconvéniens. — Passage sur les glaces. — Dangers qui l'accompagnent. — Généreuse simplicité des paysans qui nous servaient de guides. 294

Page

CHAPITRE XVI.

Continuation du voyage. — Poli et transparent de la glace ; raison la plus probable. — Halte à Sillange. — Arrivée à Wasa. — Détails sur la ville : sa situation, son commerce, ses habitans. — Tribunal pour le gouvernement du Nord du Finland, et Wasa. — Le président et le gouverneur. — Anecdotes sur Linnée. 508

VOYAGE

EN SUÈDE.

CHAPITRE PREMIER.

Partialité et inexactitude des voyageurs.— Manière de voyager en Suède, décrite et comparée avec celle usitée en d'autres pays. — Voyage d'Helsinbourg à Gottembourg. — Warberg. — Anecdote sur le général Peckling. — Gottembourg. — Description de cette ville; sa population et son commerce. — Mœurs et usages de ses habitans.

De tous les défauts que l'on puisse reprocher aux voyageurs, ceux qui nuisent le plus à l'estime que l'on doit d'ailleurs à leurs travaux et à leurs écrits, sont sans doute la partialité et l'inexactitude, dont leurs relations

se trouvent quelquefois entachées. La partialité fait mal juger de leur sagacité et de leur cœur; l'inexactitude prouve, ou leur paresse, ou leur ignorance. Mais ces reproches même ne sont pas toujours fondés sur la vérité : s'ils sont publics, ils portent, pour ainsi dire, le cachet de l'accusation; et dès-lors, avant de se former à soi-même une opinion certaine, l'équité veut que l'on pèse l'autorité de l'accusateur et le caractère de l'accusé. Des reproches de ce genre ont été souvent dirigés contre ceux qui voyagèrent dans le Nord, ou dont nous tenons des descriptions de ces contrées de l'Europe, que leur éloignement ne permet pas de visiter souvent; ceux-là, plus que d'autres, ont vu leur sincérité et leur exactitude soupçonnées : et ce qui semblerait ajouter quelque poids à ces reproches, c'est qu'ils partaient en général des indigènes: mais s'il est naturel de supposer à ceux-ci des connaissances plus étendues de leur propre pays, est-ce une raison de les croire eux-mêmes exempts de partialité? De cette prédilection si douce que l'on porte aux lieux qui nous virent naître, et où l'on goûta le bonheur des premiers temps de la vie, doit se former nécessairement des préjugés; et

cette partialité pour la patrie, que l'on tient de la nature, doit être comptée pour quelque chose aux yeux de l'homme qui, dans de semblables discussions, ne cherche que l'intérêt de la vérité. Un homme peut posséder sans doute des connaissances réelles du gouvernement, des localités, des mœurs et de mille autres particularités de son pays; mais à cet égard, n'est-il pas sujet à s'abandonner à des préventions purement nationales? Et s'il ne peut franchir un petit cercle d'idées, suite inévitable d'une vie privée, est-il raisonnable d'accorder à ses assertions une confiance sans bornes? C'est ainsi que lorsqu'un Suédois, en lisant l'ouvrage de M. Coxe, se moque de cette description pompeuse où ce voyageur nous représente le Warmerland comme une contrée enchanteresse, délicieusement coupée de vallons charmans, de lacs et de ruisseaux limpides, de campagnes fertiles, nous qui savons qu'au contraire ce pays n'offre qu'un aspect hideux par son aridité, et par-tout hérissé de montagnes stériles et de rochers décharnés, nous applaudissons à sa critique : mais quand il censure un voyageur français, italien ou anglais, pour s'être plaint de ce que ces lieux ne présentent point à un

voyageur en Suède les ressources nécessaires, et qu'il affirme que son pays abonde en agrémens de toute espèce, il suffit d'avoir la moindre notion de ce dont il s'agit, pour reconnaître au premier coup-d'œil l'erreur et la fausseté d'une assertion semblable.

Lorsqu'un habitant du Nord avance que l'on peut voyager en Suède et en Russie avec autant de rapidité qu'en France et en Angleterre (1); et que dans ces froides régions les hôtelleries réunissent tous les agrémens que l'on rencontre dans celles des diverses parties de l'Italie tant visitées par les étrangers; quelle que soit l'estime que nous portions d'ailleurs à cet écrivain, il nous est permis de douter que jamais il ait vu les pays auxquels il compare le sien. Le seul parallèle raisonnable que l'on puisse faire entre la Suède et l'Angleterre, se rapporte à la beauté des routes: mais en Suède l'on ne trouve aucun de ces établissemens publics, tels que la poste, les diligences, les coches et autres commodités de transport, spécialement destinées aux voyageurs, dont le vœu naturel est de rencontrer

(1) Voyez le journal intitulé le NORD LITTÉRAIRE, 1.re année, imprimé à Kiel.

célérité et bon marché. Il n'existe point de communications régulières établies entre la capitale du royaume et les provinces; il n'en est aucune entre Gottembourg et Stockholm, entre Stockholm et Gefle, entre Gefle et Upsal, et les autres villes de la Suède.

La navigation intérieure, facilitée par les lacs et les rivières nombreuses dont ce pays est arrosé, autorise les Suédois à regarder comme inutiles, au transport de leurs marchandises, les chariots et autres voitures; mais cela n'excuse pas leur indifférence pour les besoins des voyageurs. La France et l'Angleterre possèdent également des provinces où les rivières et les canaux assurent la navigation; mais cela n'empêche pas que l'on y trouve à toute heure de jour et de nuit des voitures pour conduire les indigènes et les étrangers par-tout où leurs affaires et leurs plaisirs les appellent. Quant à la parité que le journaliste du Nord établit entre les auberges de Suède et d'Italie, je ne la discuterai pas. Italien moi-même, mon témoignage serait suspect; j'observerai seulement qu'entre Helsinbourg et Stockholm, c'est-à-dire dans une distance de quatre cent milles environ (1),

(1) Les milles anglais, français et italiens, sont à

on ne trouve aucun endroit auquel on puisse donner le nom d'auberge, tandis que si l'on parcourt une surface pareille en Italie, on rencontre cinquante villes, peut-être égales en propreté et en élégance à la capitale même de la Suède; que si l'on excepte le midi de l'Italie, il est impossible d'y faire vingt milles sans rencontrer une hôtellerie, pendant qu'à peine on en trouve à Stockholm; que les moindres villages italiens sont mieux pourvus de tout ce qui est nécessaire aux besoins comme aux agrémens de la vie, que les villes les plus importantes des provinces de Suède. Enfin, j'opposerai à cet auteur si partisan des facilités que le voyageur trouve dans son pays, son propre avis à lui-même, qui, ce me semble, implique un peu contradiction, quand il dit : « Si quelqu'un désire voyager en Suède, aussi commodément qu'il lui convient, il fera bien de se pourvoir d'une voiture, aussi bien que de pain, de vin et d'autres provisions. » On conviendra facilement, je crois, que de semblables précautions seraient tout au moins

---

peu de chose près les mêmes. Toutes les fois que, dans cet ouvrage, j'emploierai cette mesure, elle doit se rapporter au mille anglais.

superflues en Italie (1). Il faut le dire franchement ; un pays où l'on est contraint fréquemment d'abandonner sa propre voiture pour en prendre une autre plus petite et moins commode, ne peut se vanter de réunir tous les avantages que désire le voyageur. C'est cependant ce qui existe en Suède, où l'on doit s'attendre à éprouver ces inconvéniens, et une foule d'autres non moins désagréables.

Les chevaux de trait y sont petits et faibles : en vain on en multiplie le nombre dans les attelages, cela ne compense point ce défaut (2). Cette ressource, au contraire, ajoute à l'embarras. La lenteur que l'on apporte à les atteler, les accidens plus fréquens où exposent

(1) Le même auteur suédois dit « que si Don Quichotte prenait toutes les auberges qu'il rencontrait, pour des châteaux, il aurait pris en Suède, toutes les maisons pour des auberges. » Cependant il n'est point, à ma connaissance, de pays où les maisons, quant aux commodités, aient moins l'apparance d'hôtelleries qu'en Suède.

(2) Il s'agit seulement ici des chevaux du Midi de la Suède ; car ceux qu'on tire de la Dalécarlie, du Finland et autres régions du Nord, sont beaux, bien nourris et robustes.

la quantité de harnois, l'inégalité de ces chevaux dans la manière de tirer, le malheur assez ordinaire d'en rencontrer de rétifs, la difficulté des détours, et mille autres obstacles, consomment le temps toujours si précieux aux voyageurs; et il n'est point de jactance plus ridicule que de comparer la rapidité avec laquelle on voyage en Angleterre et en France, à celle de la Suède. Je voyageai en compagnie d'un de mes compatriotes, d'Helsinbourg à Stockholm. Trois chevaux suffisaient en Allemagne à notre voiture, ici nous fûmes forcés d'en prendre sept. On les attèle d'abord quatre, et ensuite trois de front. Les nôtres étaient si petits, si maigres, si faibles, que notre voiture semblait traînée par des moutons. Plus nous les multiplions, plus notre marche était lente. Nous étions au mois de septembre, et la route, dans un pays montagneux et coupé, se ressentait du dégât occasionné par les pluies. En descendant les montagnes, nos accidens les plus ordinaires étaient la chute et souvent la mort de ces pauvres animaux, qui trop débiles pour retarder ou arrêter le mouvement de la voiture, se laissaient emporter par son poids (1). Une montagne était-elle gravie,

(1) On n'enraye que rarement en ce pays; cette pré-

nous frémissions d'aller plus loin. Accompagnés dans cette caravane par cinq ou six paysans, qui, montés sur leurs propres chevaux, trouvaient plus commode de fouetter ceux de leurs camarades que les leurs, des rixes fréquentes naissaient de cet égoïsme; et ces messieurs alors se distribuaient entre eux les coups de fouet, que l'instant d'avant ils prodiguaient aux chevaux d'autrui. L'on ne se fait point d'idée d'une confusion, ni d'un tintamare semblables. Jamais ailleurs je n'en vis de pareils. On prétend que l'on peut facilement voyager en Suède, à l'aide d'un homme qui sache traiter et conduire les chevaux; mais où trouver une personne capable de diriger de pareils animaux? Ils n'entendent que les sons suédois, et le dialecte dans lequel les paysans leur parlent est si original, le mouvement ou vibration des lèvres qui l'exprime est si singulier (1), qu'il est impossible à tout cocher étranger de pouvoir l'acquérir en peu de temps. Le même

caution ferait perdre trop de temps dans un pays très-montueux : l'on n'y a recours que quand les descentes sont trop rapides et trop longues.

(1) Tpschrùù; tel est le son avec lequel les habitans des campagnes s'adressent à leurs chevaux quand ils veulent les arrêter.

son usité en Italie pour accélérer le pas des chevaux, est celui dont on se sert en Suède pour les arrêter ; et souvent il arrivait que, gravissant quelques montagnes un peu roides, et nous servant par hasard du son italien pour animer nos chevaux, il arrivait, dis-je, à notre grand étonnement et pour notre malheur, que ces animaux s'arrêtaient aussitôt. C'est alors que nous avions à regretter d'avoir négligé d'apprendre l'idiome suédois, et qu'il nous fallait endurer patiemment les suites fâcheuses de notre méprise, tandis que les paysans ne pouvaient concevoir notre imprudence ou même notre folie, d'arrêter les efforts des chevaux pour franchir une montagne escarpée, et de nous exposer aux plus grands accidens, en les mettant dans le cas d'être entraînés en arrière par le poids de la voiture. Néanmoins en réfléchissant sur le pouvoir de l'habitude sur l'homme, nous ne pouvions nous empêcher de rire, même au milieu du plus grand danger.

Une autre allégation de quelqu'importance contre les panégyristes de la manière de voyager en Suède, qui vantent sur-tout la promptitude de ces voyages et leur bon marché, c'est la dépense d'un courrier qu'il faut envoyer devant

soi sur la route pour faire tenir prêts les chevaux (1). S'ils considéraient le nombre qu'il faut en employer lorsqu'on voyage en Suède, nombre beaucoup plus grand qu'en Allemagne, indépendamment du louage d'un conducteur pris à Copenhague, les frais de son retour, et la compensation qu'il faut faire aux paysans pour qu'ils attendent avec leurs chevaux l'arrivée de celui qui les emploie; s'ils balançaient, dis-je, toutes ces choses, ils trouveraient que, sans compter l'embarras, il est tout aussi coûteux de voyager en Suède dans sa propre voiture, que dans toute autre contrée de l'Europe, excepté peut-être l'Angleterre. Les pays où j'ai trouvé qu'il fût

(1) Ce courrier indique aux paysans l'heure où ils doivent se trouver prêts avec leurs chevaux sur la place. Ils sont obligés d'y rester deux heures, lesquelles étant passées, les voyageurs en retard paient une somme pour toutes les autres heures. Si un accident arrête les voyageurs à la première course, ceux-ci sont à l'amande à toutes les postes où le courrier avait ordonné les chevaux. Un étranger qui n'est pas au fait de ces règles trouve occasion de se quereller avec les paysans à chaque poste; et celui qui les connaît ne sait comment faire pour voyager vîte sans courir le risque de payer l'amande à chaque endroit.

plus aisé de voyager, c'est-à-dire où l'agrément s'accordât plus heureusement avec le bon marché, sont l'Autriche, la Bohème, et particulièrement cette dernière (1). Ce n'est ici ni l'humeur, ni le préjugé qui me dirigent, je dis les choses telles qu'elles se sont offertes à mon observation et à celle de nombre d'étrangers. S'il est quelqu'un qui ait voyagé en Suède avec plus d'agrément, peut-être fut-il plus fortuné que moi ; mais je reviendrai toujours à dire que les embarras dont j'ai fait mention, sont infiniment désagréables, et qu'ils ne sont point connus dans tout autre pays de l'Europe.

Un autre motif de satisfaction pour un voyageur, et qu'exaltent beaucoup les naturels qui en parlent comme étant particulier

(1) En Bohème, les chevaux de poste sont à meilleur marché qu'en Autriche ; ils sont vigoureux, excellens, et les postes bien entretenues. Dans le Holstein, les postillons sont soumis à la plus exacte discipline ; ils sont obligés de courir un mille par heure, et ils sont punis sur-le-champ s'ils commettent la moindre faute. Ils portent un imprimé sur lequel le voyageur doit écrire les plaintes qu'il aurait à faire : de retour chez eux, ils montrent ce papier au maître de poste qui y fait droit.

à leur contrée, est qu'à chaque poste on vous présente un registre sous la dénomination de Journal, sur lequel les voyageurs mettent leur nom, leur état, le lieu d'où ils viennent, celui où ils vont, s'ils ont été satisfaits ou non de leurs postillons, ou plutôt de leurs paysans. Mais cet usage, selon moi, doit être regardé comme un inconvénient de plus; car, à dire vrai, c'est une pure formalité qui entraîne une perte de temps sans remédier à aucun mal (1). Quand un voyageur se met en route dans la Suède, avec l'idée qu'il va parcourir un pays sauvage et barbare, toujours couvert de neige et de glaces, sans auberge, sans poste aux chevaux, ni aucune route tracée, il s'étonne de tous les réglemens et établissemens publics qu'il rencontre et auxquels il ne s'attendait point. Mais d'un autre côté, s'il s'en laisse imposer sur des suppositions sans fondement, qu'il trouvera dans ces contrées

(1) Cet usage est une imitation de ce qui a lieu dans le Holstein; mais ici il n'est qu'une formalité inutile, le livre n'étant montré au gouverneur que tous les deux ou trois mois; d'où il suit que les fautes qui auraient pu être commises, sont trop long-temps à être connues, et de-là mille motifs d'excuse à celui qui serait dans le cas d'être reprimandé.

des commodités comparables à celles que lui offre la France ou l'Angleterre, il se verra malheureusement frustré dans son attente.

Si l'on veut rendre le voyage d'Helsinbourg à Stockholm le plus intéressant possible, il faut prendre la route de Gottembourg et Trolhatta. Avant d'arriver à Gottembourg on passe par Warber, petit village situé sur le bord de la mer. L'on y voit une forteresse dont il est fait mention dans l'histoire. Ce fut là que le Gouvernement Suédois fit renfermer le général Peckling, soupçonné d'être complice de l'assassinat de Gustave III. Ce général était du parti opposé au Roi. En 1756 il était à la solde de la Russie; en 1762, étant devenu pensionnaire de la France, il fut du parti de la Cour; en 1772, devenu Colonel des armées, il chercha l'occasion d'exciter son régiment à la révolte, mais il fut arrêté à Enkoping et conduit à Stockholm (1), d'où, après la mort de Gustave, il fut transféré

(1) A s'en rapporter à l'auteur de la vie de Catherine II, et aux Voyages de deux Français, il fut pris à Gripsholm, et renfermé dans le château qui servait précédemment de prison à Eric XIV; mais ce récit offre une erreur; le château de Gripsholm est absolument inhabitable, n'ayant ni toit ni fenêtre.

dans la forteresse de Warberg. N'ayant, pendant sa détention dans ce lieu, été convaincu d'aucun crime, quoiqu'on eût contre lui de grandes présomptions, on lui rendit ses biens. Néanmoins, soit méchanceté ou folie, il résolut dans la suite d'attirer la famine dans la petite ville de Warber. Un jour il ordonna de grand matin d'acheter toutes les provisions du marché et de les lui apporter aussitôt. Ce fut pour lui un sujet de joie de penser que les habitans de la ville seraient dans la disette, pendant que lui vivrait dans la plus grande abondance, et que de cette manière, les assiégeans étant réduits à la famine par les assiégés, toutes les opérations ordinaires de la guerre seraient complétement renversées. Cet acte extravagant fut aussi fâcheux aux habitans de Warberg, qu'il fut agréable aux officiers et soldats de la garnison, et même aux prisonniers qui étaient renfermés avec lui dans ce château; cependant je ne pourrais répondre de son exacte vérité; mais cette anecdote est conforme au caractère de Peckling, qui réunissait beaucoup d'extravagance à de grands talens. Ce général s'était acquis une brillante réputation par son éloquence et ses lumières politiques; et ce qui vaut mieux, par de profondes connais-

sances des lois de son pays. C'est par ce dernier moyen qu'il échappa toujours aux diverses accusations de trahison dans lesquelles il fut enveloppé. Il s'amusait à dérouter ses juges, à se jouer d'eux, et la plupart du temps à les embarrasser par des chicanes et des subtilités qu'il puisait dans son adresse à interpréter les lois. Après avoir subi en 1772 plus de quatre mois de prison à Stockholm, il comparut devant une cour martiale, présidée par le général Horn. Les services que cet officier avait rendus pendant la révolution de 1772, lui avaient valu le titre de comte. Proche parent du baron de Peckling, il craignait avec raison qu'on ne le taxât de le favoriser. Le baron était alors accusé de rebellion et de haute trahison, et la nature d'une telle accusation glaçait le zèle de tous les avocats, et nul ne consentait à prendre sa défense. Un jeune homme enfin, nommé Blix, lui offrit généreusement ses services. La cour martiale ne put acquérir assez de preuves pour le déclarer coupable, et cependant n'osa l'acquitter sans l'aveu du roi. Le monarque était alors à Elkosand, à cinquante milles de la capitale. La cause fut donc ajournée jusqu'à plus ample information. Néanmoins les priviléges de la noblesse

noblesse suédoise s'opposaient à cette mesure. Ils veulent qu'aucun de ses membres ne puisse être retenu en prison que lorsqu'il est convaincu d'un crime quelconque. Le conseil du baron demanda en conséquence au tribunal s'il avait quelqu'autre régulateur de sa conduite que les lois du pays : il répondit par la négative, et toutefois il fallut avoir recours au roi, et lui présenter une pétition pour obtenir la liberté de Peckling. Au reste, cet évènement prouve l'influence que le système amené par la révolution avait déjà sur le sort de la noblesse de Suède, auparavant si fière.

Gottembourg est la seconde ville du royaume; ses environs sont d'une affreuse stérilité; ils sont hérissés d'une multitude de petits rochers assez semblables au basalte pour la couleur; et la nature s'y refuse à toute espèce de végétation : l'aspect du port est également repoussant : ces mêmes rochers s'y reproduisent en foule, et quelques îles escarpées et sans culture, ajoutent encore à ce spectacle sauvage. Quant à l'intérieur de la ville, on peut le comparer à quelques égards à celui des villes de la Batavie; tous les canaux étant ici ombragés d'arbres régulièrement alignés et taillés à la manière hollandaise. Les habitans de Gottem-

bourg rivalisent pour le commerce avec ceux de la capitale ; ils en affectent les mœurs, les modes et le luxe. Cependant l'on convient assez généralement, et cette opinion est appuyée sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, que l'on vit plus agréablement à Gottembourg qu'à Stockholm. L'étranger, qui cherche et chérit la société, y trouve de quoi satisfaire pleinement à ce goût ; il rencontre par-tout l'hospitalité, l'urbanité et l'absence des formalités et de l'étiquette. La beauté, les graces, l'amabilité, la sociabilité y sont en général le partage des femmes ; elles cultivent avec fruit les langues, les sciences, les arts et principalement la musique, et on leur doit cette justice de dire qu'elles réunissent tous les avantages qui peuvent ajouter encore un prix aux charmes naturels à leur sexe.

On porte à quinze mille ames environ la population de cette ville. Les faubourgs s'élèvent en amphithéâtre sur un coteau ; ils sont principalement habités par les matelots destinés au service, soit de la marine marchande, soit de la compagnie des Indes, soit des vaisseaux en station dans ce port.

Parmi les monumens de bienfaisance publique, on remarque un hôpital que fonda un

particulier nommé Salhgren. Ses revenus montent à quinze cents rixdalers ; on y compte trente lits, dont deux sont spécialement destinés aux femmes qui se présentent pour y faire leur couches : quand la circonstance l'exige, on en consacre un plus grand nombre à cet objet si intéressant pour l'humanité, et l'on en a vu jusqu'à sept employés à ce respectable usage. Toute femme, de quelque condition qu'elle soit, lorsque le terme de sa délivrance approche, a droit d'y être admise sans payer, et jamais on ne s'y permet aucune question capable d'alarmer sa délicatesse ou d'inquiéter le mystère qu'elle voudrait garder. Il est également un lieu destiné à recueillir les enfans abandonnés dont le nombre s'élève annuellement de quarante à cinquante.

Le commerce de Gottembourg est très-considérable. Il repose à-peu-près sur la septième partie des exportations, et environ la quatrième des importations de tout le royaume. La compagnie des Indes, dans laquelle les villes d'Anvers et d'Ostende ont des fonds considérables, envoie en Chine un, deux et même trois vaisseaux par an. Quoique la charte de la compagnie lui donne le pouvoir de commercer avec l'Inde, ce n'est que rarement et non

d'une manière fort étendue qu'elle fait usage de ce privilége. Le nombre des vaisseaux de commerce qui appartiennent à Gottembourg, est environ de deux cent cinquante. Huit cents vaisseaux étrangers entrent annuellement dans le port, et environ cinq cents suédois. Une des principales sources de la prospérité de Gottembourg, est la pêche du hareng; il a été constaté qu'on y a vendu une année six cent mille barils d'harengs salés, et trente mille barils d'huile. On compte un baril d'huile dans la proportion de dix à douze barils d'harengs. Chacun de ces barils contient de mille à quatorze cents harengs. La pêche commence en octobre et se continue jusqu'en février, et quelquefois jusqu'en mars. Les harengs sont en partie consommés dans le pays, et en partie exportés dans la Baltique et la Méditerranée.

Quand on invite une personne à dîner à Gottembourg, l'usage veut qu'elle passe toute la soirée chez son hôte, et que la séance se termine par un splendide souper. Cet usage est ordinaire par toute la Suède, sans en excepter Stockholm; mais il faut observer aussi qu'il n'est plus suivi dans les maisons du premier ordre et qu'il ne se soutient que chez les

personnes du second, et chez celles d'un rang plus inférieur. Cette coutume a également lieu dans les principales villes d'Angleterre et d'Écosse, en comptant même la classe marchande de la ville de Londres. La coutume en Suède, ainsi que dans les autres pays protestans où le zèle religieux est fervent, veut encore que chacun à table fasse une courte prière à voix basse avant comme après le repas. Après le dîner le convive remercie le maître du bon traitement qu'il en a reçu; et celui-ci, de son côté, assure l'étranger qu'il fête, du vrai plaisir qu'il lui procure. Tout ceci se passe d'un air si sérieux et si grave, que cet étranger, s'il ne se contenait, ne pourrait guère s'empêcher de rire d'une cérémonie si singulière. Cependant le cérémonial dont nous venons de parler, paraît originaire de la Grande-Bretagne; car il en reste encore des traces dans les provinces, sur-tout parmi le peuple, dont les mœurs, les coutumes et les habitudes, aussi bien que les opinions, ont toutes été en un temps ou en un autre, imités des ordres les plus distingués de la société. Aux grands dîners de cérémonie en Suède, on porte des santés dans de large coupes d'argent remplies de vin de Champagne ou de Chine. La coupe

va à la ronde; chacun y goûte, à son tour, selon la coutume ancienne des toats (1) encore usitée en Angleterre dans quelques repas de corps. En pareil cas il est certaines règles à observer et dont on prévient l'étranger; s'il ne s'y conforme pas, il est obligé de boire toute la coupe.

On a généralement remarqué, et avec justice, que les pharmaciens de Gottembourg sont plus instruits qu'ils ne le sont en plusieurs grandes villes de l'Europe. La présomption chez les hommes, et l'oubli des résultats qu'elle peut avoir étant toujours en raison de leur peu d'éducation et des bornes de leur génie, on a raison de craindre les terribles suites que peut avoir l'inexpérience des charlatans parmi la multitude aveugle et crédule. Il n'en est pas ainsi à Gottembourg où les pharmaciens ont reçu une éducation libérale; de manière que, si les habitans ont le même penchant ici qu'ailleurs, de recourir dans leurs souffrances à ces subalternes de l'art de guérir, plutôt qu'au médecin qui leur don-

(1) Cet usage, sans doute, dérive de la sécurité qu'on voulait donner dans les temps de barbarie, qu'un individu ne serait point poignardé en vidant sa coupe.

nerait de bons avis, ils peuvent au moins s'y livrer sans courir d'aussi grand danger. (*)

(*) Des lois ont été établies chez toutes les nations, pour prévenir les abus résultant de la routine aveugle: elle conduit le malheureux chez le droguiste, qui, dans l'ignorance où il est sur la véritable nature des drogues, donne souvent le poison au lieu du remède. Mais que sont les lois auprès de l'insatiable cupidité qui trouve son aliment et son intérêt dans leur infraction? D'une autre part aussi, la crédulité et l'ignorance où l'on est sur le vrai mérite de celui auquel on a recours, quand on cherche à se délivrer d'un violent état de souffrance, ouvriront toujours une vaste carrière à ceux qui établiront leur fortune sur la crédulité des autres. En considérant le grand nombre d'abus qui règnent en ce genre dans les grandes comme dans les petites villes, on ne sera point long-temps sans être persuadé qu'ils sont de nature à pouvoir être facilement abolis; aussi faut-il ne s'occuper qu'à les pallier.

CHAPITRE II.

Voyage de Gottembourg à Stockholm.— Trolhatta : les cataractes et le canal, ouvrage extraordinaire. — Quelques remarques à ce sujet. — Livre d'inscriptions à Trolhatta. — Aspect de la campagne entre Trolhatta et Stockholm. — Agriculture de ce canton, et son produit. — Manière de tenir les chevaux dans les écuries. — Fithie, le dernier relais avant d'arriver à Stockholm. — Anecdote. — Arrivée à Stockholm. — Rareté des auberges. — Caractère de M. Malmgrein ; ses attentions à l'égard des étrangers.

QUOIQU'UNE distance de cinquante milles sépare Trolhatta de Gottembourg, ce voyage est une partie de plaisir que les Gottembourgeois se permettent souvent en été. On suit en partant les bords de la rivière de Gotha dont la ville a tiré son nom. Après avoir fait environ trois milles, on laisse à droite, sur le bord de la rivière, la petite forteresse de Bohus,

située sur le sommet d'un rocher, et construite jadis pour défendre la navigation de la rivière. De là jusqu'à Trolhatta, la route est tantôt unie et assez bien entretenue, tantôt montagneuse et incommode; une grande étendue traverse des rochers ronds et glissans. L'on ne trouve sur cette route qu'un endroit où l'on puisse convenablement loger; c'est Eded, à environ trente milles de Gottembourg sur le bord de la Gotha. Il est étonnant que dans un lieu aussi fréquenté par les étrangers et les Suédois que l'est Trolhatta, l'on n'y rencontre que des gîtes détestables, et qu'il ne soit venu à l'idée de personne d'y établir une auberge commode. La seule qui existe maintenant n'est composée que de quatre appartemens; s'ils sont occupés, le voyageur ne peut se procurer aucune autre maison où il puisse décemment loger. Trolhatta plaît aux amateurs des beautés de la nature; s'ils y trouvaient quelques commodités, ils seraient tentés d'y faire quelque séjour; car il faut quelque temps pour admirer les fameuses cataractes, et le canal un des plus hardis ouvrages de ce genre. Quant aux cataractes, elles sont formées par la rivière de Gotha, qui sort, non loin de là, du lac de

Wennern, forme dans sa chute plusieurs cascades, et réunissant enfin ses différens bras dans un seul lit, se précipite toute entière d'une hauteur de soixante pieds, dans un abîme dont jusqu'à ce jour la sonde n'a pu trouver le fond.

Pour construire le canal de Trolhatta, il fallut couper des rochers extrêmement durs, et l'on eut recours à la poudre à canon. Son objet fut d'ouvrir une communication entre la mer du Nord et le lac Wennern, et de faciliter la navigation jusqu'aux cataractes de la Gotha.

Tout le fer en barres de Néricie, Warmerland et autres provinces, est transporté sur des bateaux à travers le lac de Wennern et le long de la Gotha, jusqu'à la chute de cette rivière. Pour remédier à l'interruption que cette chute ferait éprouver à la navigation, un canal a été creusé, et va rejoindre la Gotha au-dessous des cataractes, point où elle redevient navigable : et ainsi les marchandises sont aisément transportées sur la rivière jusqu'à Gottembourg. L'importance d'un pareil travail a long-temps attiré l'attention du gouvernement suédois, qui n'hésita point à y employer des sommes immenses pendant près

d'un siècle; cependant cette vaste entreprise marchait si lentement et avec si peu d'apparence de succès, qu'elle paraissait se jouer de l'expérience et du savoir des hommes qui cherchaient à la terminer.

Son entière exécution était réservée à des particuliers; et dès qu'ils se furent mis à la tête des travaux, ils avancèrent avec rapidité. Cet exemple doit prouver aux gouvernemens, que si trop fréquemment les meilleures et les plus sages entreprises languissent malgré leurs ordres, ou restent même sans succès, la faute en est seule aux hommes qu'ils en chargent, qui trop communément peu délicats, spéculent leur propre fortune sur les dépenses avancées par l'État pour de semblables travaux. Il n'en est pas ainsi lorsque des particuliers prennent à leur compte l'exécution de ces sortes de monumens d'utilité publique. Ceux-ci, au contraire, apportent une rigoureuse économie dans les moyens d'exécution, mettent la plus scrupuleuse attention aux détails en apparence les plus minutieux, et n'apperçoivent enfin le commencement de leur fortune, qu'à l'époque où l'ouvrage entrepris sera totalement terminé. Il se forma donc une association parmi les marchands de

Gottembourg et autres, on créa des actions, on demanda un droit de péage sur le futur canal, et le gouvernement sanctionna la demande; les parts dans le produit éventuel furent achetées à un prix de plus en plus haut, à mesure que l'ouvrage avançait, et dans l'espace de cinq ou six ans le canal fut complétement terminé. La longueur de ce canal, où l'on trouve neuf écluses, est de trois milles; sa largeur de trente-six pieds; sa profondeur, en quelques endroits, de plus de cinquante. L'on a ménagé, de distance en distance, des bassins pour différens motifs qu'il serait inutile et trop long de détailler. Il est difficile de se former une idée des difficultés qu'il fallut vaincre pour sa construction, à moins d'en avoir été soi-même le témoin. Ceux qui le considèrent actuellement, voient le terrain uni comme s'il l'avait toujours été; ils n'ont plus sous les yeux ces rochers et ce sol inégal à travers lesquels il fallut pénétrer avant que de parvenir à le niveler. J'ai vu ce canal, non-seulement depuis qu'il est fini, mais encore j'ai été présent à l'activité que l'on mit à le finir. Il fut entrepris et commencé sous Charles XII, il entrait dans le vaste plan que méditait Gustave Vasa, et que suivirent quel-

ques-uns de ses successeurs ; savoir, de joindre la mer Baltique avec celle du Nord, par des moyens de communication pratiqués dans le royaume. Si jamais un canal s'étendait depuis le lac Wennern, qui est le plus large de la Suède, sa longueur étant d'environ quatre-vingt-neuf milles, et sa largeur de quarante-neuf en passant par Orebo jusqu'au lac Hielmar ; les Suédois alors, par une réunion de ce lac à celui de Malar à travers les écluses d'Arboga, pourraient transporter toute espèce de marchandises dans le même vaisseau, de Gottembourg jusqu'à Stockholm. Ainsi on aurait un passage ouvert entre la mer du Nord et la Baltique, et entr'autres avantages on éviterait le péage du Sund.

Le canal de Trolhatta est de nature à donner une grande idée du caractère de la nation suédoise. L'on y retrouve le génie de ce peuple capable de concevoir les plus grandes entreprises, et cet esprit d'ordre et d'économie qu'il apporte dans leur exécution. Sous le rapport de l'art, il atteste la plus courageuse persévérance, et n'a de rivaux en Europe que le canal du Midi en France, et celui du duc de Brige-water en Angleterre.

Quelle grandeur l'homme a déployée dans

la découverte et la perfection des moyens de transport dont l'éloignement des distances lui fit éprouver le besoin ! Qui peut, sans une admiration profonde, contempler cet Océan, redoutable barrière en apparence élevée par le Créateur pour séparer à jamais les mondes, maintenant abaissée devant la puissance de l'homme, et devenu l'orgueilleux agent de ses relations lointaines et de son commerce universel ! Après ce triomphe de l'art sur la nature, que restait-il à l'audace de l'homme ? De se frayer une route dans les airs, et planant sur le globe, de naviguer au milieu des vents, de la foudre et des orages : mais l'art de l'aërostation est encore au berceau ; et peut-on prévoir si, à son tour, il fera parcourir à l'homme cette longue chaîne de découvertes, dont l'anneau primitif se rattache au premier navigateur ?

Sans donner à l'origine de l'espèce humaine cette nature amphibie que quelques philosophes systématiques lui prêtèrent, l'on peut remarquer que les nations sauvages sont les plus habiles dans l'art de la natation. Forcé de chercher sa nourriture dans la pêche, les rivières, les lacs, les océans auront été la première habitation de l'homme. Que l'on sup-

pose une racine, une branche, un arbre arrachés au rivage par la violence des courans ou des tempêtes, et flottans aux côtés du sauvage épuisé de fatigue, il aura tenté l'essai de cet asile de repos que le hasard lui présentait, et la navigation sera née. En procédant par analogie, il aura conçu que si un tronc d'arbre supportait le poids de son corps, en multipliant les soutiens, il pourrait multiplier les fardeaux. Les premiers élémens auront été simples; le fer ou le feu aura creusé les arbres, et les premières barques auront paru: et tel est encore l'état actuel de la navigation chez les sauvages. Mais les peuples civilisés se seront emparés de cette création, et dès-lors toutes les idées de perfectionnement auront fermenté, et se seront successivement déroulées. Ainsi l'usage de franchir les fleuves, à l'aide de quelques planches, aura fait naître l'idée d'unir les rives par des ponts, et d'économiser le temps en racourcissant les distances. La commodité des rivières aura inspiré le désir de les multiplier par les canaux, les montagnes auront été percées, les écluses créées, les quais élevés. Lancé sur les mers, l'homme, au sein des nuits, aura cherché sa route dans les cieux, l'astronomie l'aura

secouru, des cercles auront divisé le globe, et la découverte de l'aimant enfin aura couronné ses recherches. Or, comme cet art est intimement lié avec les autres progrès des hommes dans les divers états de la société, tant dans la paix que dans la guerre, faut-il s'étonner que son amélioration ait de tout temps été l'objet favori des plus grands potentats, comme celui des républiques les plus hardies et les plus florissantes? Ainsi Charlemagne forma le dessein d'unir le Rhin au Danube : ainsi Pierre-le-Grand projeta une jonction entre le Don et le Wolga, idée sur laquelle Catherine II aimait à s'arrêter, et que réalisera peut-être son successeur, qui peut égaler cette princesse du côté du génie et dans la persévérance nécessaire aux grandes entreprises.

Malheureusement ceux qui gouvernent les Etats presque toujours entourés de cabales et d'intrigues, sont forcés d'asservir leurs desseins aux temps et aux circonstances, et telle est souvent la cause de leur peu de succès. Tout entiers à leur puissance et à leur gloire, leur ambition ne prête qu'elle seule aux objets, et ils passent sur toutes les difficultés ou sur tous les avantages présens, selon qu'ils portent

portent plus ou moins haut leurs vues. Ce fut à cette grandeur dans la manière de voir, que les Romains, par exemple, durent cette constante fermeté de conduite, qui éleva si haut leur puissance; comparables en cela aux lois de la nature qui agissent également dans toutes les saisons et dans toutes les circonstances.

Les aqueducs, les routes, les amphithéâtres et les autres monumens édifiés par les Romains se distinguent par une grandeur si éminemment majestueuse, que si le temps effaçait entièrement l'histoire de ce peuple, on serait tenté d'en imputer l'érection à des agens invisibles et surnaturels. Les rois de Suède, en reportant leur vue sur la longue suite de leurs ancêtres jusque dans l'antiquité la plus reculée, furent naturellement inspirés par de grands souvenirs et de vastes desseins. Si la Scandinavie retombait dans un siècle de ténèbres; si le règne de l'ignorance et de la superstition engourdissait de nouveau la mâle énergie de ces peuples, les ouvrages de Trolhatta auraient, comme ceux des Romains, le droit de passer pour être le produit de l'industrie des géans, des fées, ou des dieux.

Quand un étranger est prêt de quitter Trolhatta, on lui présente un livre et on l'invite à y inscrire ses noms avec quelques lignes relatives à l'impression qu'ont faites sur lui les cataractes et les autres objets intéressans des environs. Ce livre est un des plus curieux mélanges que l'on puisse voir : il a, selon moi, plus de valeur que tout autre livre, c'est la véritable histoire du cœur et des préjugés humains. Parmi tout ce qu'il contient, il règne une certaine touche d'imagination, une sorte d'affectation d'esprit, une singularité et sur-tout un amour-propre ou présomption qui dévoilent évidemment le côté faible de l'homme. Telles que ces épitaphes qui perdent de vue la cendre des morts pour ne parler que de l'orgueil des vivans, presque toutes ces inscriptions ont ici plus de rapport à leurs auteurs qu'aux sujets dont ils devraient naturellement parler. L'un en prend occasion de montrer qu'il n'est point étranger à la poésie ; l'autre donne quelques récits de ses voyages ; celui-ci met son opinion au-dessus de celle des autres ; celui-là consigne son nom purement pour faire parade de tous ses titres, tandis qu'un autre, par une vanité d'un autre genre, écrit simplement le sien sans y rien

ajouter de plus. Ici un anglais vous dit qu'il est venu voir les cascades à la lueur d'une bougie; un de ses compatriotes assure que la cataracte et le travail par lequel on a terminé le canal, ne sont bons à rien; que les Suédois sont esclaves; qu'ils rampent sous le fouet de leur maître; et pour mieux faire comprendre tout son dédain, il termine cette note par l'apostrophe la plus indécente. Un troisième anglais plus philosophe, se réjouit en voyant la poudre à canon appliquée à un meilleur usage qu'à celui de la guerre; mais systématique en même temps, il refuse au commerce le droit d'améliorer le sort des peuples (1). Les émigrés français y racontent leurs malheurs, et comme s'ils avaient quelque rapport avec Trolhatta, ils y ajoutent encore l'histoire des infortunes de leur roi. Un autre se déchaîne dans une tirade contre les patriotes. Un anglais n'écrit rien autre chose que « Que voulez-vous que je vous dise? » Et au-dessous l'on trouve : « Dieu

(1) La note de cet anglais est : « Il est agréable de voir que la poudre à canon est ici employée en faveur de la société, quoique nous ne croyons point que le commerce puisse augmenter le bonheur des peuples. »

bénisse cette bonne et brave nation, » et suit la signature de *Kosciusco*. Enfin, ailleurs, ce sont des notes de savans hérissées de latin, de grec, d'hébreu, de syriaque et d'arabe: en un mot, les auteurs des inscriptions de Trolhatta s'écartent si souvent de leur sujet, qu'il en est qui s'invectivent réciproquement, en se faisant des attaques personnelles.

Enfin le pauvre livre lui-même a éprouvé dernièrement une rude épreuve de la mauvaise humeur de quelques hypochondriaques qui, peu satisfaits sans doute de tant d'inscriptions hors d'œuvre, allèrent jusqu'à le mutiler en en déchirant quelques feuilles; en effet, à mon retour, en 1800, l'inscription que j'y avais laissée en 1799, manquait entièrement. Je ne pus savoir par quelle raison elle avait subi le même sort que les autres; je ne m'en rappelle pas précisément le texte littéral, mais je suis sûr qu'il ne contenait rien qui pût offenser personne. Ce que j'y disais signifiait que les cataractes et les ouvrages de Trolhatta étaient des objets qui compensaient, pour deux italiens, le défaut de curiosités dans le midi de la Suède, et dont le spectacle était bien capable de leur faire oublier les beautés de leur pays. Je remis

une autre inscription, en citant ces beaux vers de Delille :

Que ne peut point de l'art l'activité féconde !
C'est par elle que l'homme est souverain du monde ;
De la nature en vain tu crois naître le roi,
Mortel ! sans le travail rien n'existe pour toi.
Le globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête et non pas de naissance ;
Et tu n'es distingué parmi les animaux
Que par ton noble orgueil, ton génie et tes maux.

Nous quittâmes Trolhatta et nous nous dirigeâmes vers Stockholm par le Wesler-land, la Néricie, la Sudermanie et le gouvernement de Stockholm. La campagne dans le voisinage de Gottembourg, froide et stérile, s'améliore de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de cette ville et du bord de la mer, en s'avançant vers le Nord-Est du côté de la capitale. Si les bois, les eaux, les rochers, les montagnes garnies d'arbres, les vallons et les champs cultivés, ne lui donnent pas un très-riche aspect, au moins ces objets ne lui ôtent-ils pas tous ses agrémens. Les arbres, qui deviennent toujours plus élevés et plus vigoureux de chaque côté de la route, étendent tellement leurs branches qu'elles nuisent aux voyageurs. Ce sont particulièrement des chênes, des

bouleaux, des frênes et des sapins : ces derniers sont grands, mais grêles, ce qui, sans doute, est dû à la pauvreté du sol. Les troupeaux sont petits, et leur toison non frisée est semblable à celle des chèvres : quant aux chevaux, j'en ai déjà parlé ; mais j'ajouterai que quand ils sont convenablement nourris ils sont fort vifs.

J'observerai de plus, à l'égard des chevaux, que quand nous arrivâmes à Stromsholm, petit palais appartenant au roi, sur le lac Malar, nous allâmes en voir les écuries que l'on vantait, quoiqu'elles soient fort ordinaires et même inférieures à celles qui se voient en d'autres pays. Je fus surpris de n'y trouver ni paille ni litière pour l'usage des chevaux. Ces animaux se tiennent et se couchent sur des planches trouées ; c'est un usage général par toute la Scandinavie : je pense qu'il a son origine dans une économie nécessaire, pour conserver la paille aux bestiaux dans un pays où les fourrages manquent toujours en hiver ; cependant il règne également en Danemarck, où la paille et autre fourrages abondent. Quoi qu'il en soit, il a été approuvé par les écoles vétérinaires de Stockholm et de Copenhague ; il est générale-

ment adopté par la famille royale et par les grands, à cause de ses effets salutaires sur les pieds des chevaux. Dans les pays où les chevaux se tiennent dans un lit chaud au milieu de leur propre litière, leurs pieds deviennent tendres et sujets à diverses maladies. Aussi voit-on rarement un cheval boîteux ou fourbu en Suède ou en Danemarck, ce qu'on doit moins attribuer au savoir des maréchaux experts qui, du moins en Danemarck, sont instruits dans les écoles, qu'à la manière de laisser les animaux sur des planchers sans litière. Si l'on pouvait également trouver ailleurs quelqu'autre chose à substituer à la paille pour litière, la réduction qui s'ensuivrait sur le prix du foin ou du blé serait très-grande. Il est reconnu que dans plusieurs endroits la paille est la seule nourriture des bestiaux et même des chevaux pendant les rigoureux mois de l'hiver.

Cette manière de loger leurs chevaux, propre aux Danois et aux Suédois, mérita, m'a-t-on dit, tellement l'attention du duc d'Yorck, dont les vues s'étendent sur tout ce qui peut contribuer au bien des armées, qu'il donna des ordres pour bâtir quelques baraques sur ce plan, dans l'intention d'en examiner le ré-

sultat. Il serait sans doute d'une bien grande importance, si cette manière de coucher préservait les animaux des maladies qui attaquent les pieds, quand même la dépense, dans les commencemens, nuirait à ce qu'elle fût généralement adoptée.

Les grains que l'on cultive dans les campagnes, depuis Gottembourg jusqu'à Stockholm, sont, comme dans tout le reste de la Suède, le seigle, l'avoine, les pois, les fèves et un peu d'orge. Il y a un peu de froment en Scanie, ainsi que dans les environs d'Upsal. Cette ville, l'antique résidence d'Odin, fut jadis la capitale de la Scandinavie : aussi, trouve-t-on encore dans son voisinage, beaucoup de vestiges de son ancienne splendeur et de la richesse de sa culture d'alors. La science du labourage en Suède est encore dans l'enfance, si on la compare aux connaissances, en ce genre, répandues dans le reste de l'Europe; les sillons dans les champs ne sont ni alignés ni nivelés, encore moins régulièrement partagés. Leur forme sinueuse empêche à chaque extrémité l'écoulement des eaux, objet important qui, dans un climat aussi pluvieux, devrait attirer toute l'attention du cultivateur. Tout nouveau terrain qu'on destine à la culture est nettoyé

du bois qui le couvre par le moyen du feu, mais qui souvent s'étendant trop loin, laisse à l'entour du nouveau champ un trop vaste espace qui l'expose aux injures du temps, et nuit à la végétation. (*)

(*) Tout homme qui cultive un sol dans l'intention de se former un revenu annuel, ne saurait trop faire attention à ce passage; c'est pour en avoir ignoré la vérité, que tant d'émigrans se sont ruinés dans les colonies, quand, notamment sur les côtes, ils ont trop ouvert leur terrain aux vents violens qui détruisent, au renouvellement des moissons, les espérances du laborieux cultivateur. Non-seulement les arbres de hautes futaies abritent en pareil cas les jeunes plants, mais en conservant à leur pied l'humidité qui est nécessaire à la germination et à la foliaison, elle contribue à la fraîcheur du sol nécessaire aux jeunes embrions. Beaucoup de cultivateurs instruits par l'expérience, qui en tout est le meilleur guide, ont vainement publié qu'on ne devait jamais trop déboiser un canton qu'on destinait à la culture des plants de sous-arbrisseaux, la routine brave les préceptes, et l'appât du gain mène ainsi à la pauvreté. Les premiers cultivateurs qui semèrent le café à l'île de la Réunion, déboisèrent ainsi tout le canton, depuis S.t-Denis jusqu'à S.te-Suzanne. Les plants réussirent d'abord, mais faute d'humidité suffisante, le pied dépérit; et aujourd'hui l'on n'en voit plus dans ce terrain aride, sinon dans le haut où il y a encore de la fraîcheur et de l'ombre.

La destruction des bois est sans doute la cause que certains cantons ne produisent point actuellement la même espèce ou la même quantité de grain qu'auparavant : on voit encore par-tout dans les marais, sur la côte des montagnes en Ecosse, dans le pays de Galles, dans le nord de l'Angleterre, comme aussi en Suède, en Norwège et dans l'Islande, des vestiges de sillons qui aujourd'hui sont remplis de bruyères et de mousses. Il est à remarquer que les lieux les plus sauvages par lesquels nous passâmes dans notre voyage d'Helsimbourg à Gottembourg, et de cette ville à la capitale, n'étaient point couverts de bruyères, mais bien de mousse et d'une espèce fort rude de chiendent, appelé *bont grass*. Les meules de blé et tout le foin qui croit en Suède, sont placés sur des châssis de bois élevés de plusieurs pieds au-dessus du sol; les gerbes de blé prises sèches dans les champs, ne sont pas rangées en deux files parallèles, s'inclinant entre elles de manière à se rencontrer l'une et l'autre à leur sommet, mais elles sont disposées circulairement et couvertes par une gerbe formant une coiffe élargie à son extrémité, pour préserver de la pluie les gerbes de dessous.

Les pâtres, en Suède comme en Islande, ont des cors faits de bois de bouleau ; et la construction en est facile à concevoir. Ils creusent deux pièces de bois qu'ils approchent l'une de l'autre, et ils les tiennent fixées ensemble avec l'écorce du même arbre, de manière à en former un tuyau circulaire. Le son que rend cet instrument est aigre, perçant, mais n'est point désagréable à une certaine distance. Dociles à ce son, les moutons et le bétail se rendent ensemble à certains endroits et à des temps fixes ; c'est ainsi que les pâtres rassemblent leurs troupeaux sur les Alpes. Ce que j'ai vu du Midi de la Suède ne présente rien de bien extraordinaire à l'observateur, quoique la campagne soit d'ailleurs agréablement variée, et que sous tout autre rapport elle offre beaucoup de choses nouvelles, dignes d'être remarquées, et bien propres à rendre la route agréable aux voyageurs. Le paradis de la Suède est la Scanie, où nombre de personnes nobles et aisées fixent leur résidence pendant la plus grande partie de l'été. On y trouve de belles avenues d'arbres et d'autres embellissemens dus à l'art ; mais comme je n'ai point intention de décrire les provinces du Midi, je ne m'y arrêterai pas davantage,

ne voulant point entrer dans le détail des différentes villes que j'ai trouvées dans cette partie de mon voyage. Lidkoping, Mariestad, Orébro et Arboga, peuvent passer pour des villes du quatrième rang en France ou en Italie. Le dernier relais ou poste est dans un lieu appelé Fithie. Ce mot suédois, presque toujours mal prononcé par les étrangers, présente, dans leur bouche une équivoque peu décente. On prétend que l'ambiguité qui naissait de cette prononciation vicieuse, amusait souvent Gustave III, et qu'il se plaisait à faire tomber dans ce piége les voyageurs qu'il admettait en sa présence. Les étrangers feront sagement de ne point proférer le nom de ce relais en Suède, sur-tout devant les femmes.

Nous arrivâmes à Stockholm le 19 septembre 1799, à neuf heures du soir : comme nous n'avions prévenu personne de nous arrêter un logement, nous fûmes d'autant plus embarrassés, qu'on ne trouve point dans cette ville, comme ailleurs, des auberges toujours prêtes. Il y en avait cependant une tenue par un Français ; mais cet homme ayant fait fortune en peu d'années, s'était retiré, laissant sa maison à gouverner à un Suédois qui ne savait comment s'en tirer. Quand nous arri-

vâmes à cette auberge, tous les appartemens étaient occupés, en sorte que nous n'eussions su où passer la nuit, si nous ne nous fussions point trouvés heureusement à la porte de M. Malmgrein, l'homme le plus aimable et le plus obligeant de la Suède. Il n'est aucun voyageur qui, ayant été à Stockholm, ne lise avec plaisir ici le nom de cet homme obligeant, et qui ne se rappelle quelques actes de politesse dont il lui soit redevable. M. Malmgrein, qui a peu d'occupations, met son bonheur dans ces actes de complaisance et de bonté qu'il peut pratiquer envers les autres, et particulièrement en montrant tout son dévouement aux étrangers. Telle est la personne que nous rencontrâmes à Stockholm, au moment où nous cherchions un gîte pour passer la nuit plus agréablement que dans notre voiture, où il nous eût fallu rester jusqu'au lendemain matin. On ne sera point surpris, d'après ce que nous venons de dire de ce M. Malmgrein, que dans l'espace d'une demi-heure il nous ait pourvu d'un logement, d'une remise pour notre voiture, d'un domestique, et d'un excellent souper. Il eût voulu, dès le même soir, nous faire voir toute la ville. En

nous rendant à notre logement, il nous montra la statue de Gustave III, le palais de la princesse, le bâtiment de l'opéra, le port du Nord, et nous donna en même temps le détail de la rapidité avec laquelle ces édifices avaient été construits, des sommes qu'ils avaient coûtés, et de mille autres particularités, sans oublier quand ils furent commencés, par qui et comment ils se continuèrent; les accidens et les circonstances qui furent nuisibles à leur continuation, et quand enfin ils furent finis. Je l'avoue à ma honte, je le pris d'abord pour un domestique de place; mais quand je m'aperçus qu'il était salué d'une manière très-familière par toutes les personnes distinguées qui passaient dans la rue, et que tout le monde, par-tout où nous nous adressions pour avoir un logement, répondaient à ses demandes avec le plus grand respect, en témoignant l'empressement et le désir de pouvoir l'obliger, je fus confus de ma méprise. Le lendemain matin nous fûmes éveillés de bonne heure par une troupe de musiciens de régiment qui crurent nous faire honneur en jouant à la porte de notre chambre; mais ayant plus besoin de reposer que d'entendre leur savoir

faire en musique, nous leur donnâmes quelques rixdalers, et les congédiâmes; nous nous en crûmes quittes : nous fûmes trompés dans notre calcul; comme ils trouvaient que leur temps avait été bien payé, ils revinrent de nouveau deux jours après pour nous souhaiter le bon jour; cette fois, pour nous en débarrasser, nous les laissâmes partir sans donner aucune marque d'approbation à leur témoignage de politesse. Le jour d'après, quand nous allâmes pour présenter quelques-unes de nos lettres de recommandation, nous fûmes étonnés d'apprendre que les personnes auxquelles nous étions adressés, étaient déjà informées de notre arrivée, et de tout ce qui nous était survenu depuis, le genre de voiture qui nous avait servi, la route que nous avions prise, où nous logions, les noms et le genre de nos domestiques, l'espèce d'habit que nous portions, etc. Ces particularités ne nous donnèrent pas une grande idée de cette première des cités de Suède, et nous prévîmes à quelle espèce de désagrémens l'on est sujet dans les villes où l'on n'a point contracté l'habitude de cette indépendance et de cette heureuse obscurité qui font le charme des grandes capitales.

CHAPITRE III.

Description topographique de Stockholm. — Changemens que la glace y produit. — Violence du froid en hiver. — Quelques particularités relatives à cette saison : voitures d'eau, traîneaux, etc. — Incendie d'une sucrerie, et curieux effets de la gelée. — Eté. — Manière de vivre à la campagne de la noblesse. — Parties de plaisirs et amusemens. — Passion des Suédois pour les cartes et le jeu. — Environs de Stockholm. — Drottningholm : palais royal. — Tournoi annuel à Drottningholm. — Parc du roi à Stockholm. — Procession royale et fête annuelle dans ce parc.

Il est peu de ville en Europe plus avantageusement située que Stockholm, soit qu'on la considère relativement aux besoins du commerce, soit que l'on s'amuse de la variété des objets que ses environs présentent aux regards. Rien de plus pittoresque en effet que les

les différens aspects qu'elle reçoit des eaux qui l'embrassent dans la plus grande partie de sa circonférence. C'est pour n'avoir pas eu des notions précises sur sa topographie, que deux Français, dans leur voyage au Nord, ont dit que la ville, proprement dite de Stockholm, était bâtie sur une île. Le fait est que la plus grande partie de ce qu'on appelle Stockholm, est située, non pas simplement sur une île, mais bien sur sept à huit, dont plusieurs sont entourées d'eaux douces provenant du lac Malar, et d'autres d'eaux salées qui refluent de la mer. La ville, ou le quartier spécialement désigné par ce nom, s'élève sur une île qui forme le centre. A l'Ouest elle est baignée par l'eau douce, et à l'Est, par celle de la mer, se trouvant placée précisément à la jonction du lac Malar avec un bras de la Baltique. Les îles qui composent la totalité de la ville sont: 1.° Stadenholmen, ou la cité; 2.° Riddarholmen, ou l'île des Chevaliers, dans laquelle on voit la maison de ville, et en face de celle-ci la statue de Gustave Vasa; 3.° Helgelandsholmen, ou l'île du S.t Esprit. Ce fut dans celle-ci que, lors du grand Ladislas, se passa cet acte important entre la diète et le parlement, en 1282, relatif à la donation de nombre de grands do-

maines à la couronne; 4.° Skippisholmen, ou l'île des vaisseaux, appelée sur les cartes Admiral-statesholmen : elle contient les chantiers et magasins de la marine, et communique à la petite île de Castelholmen, moyennant un petit pont; 5.° Blasiiholmen, ou île de Blasius; celle-ci cependant ne peut plus être considérée comme une île; elle tient présentement au continent; le canal qui l'en séparait a été comblé, et c'est sur cet emplacement que l'on a planté le jardin du roi. L'histoire a imprimé sur cette île l'ineffaçable souvenir de l'un de ces actes horribles qui n'accompagnent que trop souvent les révolutions, et signalent presque toujours le caractère des factions. Ce fut ici qu'en 1386, sous le règne d'Albert, la faction que l'on désignait par le nom de Faction des Chapeaux, fit brûler vifs deux cents Suédois patriotes, que leurs antagonistes appelèrent par dérision les Bonnets. Ce fut également sous ce règne, que les Suédois passèrent sous le gouvernement de la Sémiramis du Nord, Marguerite de Norwège (1); 6.° Ladugradslan-

(1) En 1365, Magnus, roi de Suède, voulut supprimer le sénat, et abaisser les prétentions de la noblesse et de la prélature. Cette entative fut sans succès, quoique Magnus se fût assuré de l'alliance et du

det, ou la terre des Fermes, qui précédemment était une île, mais qui ne l'est plus de-

---

secours des Danois. Ce ne fut jamais en vain que les Suédois combattirent pour leur liberté. Magnus, malgré les efforts de ses partisans, fut chassé du royaume; et son neveu, Albert de Mecklembourg, fut proclamé roi de Suède. Albert, au lieu de profiter des désastres de son prédécesseur, suivit son système, et eut le même sort. Il débuta par prendre possession de tous les châteaux et places-fortes de la haute noblesse, et réunit au domaine royal plus d'un tiers des fiefs qui avaient été pendant long-temps dans les mains de la petite noblesse et du clergé. Pour appuyer ses projets, il introduisit dans toutes les parties du royaume des corps de troupes étrangères; leva, pour les soudoyer, de fortes contributions, et se saisit des propriétés des riches individus ecclésiastiques ou laïcs. Les nobles, n'écoutant que leur indignation et leur ressentiment, déclarèrent au roi qu'ils ne le reconnaissaient plus pour leur souverain, et offrirent la couronne et le sceptre à Marguerite, reine de Norwège. Cette reine ambitieuse n'hésita point à profiter d'une si favorable circonstance pour unir la Suède à ses domaines. Elle leva une armée, et marcha contre Albert. Ce prince s'imaginant qu'il n'aurait rien à craindre d'une femme, se permit contre elle quelques railleries dont elle se vengea par sa défaite. Il fut fait prisonnier en 1388, et n'obtint la fin d'une détention rigoureuse, qu'en renonçant à toutes ses prétentions à la couronne.

puis long-temps ; 7.° Konungaholmen, ou île du roi ; 8.° Longholmen, ou l'île longue.

L'aspect de Stockholm est très-imposant. Cet assemblage extraordinaire de clochers, de palais, de rochers, d'arbres, de lacs et de canaux, couronné par le château qui domine sur toute la ville, présente le coup-d'œil le plus intéressant. Mais c'est sur-tout sur le pont du Nord que l'on doit s'arrêter pour jouir de ce spectacle. C'est de là que l'on découvre la ville dans toute son étendue, et que l'on voit la façade du château se développer sur une éminence. Le style de son architecture est simple, noble, majestueux, et exempt de ces ornemens inutiles, ridicules même, qui défigurent le palais de Copenhague, si l'on peut en juger du moins d'après ses ruines, tristes vestiges de l'incendie qui détruisit presque en entier ce superbe édifice. Sur la droite, l'œil s'enfonce dans un vaste horizon qu'enrichissent des montagnes ornées de maisons de plaisance, de jardins, de villages et de sapins, et se repose sur une île embellie par un petit palais d'été, dont la surface limpide du lac réfléchit l'élégante architecture. Non loin de là s'aperçoit la belle maison du comte de Bruge, où se tient un club vulgairement connu

sous le nom de la Société. Dans l'Est on découvre, à quelque distance, l'île de Blasius, et le pont de bois qui l'unit avec le Shipslanq. Sur la gauche, l'on a le théâtre, et dans le septentrion, le Nordermeln ou place du Nord, que décore la statue de bronze doré de Gustave Adolphe. Deux magnifiques façades de cette place sont consacrées, l'une au palais de la princesse royale, l'autre à l'opéra. L'on regrette que les autres bâtimens ne répondentpas à ces deux monumens. L'imagination étonnée de cette perspective peut à peine suffire à l'enchantement qu'elle inspire; et tandis qu'elle est si vivement frappée de cet immense tableau, où le luxe, les arts, le commerce et l'industrie semblent s'être entendus pour charmer les sens, le bruit des ondes qui se précipitent avec fracas à travers les arches du pont, vient prêter à ce spectacle une sorte de caractère sauvage qui le ravit à toutes les comparaisons.

L'hiver ce spectacle change. Les glaces font disparaître toutes les barrières que, pendant l'été, les eaux élèvent entre les habitans. Les îles disparaissent : ce n'est plus qu'une plaine que franchissent sans obstacles les traîneaux, les phaétons, les carrosses, les voitures de tout genre, qui glissent, volent, se

croisent, se rencontrent, s'évitent et circulent, étonnés pour ainsi dire, autour des vaisseaux que les ondes, enchaînées par l'hiver, condamnent à l'immobilité. Ce ne sont plus ces navires noblement balancés sous le poids des voiles; ce ne sont plus ces esquifs, ces yachts, ces barques, ces chaloupes dociles à la rame flexible, qui sillonnent la mobile surface des canaux transparens; c'est un peuple immense qui s'élance sur ses patins rapides, effleure comme un trait la glace favorable à sa vélocité, arrive comme la foudre, passe comme l'oiseau, fuit comme l'éclair, et, par son infatigable agitation, par ses élipses innombrables, amuse l'œil qui l'aperçoit, l'atteint, le poursuit et le perd. Les eaux, dont le cours arrose les murs des écuries du roi, et celles qui se précipitent sous les arches du pont du Nord, sont les seules indociles à la puissance des hivers. Insoumises à la loi générale, elles bouillonnent, elles fument, si l'on peut parler ainsi; et ne procédant que par phénomènes, enfantent de leur écume d'albâtre, des nuages de vapeurs qui s'élèvent avec majesté dans l'atmosphère, où condensées bientôt, leur propre poids les dissémine en poussière de cristal, et présente aux regards

surpris une véritable pluie de diamans que les feux du soleil teignent des brillantes couleurs de la topase, de la turquoise et du rubis.

Les habitans du midi de l'Europe auront de la peine à le croire; cependant il est vrai de le dire que la beauté de Stockholm reçoit un lustre de plus de l'hiver, et que les commodités et les agrémens s'accroissent de sa présence. Pendant l'été et une partie de l'automne, l'épaisseur de la boue et l'inégalité du pavé rendent les rues presque impraticables. Les neiges, qui tombent à la fin d'octobre et se gèlent aussitôt, nivèlent le terrain, et couvrent, pendant six mois, le sol d'un parquet de deux pieds d'épaisseur favorable aux piétons. Dès-lors cesse par toute la ville le bruit si désagréable des roues et des voitures. Il est remplacé par le tintement argentin des clochettes dont on garnit les coliers des chevaux attelés aux traîneaux. Les seules voitures qui conservent alors des roues, sont de petites charrettes chargées d'un tonneau dont se servent les domestiques pour aller chercher l'eau à la pompe. Rien de si curieux que de voir, dans l'hiver, l'espèce d'enveloppe dont la gelée couvre le tonneau et la charrette, et la draperie fantastiquement variée

dont elle orne les roues. La curiosité me fit suivre un jour une de ces petites voitures. Je voulus la dessiner ; mais l'art a bien peu de moyens pour rendre ici la bizarrerie des jeux de la nature. Le cheval semblait revêtu d'un manteau de duvet blanc, qui, au-dessous de sa poitrine et de son ventre, était frangé de pointes et d'aiguilles de glace ; des espèces de stalactites de la longueur d'un pied, pendaient à son nez et à sa bouche. Le conducteur de cette charrette avait un sarreau qui était incrusté d'une masse solide de glace. Ses sourcils et ses cheveux étaient hérissés de petits glaçons. Souvent l'eau de la pompe est tellement gelée, qu'il est nécessaire d'y fourrer un fer rouge pour la fondre. Il est presque impossible de rendre avec le crayon ou le pinceau, les divers effets de la gelée avec toutes les singulières figures qu'elle offre sur les glaçons, sa transparence et la beauté de ses broderies : cependant je l'ai tenté. Pour donner au dessin tout l'intérêt qu'il pouvait avoir, j'ai choisi la pompe du pont, près la Meuthe, ce qui m'a fourni l'occasion d'y placer l'édifice qui est près de la maison appelée dans le pays Rosenadlerska Huset, ou maison de Rosenadler qui en est le propriétaire,

et dans laquelle nous logions. Elle forme un angle avec la rue qui conduit à la place de M. Riddarholmen. On trouve dans le même dessin la vue d'un de ces petits traîneaux usités pour le transport des marchandises et des bagages d'un lieu à un autre; et qu'on ne voit, du moins que je sache, en aucun autre endroit qu'à Stockholm. Personne, homme ou femme, ne porte ici de fardeaux sur la tête ou les épaules; mais les Suédois chargent ces traîneaux qu'ils poussent devant eux. Quand ils viennent à quelques descentes, ils appuient sur le traîneau leurs hanches gauches ou droites, et, le guidant avec leur pied droit, ils glissent avec une promptitude étonnante pour l'étranger. Leur adresse, en pareil cas, n'est pas aisée à concevoir pour qui n'en a pas été témoin. Si l'on ajoute à tout ce que je viens de dire, la curieuse diversité des pelisses avec la fourrure qui les garnit en dehors, dont chacun est couvert, on concevra quelle scène frappante les rues de Stockholm présentent pendant l'hiver à un voyageur, principalement à celui qui vient du midi de l'Europe.

Dans l'hiver de 1799, je fus témoin dans cette ville d'un spectacle bien extraordinaire, et tel que probablement je n'en verrai plus un

pareil de ma vie; ce fut l'incendie d'une sucrerie placée dans le faubourg vers le midi de la ville. Cet accident ayant été annoncé par plusieurs coups de canon, toutes les pompes mobiles coururent aussitôt au secours des propriétaires. La rigueur de cet hiver était si grande, qu'il n'y avait pas un seul endroit dans le voisinage où l'eau ne fût gelée à une épaisseur de trois pieds. Il fallut casser la glace avec des haches et des marteaux, et tirer l'eau comme d'un puits. A peine avoit-on rempli les tonneaux, qu'on était obligé de les transporter avec une extrême diligence, dans la crainte que l'eau ne gelât, comme en effet cela eut lieu plusieurs fois, malgré le violent mouvement qu'elle éprouvait pendant le chemin. Enfin, à l'aide de plusieurs pompes qui se réunirent pour lancer une grande masse d'eau, on parvint à éteindre le feu; il n'endommagea que le toit, et le corps du bâtiment souffrit peu. Indépendamment du sucre manufacturé qui se trouvait emmagasiné au second étage, ces mêmes magasins contenaient encore un certain nombre de jarres remplies de mélasse; et la chute de la toiture ayant fracassé ces jarres, cet espèce de sirop se répandit, et coulant le long des murs, couvrit toutes

les parois de la maison: en même temps, l'immense volume d'eau que les pompes lançaient sans discontinuer sur le foyer de l'incendie, retombait à flots sur les murailles, les escaliers et les fenêtres; et cette eau, subitement frappée par le froid, se congelait avec d'autant plus de rapidité, qu'elle s'était elle-même fortement échauffée en traversant les matières enflammées. Cette circonstance qui, pourtant en elle-même n'avait rien que de très-naturel, donna cependant une apparence si singulière à cette maison, que l'on accourut de toutes parts pour contempler ce phénomène. Tout ce vaste édifice, depuis sa sommité jusqu'à ses fondemens, fut entièrement recouvert, en dehors comme en dedans, d'une épaisse couche de glace. Toutes les issues, toutes les portes, toutes les fenêtres disparurent sous cette enveloppe de cristal; et quand on voulut, après l'extinction totale de l'incendie, pénétrer dans cette maison, il fallut se frayer un passage à coups de marteaux, de haches et de beliers. Quand, par hasard, le ciel était serein, et que le soleil dardait ses obliques rayons sur cet édifice, l'on eût cru voir l'un de ces palais de diamans, riches et fabuleux enfans de l'ingénieux

délire des poëtes et des romanciers. L'intérieur n'offrait pas un aspect moins extraordinaire. Pour pénétrer d'étages en étages, on avait été forcé de tailler un escalier nouveau dans les blocs de glace qui remplissaient toute la capacité des appartemens inférieurs; parvenu aux étages supérieurs, les salles diverses offraient assez l'image de ces belles grottes d'Antiparos, si bien décrites par Tournefort. De toutes les voûtes, de tous les plafonds, pendaient de longues larmes de glace, d'autant plus comparables aux stalactites, que le mélange de la mélasse avait donné à ces glaçons cette teinte jaunâtre que la nature imprime à ces congellations souterraines. Dans tout le reste, la glace, qui s'était attachée sur les lambris, sur les planchers, sur les meubles, avait pris les formes les plus bizarres et les plus fantastiques; et la croûte extérieure interceptant presque en entier les rayons du jour, le feu des flambeaux, dont il fallait user pour parcourir cette maison ajoutait, à tant d'objets singuliers, une magie qu'il est impossible de décrire. Tel fut le spectacle aussi rare que curieux dont Stockholm jouit pendant plus de deux mois: spectacle dont la gravité était quelquefois tempérée par les scènes les

plus comiques, et par la guerre continuelle que les enfans livraient à cette maison, pour s'emparer des parcelles de sucre et de mélasse qui se trouvaient mélangées avec cette glace.

Comme dans toutes les villes chaque saison, à Stockholm, a ses plaisirs divers; mais leur différence est plus sensible ici qu'ailleurs. Dans les longs jours de l'été, quand le crépuscule faisant, pour ainsi dire, disparaître les nuits, dispense de l'usage des bougies, tous les habitans qui jouissent de quelque aisance quittent la ville pour la campagne, et ils y restent encore long-temps après le départ des beaux jours. L'économie n'a point de part à ce séjour à la campagne; ils y vivent, au contraire, avec plus de luxe et de grandeur qu'à la ville; leurs maisons, agréablement exposées, sont embellies par les charmes de l'art, qui seconde et améliore les dons de la nature. On y trouve des serres où mûrissent les pêches, les ananas, le raisin et autres fruits délicats. Les vins de toutes espèces, les rares liqueurs et autres objets sont prodigués à la table d'un gentilhomme suédois, d'un riche manufacturier, ou d'un marchand. On laisse de côté les cérémonies et le sérieux qui prévalent dans les réceptions à la ville.

Les maisons des marchands sont les plus agréables; la liberté y règne; l'on y vit sans y observer aucune étiquette. Cependant les nobles ne peuvent jamais abandonner entièrement ces formalités, qui semblent faire partie de leur héritage, et par conséquent ils sont loin de jouir de tous les plaisirs que la campagne semble leur offrir. Les deux voyageurs français dont nous avons précédemment parlé, qui certainement n'avaient aucun préjugé contre la noblesse, firent la même remarque dans leur voyage en Scanie; et on peut, avec raison, l'étendre à toute la Suède. «Les gentilshommes, disent-ils, passent l'été à la campagne, et plusieurs d'entre eux toute l'année; mais par leur vanité ridicule, ils n'y rendent nullement leur séjour aussi agréable aux étrangers qu'il pourrait le leur être. Les visites qu'on s'y fait sont toujours de cérémonie; ils les font avec leurs chevaux, leurs chiens, une nombreuse suite de domestiques, et ils demeurent les uns chez les autres pendant plusieurs jours. Leur tour de visite étant une fois fait, ils vivent renfermés à la maison le reste de l'année. Ils sont si entichés de leur rang, qu'ils n'admettraient pas parmi eux des femmes qui leur seraient inférieures, quand même elles seraient ma-

riées à des personnes de la plus haute qualité.

Les Suédois ne connaissent point les agrémens de la chasse à cheval, ni rien de ce qui constitue ce plaisir en Angleterre ; chasser n'est pour eux que le plaisir de tirer sur le gibier, et en cela ils se regardent comme très-adroits, quoiqu'ils soient loin d'avoir atteint à la finesse de cet art, et qu'ils ne soient nullement comparables aux chasseurs d'Italie et d'Angleterre. Ils ne connaissent ni la fauconnerie, ni les différentes manières d'attraper les oiseaux en usage en Lombardie et dans d'autres pays. Ils ont peu de goût pour le cheval, et pour les autres exercices du corps utiles à la santé et familiers à la campagne. Les cartes et les jeux de hasard consument tous leurs momens ; ils sont l'amusement de tous les âges, et il n'est point de partie de plaisir qui n'y soit consacrée. Le Boston est sur-tout le jeu par excellence, et l'ignorer c'est manquer aux convenances dans la société. Pour l'étranger qui ne veut point s'asservir à ce fastidieux emploi du temps, le seul amusement pendant l'été, est de faire des excursions dans les environs de Stockholm, ou de parcourir le jardin du wauxhall, chétive imitation de celui qui est près de Londres. Quant

aux promenades dans la ville, elles sont insoutenables à cause du pavé des rues qui, à mon avis, est le plus détestable que j'aie eu occasion de voir dans les diverses villes de l'Europe. Les Suédois font aussi quelques parties hors de Stockholm, en voiture ou en bateaux. Ces promenades se font principalement au parc royal, à Moiksdal, Haga, Drottningholm et Carleberg. Le roi a quelques palais dans le voisinage de la ville, outre ceux de Gripsolm et Stromsholm, mais le plus beau, comme le plus fréquemment habité, est celui de Drottningholm.

Drottningholm, ou île de la Reine, est à six milles de Stockholm, sur le lac Malar. Le palais ou château s'élève sur le bord de ce lac, qui offre ici une vue magnifique : ce palais est d'une belle apparence ; et ses jardins, par leur étendue, ajoutent beaucoup à sa magnificence. Les deux façades principales sont d'une architecture parfaitement uniforme, il est entouré de bâtimens où peuvent loger jusqu'à cent soixante - dix gentilshommes. Les princes et les princesses ont chacun leurs pavillons séparés. La façade du palais qui regarde le lac, est décorée d'une rampe dont la balustrade est ornée de pots à fleurs. Sur une espèce

espèce de plate-forme, entre l'escalier et le château, sont deux petites statues de bronze. L'on en voit une autre de même métal entre les degrés et le lac; elle représente Neptune. Sur l'escalier sont placés deux lions de marbre tenant des écussons et différentes autres statues de même matière. A la façade opposée, et parallèlement à toute la longueur du bâtiment, règne une terrasse ornée d'une balustrade et de deux statues de bronze. Dans le milieu d'un boulingrin entouré d'arbres, est un large bassin d'eau où se voit un Hercule étouffant l'hydre. Outre cette pièce d'eau, il y en a plusieurs autres de moindre étendue, également enrichies de figures de bronze. A chaque extrémité de la terrasse est une grille de fer, sur l'une desquelles sont deux lions en bronze, et sur l'autre deux chevaux. En descendant de la terrasse, on voit quatre vases et quatre statues du même métal.

Tous ces objets d'arts furent conquis à Prague dans la guerre de trente ans. Sur l'un des vases on aperçoit le chiffre de l'empereur Ferdinand II. Ils sont la plupart dans le style de l'école de Florence, qu'à cette époque les artistes allemands cherchaient à imiter. Les promenades des jardins présentent de belles

lignes, mais d'une manière un peu trop uniforme, et d'une régularité un peu trop étudiée. Une partie de ces promenades est une imitation de la mode chinoise, et en a reçu le nom de Canton. L'on y rencontre un grand pavillon au milieu d'une douzaine d'autres plus petits, chacun destinés à différens usages, et le tout ressemblant assez à la demeure d'un mandarin. Un de ces petits pavillons contient une forge et tout l'attirail d'une boutique de serrurerie, art dans lequel on dit que Gustave III excellait, et dont il s'amusait souvent. Il est d'usage parmi les princes mahométans, et peut-être est-ce un devoir qui leur est imposé par leurs lois, d'apprendre dans leur jeunesse quelques métiers, au moyen desquels ils puissent exister, dans le cas de ces révolutions trop fréquentes dans les gouvernemens despotiques. Je ne puis croire que Gustave III fût mu par un pareil motif; mais quelle que soit la raison qui l'ait déterminé à apprendre une profession mécanique, on ne saurait assez s'étonner de cette prédilection d'un roi de Suède pour les travaux d'un artisan en cuivre et en fer(1).

(1) Si l'auteur eût été instruit des goûts particuliers du dernier roi des Français, il aurait eu moins

Les autres pavillons servent de chambre à coucher, de salles de festin, de bal et de jeu. L'ameublement en est fort riche, et a été apporté de la Chine. Après tous ces objets dignes de piquer la curiosité du voyageur, ceux qui font sur lui la plus vive impression, sont les fêtes de Drottningholm : c'est dans ce lieu que la verdure des arbres, l'éclat des fleurs et la nudité des rochers font le plus singulier contraste. Le palais renferme une riche bibliothèque. Outre une collection des livres les plus curieux, on y voit un grand nombre de vases étrusques dont quelques-uns sont d'un grand prix. Parmi les nombreux manuscrits, il en est un de la célèbre reine Catherine, intitulé : *Mélanges de pensées*. Il en est un aussi de la main de Charles XII quand il était encore enfant; sur l'un des feuillets est écrit *vincere aut mori* : on y trouve encore transcrit

---

raison de s'étonner de ceux de Gustave. Je tiens de quelques personnes qui vivaient dans l'intimité de Louis XVI, que ce monarque n'employait aucun temps plus agréablement pour lui que celui qu'il passait à faire de la serrurerie ; non-seulement il y donnait ses loisirs de l'après-midi, mais souvent encore plusieurs heures de la matinée.

nombre de passages de Cornélius Népos et de Quint-Curce. A cette bibliothèque sont attenans un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de médailles anciennes et modernes, et une galerie de tableaux originaux des écoles flamande, hollandaise et italienne. Le tout forme un monument de cet amour pour les sciences, de ce goût pour les beaux-arts qui distinguaient si éminemment la reine de Suède, mère de Gustave III, et sœur du grand Frédéric. Les médailles sont renfermées dans huit coffres, dont chacun a cent tiroirs. Cette même princesse institua aussi une académie de belles-lettres, qui, pendant sa vie, tenait ses assemblées à Drottningholm. Le palais de Drottningholm offre de plus une galerie où l'on a peint les batailles et les victoires des rois et princes de Suède.

Chaque année, aux frais de la couronne, on exécute à Drottningholm un tournoi dans lequel toutes les lois de la chevalerie sont observées avec la plus grande sévérité. Cette fête, embellie d'une foule immense de spectateurs, reporte l'imagination en arrière de quatre ou cinq siècles; elle fut remise en vigueur par Gustave III, dont l'ame élevée se plaisait à imprimer, à celle de ses sujets,

des idées de grandeur. Le monarque régnant, qui se plait à marcher sur les traces de son auguste père, a fait revivre cet usage, qui, pendant la régence, était tombé en désuétude. Lors de mon séjour en Suède, le jour fixé pour la célébration fut le 30 août. Quelques jours avant, on donna un grand bal, pendant lequel le hérault de la couronne entra dans la salle, et proclama le cartel royal dans les termes suivans : « Gustave IV Adolphe, par la grâce de Dieu tout-puissant, roi des Suédois, des Gots et des Vandales, à tous nos fidèles et amis, comtes, barons, chevaliers et gentilshommes de notre royaume, excités par la gloire et par l'amour, salut. Nous leur faisons une proposition par notre bonne volonté royale, et nous prions Dieu de les avoir en sa sainte garde, et chacun d'eux selon sa naissance, son rang et sa dignité. Ayant observé avec plaisir que la noblesse de notre royaume en général, et plus particulièrement ceux qui approchent le plus notre personne, les officiers de notre couronne, et autres gentilshommes appartenant à notre cour sont encore animés du noble désir de la gloire, qu'ils conservent toujours leur valeur et leur ar-

deur pour les belles actions par lesquelles les chevaliers suédois se distinguèrent si grandement autrefois; et que notre noblesse a eu toute occasion de donner des preuves éclatantes de courage; et voulant, d'après l'exemple de nos ancêtres, faire tout ce qui est en notre pouvoir pour cultiver et maintenir ce précieux amour de l'honneur qui forme les héros au milieu de la paix, et de plus conserver le goût pour les exercices guerriers, en fournissant les occasions, à ceux qui sont enflammés de l'ardeur militaire, de se signaler eux-mêmes; par toutes ces raisons, nous avons résolu, selon notre ancienne coutume, de faire un tournoi public à notre château de Drottningholm, où, conjointement avec nombre de chevaliers, de comtes, de barons et autres gentilshommes de nom et d'armes, nous maintiendrons et défendrons contre tous ceux qui seront légalement admis à ces exercices, et se présenteront eux-mêmes aux barrières du cirque, en présence des juges choisis pour cette occasion, aussi bien contre tous collectivement que contre chaque individu, *que les lois de l'honneur, embellies par celles de l'amour, acquièrent une double force dans le cœur des valeureux chevaliers*; la-

quelle opinion nous et nos chevaliers armés de toutes pièces, défendrons à cheval contre tous les chevaliers qui lui seraient contraires, par joûtes et autres combats avec hallebardes, javelots, épées et pistolets, dans lequel combat seront observées les lois que nous prescrivons aujourd'hui. » Ici on fit le détail de ces lois et conditions; elles furent acceptées par ceux qui promirent de se présenter à cet honorable appel, et de maintenir : que les lois *de l'honneur ont d'elles-mêmes un pouvoir suffisant sur le cœur des valeureux chevaliers, et que loin de recevoir une nouvelle force de l'amour, c'est au contraire en s'unissant avec la chevalerie, que celui-ci obtient toute sa splendeur et sa durée.* Ils requerirent ensuite la liberté d'appointer, comme juge de leur part, une personne qui fut nommée dans leur déclaration ou acte d'acception. Quant aux particularités relatives à cette fête, il suffira de dire qu'elle dura plusieurs jours, que tout s'y passa dans l'ordre et avec le cérémonial rapportés par les auteurs qui ont traité des anciens tournois, et que les prix furent distribués le dernier jour sous la direction de la reine, d'après les décisions des juges du camp. Par l'une de ces lois, il fut accordé que les che-

valiers pourraient porter sur leur armure les rubans et faveurs de leurs dames. Il restait au pouvoir des dames de proposer les prix pour lesquels les chevaliers devaient combattre à la course de l'anneau. Cette fête est le seul exemple d'une tentative faite de nos jours pour rétablir un genre de divertissement négligé et même oublié depuis plusieurs siècles. Quoiqu'il ne soit plus dans nos mœurs, il faut convenir qu'il unissait au plaisir un but moral et politique. Aujourd'hui que le caractère guerrier et l'esprit d'héroïsme, ont une application totalement différente, ce simulacre de combat n'aurait pas une influence également utile. Il n'est pas aisé de fixer précisément l'époque où les tournois furent institués; et l'on ne pourrait, avec certitude, déterminer le guerrier à qui l'on doit en rapporter l'honneur. Les Anglais, les Français et les Allemands le réclament; cependant on peut affirmer que les tournois commencèrent à être connus au neuvième siècle, et qu'ils eurent leur berceau en Orient. Il n'était point d'usage, dans les premiers temps de cette institution, que les femmes assistassent aux tournois; mais par la suite elles surmontèrent leur répugnance pour des scènes où le sang était répandu, et depuis

elles tinrent à gloire de figurer parmi les spectateurs. On ne peut douter que leur présence n'ajoutât beaucoup au brillant de l'assemblée, et ne contribuât à illustrer et perpétuer cette institution barbare.

Nous observerons que le nom de tournoi s'applique originairement à tous combats entrepris par un certain nombre de chevaliers et leurs écuyers, autant pour leur amusement que pour montrer leur valeur, et soumis à certaines lois. On entendait aussi, par joûte, un combat singulier, où un chevalier était opposé à un chevalier, un écuyer à un écuyer, les uns et les autres armés d'un javelot ou d'un poignard. Après la proclamation du tournoi, et pendant qu'on préparait le champ, les chevaliers vérifiaient leurs titres et leurs droits pour entrer en lice, en produisant les armoiries de leurs familles, qui restaient exposés à la vue du public dans les cloîtres de quelques monastères voisins.

Le parc royal est très-grand; il est planté d'arbres de différentes espèces; il est situé à l'Est de Stockholm vers la mer. Au premier jour de mai, le roi, suivi de toute sa cour et de sa garde, s'y rend en carrosse; toutes les voitures en font le tour deux ou trois fois,

les unes à la suite des autres. Quelquefois le roi et le prince descendent de leur voiture et conversent avec les ministres des cours étrangères, ou avec ceux de leurs favoris qui sont à cette cérémonie. L'ambassadeur d'Espagne a, depuis peu, fait bâtir une maison de plaisance sur une petite éminence du parc qui s'avance dans la mer. Tous les vaisseaux qui sortent du port de Stockholm, ou qui y entrent, passent si près de ce promontoire, si l'on peut lui donner ce nom, qu'ils paraissent le toucher, et tellement qu'une personne, des fenêtres du pavillon, peut parler à l'équipage sans élever la voix au-dessus du ton ordinaire. Quand on est dans ce pavillon, il semble qu'on soit à bord de quelque vaisseau et non en terre ferme. Ici, dans les gros temps, on est pénétré d'une sorte de crainte, mais qui se change bientôt en plaisir, en se rappelant qu'il n'y a en ce lieu aucun sujet d'alarmes. Le roi, dont le parc fait une partie des domaines, en a assigné plusieurs portions à différens nobles, dans la vue de les engager à y bâtir des maisons. L'ambassadeur espagnol, pour l'embellissement de sa jolie demeure, en a prolongé la construction très-loin dans la mer, et à force de dépenses, s'est

créé la plus délicieuse retraite que l'on puisse avoir pour les grandes chaleurs de l'été.

Le 24 juin, l'on est ici dans l'usage de planter des arbrisseaux et des fleurs à la porte des grands, comme en France et en Angleterre, le premier de mai. Ce jour, le roi et la famille royale se rendent au parc, où ils campent sous des tentes tout le reste du mois. On forme, de la garnison de Stockholm, un camp composé de deux régimens d'infanterie, de quelques compagnies de cavalerie, et d'un corps d'artillerie. Sur le front de bandière de ce camp on élève des perches qui supportent des écussons, et que l'on unit par des guirlandes de branches d'arbres. Au pied de ces perches on place des barils de bierre sur des châssis de bois; vers les six ou sept heures du soir, à un signal donné, l'on perce ces barils, et l'on donne à chaque soldat qui se présente, un pot de bierre, une pipe, un morceau de pain, deux harengs, et quelque argent. Cette dépense se fait par les officiers de chaque corps; au même signal, la musique militaire joue, et les soldats commencent à boire et à danser. Sur chacun des barils est un soldat représentant Bacchus ou quelque

autre figure plus ou moins grotesque. Ceux-ci boivent les premiers, et proposent les santés qui sont en général nombreuses et constamment accompagnées d'un cri de *vivat*, qui répond au *huza* anglais. Si quelques personnes de la famille royale passent près d'eux, ils boivent à leur santé, et toujours avec le même refrain de vivat. Une espèce de mascarade suit cette orgie, et les soldats, se livrant à toutes les folies qui leur passent par la tête, amusent par leurs bouffonneries et leurs chansons, le peuple qui se rend en foule autour des lignes du camp. Tout rentre dans l'ordre au moment où l'on bat la retraite. Une telle fête, loin de diminuer le respect dû à la famille royale, tend au contraire à accroître dans le soldat, comme dans le peuple, l'intérêt et l'attachement pour elle.

CHAPITRE IV.

Précautions contre la rigueur de l'hiver. Amusemens de la capitale pendant cette saison. --- Détails sur les dames suédoises. --- Caractère d'un petit-maître suédois. -- Esprit et usages de la société. — Formalités et contraintes des mœurs suédoises. — Etiquettes de cour. — Souper privé donné par le roi et la famille royale. — Communications entre la cour et le peuple, et leurs rapports mutuels en fait d'égards et de respect. — Grande assemblée à la bourse, que la famille royale honore de sa présence.

LORSQUE l'hiver a ramené dans Stockholm toutes les personnes aisées, alors recommencent les opéras, les bals et les grands dîners qui avaient été suspendus pendant l'été. Il est des mois très-désagréables en Suède; ce sont ceux de septembre et d'octobre quand les pluies commencent à régner, et ceux de mai et juin quand le dégel commence. Alors il est

presque impossible de voyager, et la capitale comme les autres villes sont si fangeuses et si sales, qu'à peine peut-on aller d'un lieu à un autre. Alors les Suédois portent des galoches, dont l'usage est indispensable pour le maintien de leur santé en préservant leur pieds de toute humidité. Heureux qui, dans ces circonstances, possède une voiture; car les carrosses de place sont si négligés, qu'aucun homme vêtu proprement, encore moins les dames, ne peuvent s'en servir.

L'on s'imaginerait peut-être qu'un italien obligé de supporter un hiver en Suède, a dû tout au moins mourir. Je passai à Stockholm l'hiver entier de 1799; le thermomètre de Celsius (1) y descendit alors au-dessous de vingt-cinq degrés; et je puis assurer que je souffrais moins de la rigueur du froid, que je n'en ai souffert quelquefois en Italie. Ici les moyens de s'en garantir sont calculés en raison de sa

(1) Ce physicien naturaliste de Stockholm, accompagna Maupertuis dans son voyage à Kengis. Le thermomètre dont il s'agit ici est divisé en cent degrés, et diffère de celui de Réaumur qui marque quatre-vingts. L'auteur a cru devoir préférer le premier dans ses observations, comme étant plus conforme au calcul décimal que l'Institut national a adopté.

violence. Les poêles y sont très-ingénieusement disposés pour échauffer les appartemens, et cependant ne consomment qu'une très-petite quantité de combustibles. Il faut toutefois connaître la manière de les conduire: l'ignorance, en pareil cas, ne serait pas sans dangers. Si l'on fermait la soupape à contre-temps, il en résulterait une perte considérable d'air vital; mais les Suédois savent si bien saisir l'instant, que les accidens sont très-rares. Ces poêles sont élégans, et servent d'ornement et de décoration. Les tuyaux sont tellement disposés, que rien n'est perdu du calorique de la fumée. Il faut se couvrir de plusieurs vêtemens; quand on entre dans une maison pour faire une visite ou pour des affaires, on se dépouille de sa pélisse, de son manteau, de ses galoches. Les vêtemens de huit ou dix Suédois suffisent pour encombrer une antichambre. J'ai vu des Français, ennemis des pélisses, porter trois redingottes à-la-fois. Deux paires de gants, des galoches, une canne, sont indispensables quand on sort à pied; et quand on sort d'une maison où l'on a fait une visite, il est difficile de ne pas oublier une partie de ces divers vêtemens. Les gens riches portent, dans leurs voitures, des

bottes fourrées qu'ils laissent dans l'antichambre : ils s'en servent également quand ils vont à pied. Avec de semblables bottes et une pelisse, on est à l'abri du froid le plus rigoureux.

Je parlerai peu des amusemens de l'hiver. Les Suédois aiment peu le théâtre. Gustave III essaya le premier de leur en inspirer le goût; aussi son règne est-il l'époque où l'art dramatique reçut le plus d'encouragement. L'opéra de Stockholm avait alors parmi les Suédois presque autant de réputation que celui de Paris. Depuis la mort de ce prince, la magnificence de ce spectacle est extrêmement déchue; les meilleurs sujets pour le chant et pour la danse se sont dispersés, et il ne jouit plus que d'une très-médiocre considération. Tous les opéras que jusqu'à ce jour on a représentés sur ce théâtre, sont des traductions d'opéras français ou italiens. Quant à la musique, elle a constamment été mauvaise depuis le départ de Vogles; M. Hosner, malgré son titre de compositeur de musique, n'a aucune connaissance de la déclamation ni du langage des passions. M. Kaisner n'a pour lui qu'une belle voix, et comme chanteur, cela ne suffit pas. M.me Messo, M.lles Stading et Myaberg,

Myaberg, M. Stenberg et quelques autres n'ont ni voix, ni méthode, ni science des modulations, et d'après cela l'on peut juger du mérite d'un pareil assemblage. Le spectacle le plus agréable, et qui principalement intéresse et amuse le plus les Suédois, est celui des élèves de l'opéra. Quelques-uns de ces élèves annoncent des dispositions. L'ancien théâtre est entièrement destiné à la comédie et aux opéras bouffons : indépendamment des théâtres royaux, il en est un autre dirigé par M. Stenberg, où l'on ne joue que l'opéra comique : il est peu fréquenté, et dans le fait il mérite peu de l'être.

On conserve encore à Stockholm le souvenir de l'insolence d'une comédienne, sous le règne de Gustave III. Elle était première actrice du théâtre national, et s'appelait Walter. Fille d'un matelot danois, elle avait été élevée à Copenhague. Jolie, et ayant obtenu assez de réputation comme comédienne, la foule de ses adorateurs avait tellement accru son arrogance, qu'elle osa en faire sentir les effets au roi même. Un jour elle lui demanda, du ton le plus insolent, d'augmenter ses appointemens. Le roi la refusa

avec douceur, mais le refus était précis. « Eh bien, répondit-elle, si c'est ainsi » je demande ma démission. » « Vous ne » l'aurez point, et votre traitement restera » toujours le même. » « Oh bien, je m'échap- » perai, j'irai hors de ce pays et n'y repa- » raîtrai jamais. » « Vous pouvez le tenter, ce » projet, mais probablement il ne vous réussira » point, si j'y apporte le moindre obstacle. » Cependant quelque temps après, malgré la vigilance avec laquelle on la surveillait par ordre de la cour, elle s'évada, et eut l'impertinence, à la dernière poste, d'écrire sur le journal où les voyageurs sont tenus d'inscrire leurs noms: « Sire, il est plus aisé d'échapper » de votre royaume, que vous ne l'avez » supposé. » Elle demanda que ce journal fût présenté au roi, et il lui fut envoyé comme un objet de curiosité. Elle se retira à Copenhague et entra au théâtre de cette ville. Le roi de Suède eut la condescendance de lui faire faire de nouvelles propositions qu'elle reçut avec dédain; mais ayant enfin obtenu la somme qu'elle demandait, elle revint en triomphe à Stockholm.

Les concerts et les bals de l'hiver se don-

nent à la bourse et au Wauxhall; ces plaisirs sont également fréquens dans les sociétés et maisons particulières : quant aux concerts de la salle des chevaliers, à peine méritent-ils qu'on en fasse mention. Les virtuoses étrangers qui, dans cette ville veulent profiter de leurs talens en donnant des concerts, sont si peu accueillis, qu'ils sont souvent obligés de payer les frais. Les principaux amusemens dans l'hiver, sont les bals à la bourse : au centre du bâtiment est une grande salle, et de chaque côté des appartemens pour le jeu. L'entrée de ces bals n'est réservée qu'aux gens du haut parage ; mais ceux du Vauxhall sont ouverts à tout le monde, et en général on y trouve mauvaise compagnie. Les assemblées à la bourse offrent un spectacle assez plaisant ; c'est-là qu'en une soirée on peut voir toutes les beautés de la capitale.

En général les Suédoises sont belles ; mais ce sont des beautés du Nord : leur figure est impassible, sans expression, sans physionomie. Victimes du peu de galanterie des hommes, elles passent tout le jour ou seules ou entre elles ; leur conversation, quelle que soit même leur éducation, est sans intérêt, et

elles sont loin d'avoir la vivacité des Fraçaises et des Italiennes. La toilette est leur principal objet; l'intérêt qu'elles mettent à leur parure, provient plutôt de l'envie qu'elles ont de l'emporter sur leurs rivales en élégance et en brillant, que du désir de plaire, et de faire de conquêtes. Cependant elles ne sont pas exemptes de coquetterie; elles aiment les hommages et la louange : elles voudraient voir tous les hommes à leurs pieds, et mettent beaucoup d'importance à être appelées les belles du Nord: mais leur passion dominante est la distinction et les égards publics. C'est par-là sur-tout que l'on parvient à leur inspirer ces vifs sentimens de tendresse, d'amitié et d'amour, dont elles sont aussi susceptibles que celles qui vivent dans des climats plus chauds.

La réserve que l'on remarque parmi les femmes d'un rang élevé ne se retrouve point chez celles d'un rang inférieur. Chez celles-ci la licence est extrême, parce que les devoirs ne sont pas les mêmes. Il n'y a point à Stockholm de courtisannes comme dans les autres grandes villes de l'Europe. Ici les hommes ont des maîtresses qui prétendent à tenir un rang dans la société. Il faut

soupirer long-temps pour s'attacher les femmes de cette espèce, qui, malgré leur apparente pruderie, n'en sont pas plus fidelles, et ont plusieurs amans à-la-fois. Ce n'est point par tempérament, c'est par avarice; elles sont extrêmement jalouses de la considération extérieure, et elles exigent de leurs amis et de leurs favoris, une attention dont l'étranger s'étonne avec justice. Elles congédiraient à l'instant celui de leurs amans qui hésiterait à les saluer dans un lieu public, ou à leur baiser la main, espèce de déférence que les hommes, en Suède, sont dans l'usage de rendre aux femmes d'un certain rang. J'ai souvent vu des officiers de marque se soumettre, sans rougir, à ces sortes d'actes d'un respect apparent envers des femmes de la conduite la plus équivoque, et dignes à peine d'appartenir à la caste des Bailladères (1).

(1) Les femmes appelées Bailladères, dans l'Inde, sont des espèces de danseuses que l'on emploie aux cérémonies religieuses dans les pagodes. Elles sont élevées par les Brames qui, dit-on, se conduisent avec elles avec autant de décence que de circonspection.

C'est peut-être à cette extrême facilité d'avoir ouvertement des maîtresses sans blesser la morale publique, qu'il faut imputer l'ignorance de la jalousie en Suède. Les hommes, comme le dit Héloctius, y jouissent de l'amour, mais ne le soupirent point.

En Suède comme en Angleterre, l'on consacre toute la journée aux affaires, le soir appartient au jeu ; rarement le passe-t-on avec les femmes. Le petit-maître suédois participe du petit-maître germanique et du petit-maître français. On le reconnaît à ses grandes moustaches, au fard dont il orne son visage, à son inconstance en habits, en bijoux, en voitures. Si à tant de sublimes qualités il ajoute le talent de racler quelques airs sur le violon, c'est

---

Si elles transgressent les préceptes sévères de leur culte, on les bannit des temples, et elles vont joindre celles de leurs semblables qui traînent de ville en ville une vie errante et dissolue. Les grands seigneurs indiens les appellent quelquefois aux fêtes qu'ils donnent ; et il n'est pas sans exemple de voir des Européens préférer les danses voluptueuses de ces femmes, à celles de nos plus célèbres danseuses.

un être par excellence pour les femmes qui, de leur côté, s'escriment sur le forté-piano. Il n'en faut pas conclure qu'ils aient le moindre sentiment des beautés de la musique. Leur goût, à cet égard, est si peu formé, qu'après l'exécution d'un morceau quelconque, ils épieront les regards d'un étranger, pour connaître s'ils doivent applaudir ou improuver. Le goût est le résultat de l'instruction et d'une sensibilité relative à l'organisation : jusqu'à ce que les dames suédoises aient interrogé leur cœur, elles chanteront et joueront plutôt dans l'intention de surprendre par la facilité de leur exécution, que pour plaire par leur expression. Il est impossible qu'elles communiquent à d'autres ce qu'elles ne sentent pas elles-mêmes; cependant on peut dire, pour les consoler sur ce point, qu'il est en France, en Allemagne et Angleterre, et en tout pays, des musiciennes d'une trempe aussi froide que la leur.

Ce défaut de goût dans la musique, et pour quelques autres arts agréables, n'est point compensé, nous sommes fâchés de le dire, par aucun des charmes d'une société gaie, encore moins par ceux d'une conversation enjouée. On

sent ici plus qu'ailleurs l'absence de ces choses qui, dans d'autres pays, constituent les plaisirs d'une douce réunion. Il n'est point ici de ces dîners d'amis, où se rassemblent quelques personnes choisies, non pour se livrer à une intempérance épicurienne, mais pour goûter ces jouissances de l'ame qu'alimentent la franchise. Les dîners en Suède ne sont qu'un moyen de l'orgueil pour faire parade de sa grandeur. Les invitations se font une douzaine de jours d'avance, et le jour du festin réunit trente ou quarante personnes qui se connaissent à peine, et qui la plupart du temps parlent des langues différentes. Malheur à l'étranger qui, dans ces dîners, a un voisin dont il n'entend point la langue; il y périt d'ennui. Une espèce de déjeûner, composé de beurre, de fromage, de saumon mariné et d'eau-de-vie, sert de préliminaire à ces dîners. Ils prétendent par-là aiguiser l'appétit, et fortifier l'estomac. On se met ensuite à table, et chaque convive trouve à sa place trois sortes de pain. La première est de seigle, c'est celui que mange le peuple; la seconde de froment, et c'est celui d'un usage ordinaire; la trosième est d'une qualité particulière au pays. Son goût est fade

et douceâtre: on se sert, pour en détremper la pâte, de l'eau qui, dans les sucreries, a lavé les ouilleaux à sucre; il est lourd, mat et désagréable. Le maître de la maison n'offre point, mais il fait passer les plats tour-à-tour. Cet usage impatiente l'Anglais qui se voit forcé d'attendre le plat qu'il désire; mais les Suédois comme les Français, mangent indifféremment ce qui se présente: cependant ces derniers, à coup sûr, s'accommoderaient mal de cette cuisine. Les anchois, les harengs, les oignons, les œufs, la pâtisserie se trouvent pêle-mêle sur le même plat. Les choses sucrées sont liées aux acides; la moutarde avec le sucre; les confitures avec le poisson ou la viande salée; enfin les mets sont d'une nature tellement mélangée, qu'on pourrait à cet égard rappeler à ceux qui traitent, le précepte d'Horace, *sed non ut placidis, etc.*

Un Italien n'est point embarrassé dans ces sortes de repas; mais il n'en est point de même d'un Anglais. Il s'y trouve très-mal à son aise; il ne voit aucun toast porté aux dames ou autres convives; il est forcé de boire tout seul. Il est quelquefois un quart-d'heure à attendre avant d'avoir ce qu'il désire, et quand

le mets qu'il convoite lui parvient, la quantité d'épices dont il est assaisonné le lui fait renvoyer. Il ne voit point les dames s'éloigner au dessert, et le voilà contraint de les accompagner au salon d'assemblée, où la compagnie, après avoir chacun en son particulier remercié le maître et la maîtresse de la maison sur leur bonne réception, prend le thé ou le café. Je n'entrerai point dans de plus longs détails sur ces dîners; je veux épargner au lecteur l'ennui qu'ils m'ont causé à moi-même.

Dans le court intervalle du dîner au souper, le jeu est l'unique amusement. Celui qui ne joue point est délaissé à son malheureux sort, et n'a d'autre ressource que de végéter dans un coin, abandonné à ses réflexions.

J'ai déjà parlé de l'excessive passion des Suédois pour le jeu. Si cette passion malheureuse étend ses ravages dans presque tous les pays, du moins on la voit s'y convertir quelquefois en simple délassement; mais ici elle absorbe toutes les facultés de l'ame: elle est le partage de tous les États, mais sur-tout de la noblesse. Le délire qu'elle inspire aux Suédois est tel, qu'ils ne se dou-

tent même pas qu'on puisse la blâmer, et qu'ils respectent dans les autres la déplorable fureur dont ils sont les victimes. L'anecdote suivante prouvera cette vérité: Un homme de très-haute qualité vit un jour s'écouler l'heure à laquelle il était dans l'habitude de dîner; étonné autant qu'impatienté de n'entendre faire aucuns préparatifs, il descendit à ses offices pour apprendre de ses gens la cause de ce retard, il les trouva tous tellement occupés d'une partie de jeu, qu'ils avaient entièrement oublié l'heure. Le sommelier tenait alors la main; il intercéda pour ses camarades et pour lui, et supplia l'excellence de vouloir bien patienter encore quelques minutes, attendu que le coup était important et décisif. L'excellence se rendit à une aussi pressante raison; mais cependant ne voulant point attendre, il ordonna au sommelier d'aller préparer le service, et se chargea de prendre sa place et de faire son jeu en son absence.

L'un des plus grands désagrémens de la haute société en Suède, et celui sans doute qui paraît le plus insoutenable aux étrangers, c'est la minutieuse et fatigante étiquette; elle

répand une réserve, une contrainte, une gêne qui empoisonnent tous les plaisirs que l'on pourrait goûter dans les fêtes et dans les cercles de Stockholm, et rendent insensibles à tous l'éclat que le luxe y répand. Tant de vaines formalités ont leur source dans les usages de la cour de Suède, la plus cérémonieuse de toutes les cours de l'Europe. Ce désagrément toutefois est compensé par quelques avantages. Cette cour, par exemple, est celle où la dépense de la toilette est la moins onéreuse pour les particuliers. Trois ou quatre habits suffisent pour plusieurs années ; la couleur et la forme en sont fixées, et dès-lors l'on n'a ni motif, ni prétexte pour les varier. Les habits des dames sont semblables à ceux des dames anglaises, avec cette seule différence que leurs manches sont tailladées à l'espagnole. Ils doivent être noirs, excepté pour les jours de gala, où le blanc est la couleur d'obligation. La mode n'a d'empire que sur la coiffure, les rubans et les bijoux. L'habillement des hommes est composé mi-partie du costume espagnol et du costume national des paysans du midi de la Suède. L'habit, le manteau, et les vestes-habits, sont d'une

couleur uniforme pour tous. L'habit serre en général le corps; il est très-court, se boutonne jusqu'en bas, et est ceint par une écharpe qui fait le tour des reins. Le manteau descend jusqu'aux genoux, prend négligemment en arrière, et est assez ample pour envelopper le corps à la manière espagnole. Sa couleur est noire; l'écharpe, la veste et la doublure de l'habit sont de soie écarlate, et un liséré de même couleur marque toutes les coutures de l'habit. Deux espèces d'épaulettes ou d'*emmanchemens* saillans, si je puis parler ainsi, également de soie et de la couleur de l'écharpe, attachés sur la couture qui joint la manche au corps de l'habit, ajoutent beaucoup de graces à ce vêtement, et donnent de la noblesse au buste. C'est à l'intérêt des arts du dessin que j'ai sacrifié le temps que je viens d'employer à la description de cet habit. Il est en général le costume que l'école flamande a adopté pour ses figures, et sous ce rapport il méritait que je m'y arrêtasse un instant. Le gouvernement suédois a cru politique de fixer invariablement le costume, soumis ailleurs à tant de variations; et en fermant à la prodigalité un canal dont elle abuse souvent, de donner aux

dépenses des grands et des gens riches, une direction plus utile. Au reste, ce qui paraîtra peut-être singulier et n'en est cependant pas moins exact, c'est que cette manière uniforme de se vêtir, donne à la cour de Suède un air de magnificence et de grandeur que la bigarure des plus riches habits ne donne point aux autres. Dans les grandes masses, c'est de l'harmonie, et non pas de la variété des objets dont l'œil est frappé. Ce fut Gustave III qui arrêta invariablement la forme de cet habit de cour, que l'on regarde aujourd'hui comme le costume national.

Si le cérémonial et l'étiquette sont observés avec une exactitude presque puérile à la cour de Suède, il n'est cependant point de royaume où le monarque et les princes de son sang se confondent avec plus de familiarité avec le peuple. Quand on compare le ton d'aisance et de liberté que le roi et les autres individus de la famille royale autorisent dans leurs soupers particuliers, avec la grandeur et la gravité qui règnent dans les galas et autres circonstances de représentative, l'on est extrêmement surpris. Ces soupers particuliers ont lieu deux ou trois fois par semaine :

si c'est un jour d'opéra, ils ont lieu dans les appartemens qui tiennent au théâtre; les autres jours, le roi les donne dans un joli palais, à un mille environ de la porte septentrionale de Stockholm. Ce palais se nomme *Haga*; il est situé au milieu d'un bois, dans le voisinage d'un lac: c'était le séjour favori du feu roi. Ce fut dans un pavillon construit à l'extrémité du jardin de ce palais, que le roi, à ce que l'on assure, dressa le plan de la révolution de 1772. Cette circonstance a rendu ce pavillon un objet de curiosité pour les voyageurs. Les étrangers que le roi avait fait inviter une première fois à l'un de ces soupers, étaient communément admis à tous les autres; il en est de même pour les soupers de la reine et ceux des princesses. Si c'était l'été et qu'ils fussent invités au dîner du roi, l'usage était qu'ils passassent toute la journée au palais et ne se retirassent qu'après souper. Le roi s'assied entre deux dames, non au milieu de la table, mais à l'un des angles; la reine et les princesses s'y placent au hasard. L'usage ne veut point que l'on paraisse avec une épée au palais de *Haga*, et l'on y porte l'habit court. Il faut, pour qu'un Suédois ait l'hon-

neur de manger avec le roi, qu'il ait le grade de lieutenant-colonel ; si de jeunes officiers d'un grade inférieur obtiennent cette faveur, c'est alors une grande marque de considération.

Les deux princesses donnent également chacune un souper par semaine, et la formule, pour y être admis, est la même que chez le roi. Dans ces soupers, les pages seuls servent à table la famille royale, et tiennent la serviette sous le bras, marque indicative de cette espèce de service. Ces pages sont des enfans de nobles, et sont destinés à occuper un jour des places dans l'armée. Quant aux domestiques qui, dans ces repas, servent ces convives, ce sont des hommes d'une extraction ordinaire. C'était dans ces sortes de circonstances sur-tout, que Gustave III se plaisait à déployer cette gaieté, cet esprit, cette aménité qui faisaient le fond de son caractère, et le rendaient le prince le plus aimable de son temps. Rempli d'égards, de bienveillance et de bonté pour tous ceux qu'il daignait admettre ainsi à son intimité, il saisissait les plus légères occasions de leur dire des choses flatteuses. Il faisait valoir ce qu'ils disaient, observait

servait et faisait observer aux autres l'esprit qui régnait dans leurs réponses et dans leur conversation, et était vraiment l'ame de ces sortes de réunions, par le charme qu'il avait l'art d'y répandre. Le duc de Sudermanie se distinguait également par les attentions dont il comblait ceux qu'il rassemblait à sa table. Le roi actuellement régnant a les mêmes graces et la même politesse; mais il est en général plus réservé dans ses manières; il se renferme davantage dans sa dignité: et la cour, sans rien perdre de sa magnificence, a pris dans ses plaisirs une nuance plus sérieuse.

Au reste, il existe entre les chefs civils et militaires dont se compose cette cour, et les particuliers dont se compose la nation, un échange continuel de respect et de soumission féodale d'une part; et de l'autre une déférence très-marquée pour les droits de toutes les classes et de tous les individus de la nation. C'est une sorte d'hommage rendu par l'autorité à cet esprit d'indépendance et de liberté, que les fiers enfans du Nord tiennent de leurs ancêtres, et dont les traces sont encore très-sensibles. Milton, ce poète, ce phi-

losophe par excellence, aurait pu dire des Suédois ce qu'il dit quelque part de ses compatriotes : « Les Anglais sont libres, non en » vertu de leurs lois ou conventions écrites, » mais à cause qu'ils sont naturellement » tels ».

La plus brillante assemblée à Stockholm, après les galas de la cour, est celle qui a lieu tous les quinze jours dans la salle supérieure de la bourse ; elle commence à six heures du soir, et dure jusqu'à minuit : là, se voient les personnes de tous les ordres et de toutes les classes ; et c'est le rendez-vous de toutes les beautés que la capitale se vante de posséder. L'orchestre du bal commence dès qu'il y a suffisamment de monde assemblé : la salle, spacieuse, peut contenir une double colonne de quarante à cinquante danseurs chaque ; cette salle communique avec deux autres salles pour le jeu : ordinairement la famille royale arrive vers les huit heures, et ne permet pas que l'on interrompe la danse ; la reine avec ses dames, s'assied à l'un des balcons ; le roi, les princes du sang et les princesses se promènent autour de la salle, et parlent à chacun presque aussi librement que dans leur palais ;

le roi n'oublie pas même ceux qui ne lui ont point été présentés. Il témoigne sur-tout la plus grande affabilité à la classe marchande. L'éducation des marchands, l'estime dont ils jouissent dans la société, sont regardés comme un titre suffisant pour qu'on leur donne cette preuve d'attention : ils viennent à ces assemblées avec leurs femmes et leurs filles, et ils y sont reçus avec beaucoup de considération. L'assemblée de la bourse fut d'abord ouverte à toute compagnie respectable, sans autre condition que celle de payer pour l'entrée ; mais un événement occasionna quelques changemens à cet égard. Comme le récit de cette anecdote peut mettre dans tout son jour ce mélange de formalités de cour et de condescendance royale dont nous avons déjà parlé, peut-être convient-il de la rapporter ici.

Pendant le règne du feu roi, la comtesse du Kaggynek, femme d'un ambassadeur autrichien à Stockholm, étant d'un rang par sa naissance à être baisée sur la joue par l'impératrice d'Allemagne et les princesses de la famille impériale, ne voulut pas se soumettre à aucune des étiquettes de la cour de Stockholm ; et

en conséquence se refusa à baiser la main de la reine et des princesses, ce qu'elle regardait comme au-dessous de sa dignité : aussi, pour cette raison, différa-t-on sa présentation à la cour, jusqu'à ce qu'on se fût accordé sur cette grande difficulté. Cependant cette comtesse, jeune et d'une grande vivacité, crut qu'en attendant et sans conséquence elle pouvait jouir des agrémens de l'assemblée, principalement dans un temps où tout annonçait qu'elle devait être brillante, et qu'elle pourrait y voir la reine qui faisait sa première sortie depuis la naissance du prince royal. Elle y fut introduite par son époux. Afin qu'elle pût mieux jouir du coup-d'œil de la salle, on la plaça à l'un des balcons, et, soit par hasard, soit que cela fût fait à dessein, elle se trouva très-près de celui que la reine occupait ordinairement. Le roi ne fut pas plutôt entré dans la salle, qu'il fut frappé de la vue de la comtesse, et considéra sa présence et la place qu'elle avait choisie comme une infraction faite aux lois de la cour. Il ordonna au comte Plommenvelt, qui était le maître des cérémonies, de dire au comte Kaggynack qu'il ne convenait point à son épouse, dans les circonstances actuelles, d'être

dans la même salle que la famille royale. M. Plommenvelt, voulant adoucir cet ordre autant qu'il était en lui, s'approcha du comte, et lui dit en confidence, et comme de son chef, qu'il n'était point d'usage, pour les personnes d'un rang comme le sien, de paraître avec la famille royale avant qu'elles leur eût été convenablement présentés, et qu'ainsi il prenait la liberté de lui faire connaître la nécessité de se retirer pour ne point courir le risque d'offenser le roi. Le comte, qui peut-être avait quelque raison de mécontentement particulier contre le courtisan, lui répondit d'une manière décisive et fière, qu'il n'avait aucun avis à recevoir de lui, et lui tourna le dos. Le succès ne répondant point à son attente, le maître des cérémonies demanda à sa majesté s'il lui plaisait que la comtesse quittât la salle; la réponse étant affirmative, il informa de nouveau le comte des ordres du roi à ce sujet, qui aussitôt eurent leur plein effet. L'ambassadeur fit part à sa cour de ce qui venait de se passer, et il en résulta que pendant plusieurs années l'empereur n'eut aucun ministre à Stockholm. Ce différent entre l'une et l'autre majesté fut dans la suite arrangé quand Gustave voyagea

en Italie. L'empereur Joseph, à Milan, lui fit une visite de très-grand matin, et attendit dans l'antichambre que le roi fût levé. Les premières paroles de Joseph, qui avec beaucoup d'esprit possédait beaucoup de vivacité et une franchise naturelle, furent: « Eh bien ! vous voyez combien je fais peu de cas des cérémonies. » Après cette dispute entre le comte et la comtesse de Kaggynack, le roi de Suède décida que puisque l'assemblée de la bourse était fréquentée par la famille royale, les personnes d'un certain rang n'y pourraient paraître sans avoir été d'avance présentées à la cour.

Si l'on ne vit pas à très-bon marché à Stockholm, en revanche, les plaisirs y sont peu chers; les premières places au théâtre ne se paient qu'un écu : ce prix est le même pour entrer à l'assemblée de la bourse, y compris le thé, le café et les autres rafraîchissemens. Les places les plus chères à l'opéra sont de trois livres. Mais de toutes les réunions publiques, celle qui présente le plus de charmes aux étrangers, est le club spécialement dit la Société, que j'ai déjà cité. La maison est belle, la décoration de bon goût,

et l'ameublement magnifique; la propreté, l'élégance et le bon ordre y règnent. Tous les jours à deux heures et demie l'on sert un excellent dîner : il est pour les membres du club seulement, et pour les personnes introduites; ainsi l'on est certain de n'y trouver que bonne compagnie. Cet établissement est dirigé par un maître - d'hôtel français nommé M. Martin, et il a soin d'avoir les meilleurs cuisiniers à son service. Il est cependant à Stockholm d'autres maisons où, pour la modique somme d'un écu, l'on fait une chaire plus délicate encore, le vin non compris. On trouve aussi dans la maison du club, une salle de billard, une vaste salle de bal, un magnifique salon pour la conversation, une bibliothèque ou cabinet de lecture, où sont réunis tous les journaux et tous les papiers-nouvelles de l'Europe. Tous ces appartemens se communiquent et comprennent toute la façade de l'hôtel. Le coup-d'œil est admirable, quand toutes les portes étant ouvertes, on peut d'un seul regard suivre cette enfilade. Ici l'égalité est parfaite, et tous les états s'y trouvent confondus. La noblesse de toutes les classes, les négocians, les militaires de tous les rangs,

les artistes, les lettrés, les bourgeois s'asseyent à la même table, se réunissent, et toute espèce d'étiquette disparaît.

CHAPITRE V.

Caractère de Gustave III, roi de Suède. — Son amour de la gloire. — Ses projets. — États des arts et des sciences sous son règne. — Caractère du duc de Sudermanie. — Sa conduite pendant la régence. — Magnétisme animal encouragé en Suède. — Caractère du roi régnant. — Religion. — Liberté de la presse. — Quelle espèce de rang tiennent les arts et les sciences dans ce royaume.

L'on doit cette justice au dernier roi de Suède, de dire qu'ami de la splendeur et de la magnificence, sans cesse occupé de grandes vues, doué de talens et de capacité, son génie, son caractère et sa tournure d'esprit, le portèrent toujours vers les grandes entreprises, et que pendant son règne aucun fait en Suède

ne fut digne des crayons de l'histoire, qu'il n'y jouât le premier rôle. En élevant à un haut point de gloire les sciences, les lettres et les arts, il ambitionnait d'imprimer son nom au 18.e siècle, comme Louis XIV, par le sien, avait illustré le 17.e

L'espèce d'ambition de Gustave III peut être raisonnablement bien mieux comparée à celle de Gustave Vasa et de Gustave Adolphe, qu'à celle de Charles XII, qui fut si désastreuse pour la Suède, ainsi qu'il en sera toujours à l'égard des monarques qui se passionneront pour le titre de héros. Sans doute les guerres de Charles XII eurent une origine juste et honorable; mais il les poussa au-delà de toutes les bornes : vraiment fanatique de la gloire militaire, il en vint à ce point de faire la guerre par passion, et non plus pour repousser un agresseur insolent, ou pour garantir ses États de l'attaque d'un voisin ambitieux. De quelle autre réputation ne jouirait-il pas s'il eût su s'arrêter au milieu de ses victoires, et qu'il eût donné la paix à son peuple épuisé, et encore tout couvert du sang qu'il versait dans ses conquêtes? La guerre dans laquelle Gustave III

fut engagé avec les Russes, guerre où il déploya une magnanimité et une intrépidité nullement inférieures à celles de ses ancêtres, fut provoquée par les intrigues et les excessives prétentions de l'autocratie du Nord. Mais, quoique la sagesse dont Gustave III a fait preuve pendant tout le cours de son règne, le mette bien au-dessus de Charles XII, et ne souffre aucun parallèle entre ces deux monarques, peut-être pourrait-on penser que s'il eût été maître du choix des circonstances, il eût pu s'abandonner à quelques mouvemens d'ambition; mais on doit convenir que s'il eût été possible qu'elle ne fût pas parfaitement d'accord avec l'intérêt de son royaume, elle eût été du moins justifiée par un noble amour de la gloire. On pourrait en citer un exemple dans les immenses préparatifs que, peu de mois après la pacification de Wenslar, lui inspirerait le projet d'une invasion en France. Mais l'on est forcé de faire cette réflexion, dont l'expérience démontre aujourd'hui toute la solidité, c'est que le succès de cette expédition n'eût pas répondu à ses vœux, quand même il eût porté sur les frontières de la France l'audace et le courage que

Charles XII porta jadis à Narva et à Bender. Mais qui sait si dans l'intervalle, Gustave III, dont l'esprit avait une grande rectitude, n'eût pas préféré de prendre pour modèle Henri IV, qui ne continua la guerre contre la maison d'Autriche, qu'autant de temps que l'exigeait la sécurité de sa couronne.

Le courage personnel est une vertu sans doute; mais aux yeux de la saine critique, pour qu'elle mérite de l'estime, elle ne doit être employée que dans les occasions que la justice puisse avouer. Cette maxime, toute évidente qu'elle soit en théorie, n'est cependant pas si généralement mise en pratique que l'exigerait le bien de l'humanité. Quoi qu'il en soit, la juste vénération que l'on doit à la mémoire de Gustave III, permet de croire que ce fut en général Louis XIV qu'il prit pour modèle; et le caractère de grandeur de celui-ci paraît avoir plus d'analogie avec le sien, que le caractère populaire de Henri IV. Comme Louis XIV, l'étude continuelle de Gustave III, fut de se faire un nom illustre parmi les rois; comme lui, grand, magnanime, généreux, spirituel, mais plus accessible, et par conséquent plus aimable, il eut,

comme lui, le bon esprit de chercher à s'entourer des lettres, des sciences et des arts. Enfin, à l'imitation de son oncle maternel le grand Frédéric, il se montra jaloux d'unir le titre d'écrivain à celui de héros.

Si l'on traitait cette matière sous le point de vue philosophique, ce serait ici la place d'examiner les progrès des lumières sous le règne de Gustave III, et de les comparer à ceux qu'elles purent faire dans ces derniers temps, sous le système aristocratique, ou pour mieux dire de la monarchie limitée. Il en résulterait sans doute que la splendeur d'un trône ni la protection d'un prince ne sont nécessaires ni même favorables à l'avancement des sciences. On verrait que la meilleure protection pour les lettres est celle qui dérive du public; et que les sciences, comme le commerce, se détériorent toujours sous l'influence d'un gouvernement: semblable en cela à la sensitive qui se contracte dès qu'on la touche, mais qui prospère, fleurit, et étend au loin son feuillage, quand elle est laissée à ses seuls moyens.

En considérant aussi superficiellement qu'on le peut faire ici, l'état des sciences

sous le règne de Gustave III, et pendant celui de l'aristocratie, on ne trouve aucun naturaliste qu'on puisse comparer à Linné, aucun minéralogiste d'une réputation aussi justement méritée que celle de Bergman; un grammairien, un antiquaire qui puisse égaler le célèbre Ihre; un mathématicien qui le dispute en capacité avec Klingenstierne, le fameux inventeur des télescopes achromatiques ; ni chimiste qui puisse rivaliser avec Wallérius; nulle part un médecin comme Rosenstein, ni un personnage aussi avancé dans les langues orientales que l'était Aurivelius (*a*).

Si on examine ensuite ce qu'était la no-

(*a*) L'on permit que la fameuse collection d'histoire naturelle de Linné fût vendue à un Anglais, faute d'acheteurs en Suède; et les libraires furent si peu encouragés dans l'imprimerie des ouvrages scientifiques, que l'on fut obligé de recourir à l'Allemagne, et de vendre les derniers volumes des ouvrages de Bergman pour qu'ils fussent imprimés.

L'Anglais qui acheta le cabinet de Linné fut M. Smith, qui a donné dernièrement une édition de *la Flora Lapponica*.

blesse suédoise avant Gustave III, et ce qu'elle fut depuis, l'on remarque le contraste le plus frappant. Gustave, homme de beaucoup de génie, avait la politique, assez singulière, de ne s'entourer que d'hommes dont les moyens étaient bien inférieurs aux siens. Les nobles d'aujourd'hui n'ont plus les mêmes motifs d'émulation que jadis : il ne s'agit plus pour eux de briller dans le sénat ; ils n'attachent plus la moindre importance à l'éloquence, et négligent de cultiver les connaissances que nécessitait l'art oratoire.

La constitution de 1772 pourra peut-être avoir quelque influence sur l'instruction, sous le rapport de l'éloquence; et tant qu'elle subsistera, il est possible que la noblesse suédoise fournisse moins de grands orateurs. On ne peut disconvenir que la vénalité ne se fût glissée dans le sénat; mais dans cette disposition à la vénalité même, toute contraire qu'elle doive paraître aux sentimens d'une véritable vertu, on était forcé de reconnaître une sorte de fierté, puisqu'elle était la seule porte ouverte pour arriver aux titres et aux distinctions. La France et la Russie ache-

taient à très-haut prix les hommes que leurs talens fesaient remarquer dans ce sénat. Les hommes nuls végétaient dans l'oubli et dans le mépris; et c'était pour échapper à cet état honteux, que les nobles attachaient alors quelqu'importance aux talens. Pourquoi fallait-il, hélas! que les talens les conduisissent à la corruption?

Sous la régence du duc de Sudermanie, les vues, le système, en un mot, l'esprit du gouvernement suédois, souffrirent une entière révolution. Gustave était l'ennemi juré de la révolution française, et sur le point de joindre les forces de la Suède à celle de la confédération générale. Il est probable que s'il eût vécu, cette haine l'eût entraîné à sacrifier quelques régimens, et à accroître la dette publique de quelques millions de rixdalers. Le régent resta neutre, maintint l'amitié entre la France, et porta ses vues vers l'économie.

Le résultat fut que le change du papier de Suède à Hambourg, Riga et autres villes, descendit jusqu'à dix pour cent, de vingt qu'il était auparavant; il voulait, par cette neutralité, rendre les Suédois à des opinions que l'on

l'on considérait jadis comme la base de leur caractère national. Ainsi il fut encore permis à ce brave peuple de revenir sur son idée chérie, et de faire usage du mot de liberté, sans que ce mot pût être imputé à crime. Le duc de Sudermanie connaissait parfaitement cette nation, dont la conduite dans les affaires publiques, fut, dans tous les temps, digne d'estime, et celle d'un peuple éclairé.

Les savans et les lettrés recommencèrent à se faire entendre, et furent écoutés. Sans briser toutes les entraves que Gustave avait mises à la liberté de la presse, on en diminua la rigueur. Les écrivains purent, sans craindre de se compromettre, discuter même les matières politiques. Les vérités cessèrent d'être étouffées, et le commerce de la librairie s'en ressentit et s'agrandit.

On a reproché au duc de Sudermanie d'avoir eu la faiblesse d'encourager la doctrine du magnétisme, que les savans en général ont toujours traitée de folie. Quelques Suédois de distinction se trouvèrent à Paris lorsque cette doctrine était à la mode ; ils se firent initier : il leur en avait coûté cinquante

louis à chacun ; et l'on sait combien l'amour-propre répugne à convenir que l'on n'a payé si chèrement que des chimères ; ils remportèrent dans leur patrie les illusions qu'ils avaient embrassées ; ils opérèrent en conséquence, et se firent des prosélytes ; de là les progrès de cette doctrine qui, nulle part, ne furent aussi rapides qu'à Stockholm. Un officier suédois y contribua singulièrement, et cet adroit intrigant en profita habilement pour son avancement. Il fixa l'attention de la cour, par la facilité qu'il avait à éprouver les effets du magnétisme, les extases et le somnambulisme. Quand il était au pouvoir du magnétiseur, il tombait aussitôt dans un profond sommeil ; alors il parlait en songe, et prédisait l'avenir : il prophétisa sa mort ; elle devait avoir lieu, selon lui, dans la première bataille où il se trouverait ; les personnes devant lesquelles il proféra cette prédiction, déplorèrent son triste sort ; par cette ruse, les courtisans ne s'opposèrent ni à son élévation, ni aux faveurs que lui accordait la cour, convaincus qu'il n'avait que peu de temps à vivre, et qu'ainsi il ne pourrait nuire à leurs intérêts.

Il ne prédisait que des choses flatteuses à ceux qu'il croyait devoir mériter cette attention de sa part.

Il assura au premier ministre, le comte de Sparren, qu'il monterait aux cieux comme Elie, sans éprouver la crise de la mort; et cet homme simple le crut tellement, dit-on, qu'il mit ordre à ses affaires, et ne sortit plus de chez lui, qu'il n'eût fait ses prières, et disposé tout de manière à se trouver prêt, à chaque instant, pour son voyage céleste.

Je n'affirme point cette anecdote, quoiqu'elle m'ait été rapportée par des gens dignes de foi; mais il est certain que les illusions du mesmérisme eurent une telle puissance, qu'elles amenèrent la cour à un degré de crédulité vraiment ridicule; et cette crédulité enhardit les imposteurs dans tous les genres, à tenter les ruses les plus grossières pour arriver à la fortune.

Par exemple, un jeune officier qui n'avait personne parmi les grands qui s'intéressât à lui, eut recours, pour son avancement, à un stratagème criminel, pour intéresser le régent et parvenir à la fortune.

Il alla, dans le silence de la nuit, au palais royal de Drottningholm, et se blessa légèrement au bras d'un coup de pistolet. Au moment de l'explosion, il cria au meurtre, et persuada à ceux qui vinrent à son secours, qu'il avait été attaqué par deux scélérats qui l'avaient pris pour le duc de Sudermanie. Le duc, affecté de cet accident, et en même temps touché du sort de ce jeune homme, lui fit un présent considérable, et lui donna une commission dans son régiment. Le crime ne fut découvert que long-temps après, et l'imposteur en fut quitte pour être chassé de l'armée.

Le roi régnant s'est fait un plan de vie qui ne répond en aucune manière à celui du régent, avec lequel il n'a jamais parfaitement vécu. Pendant tout le temps de sa régence, le jeune roi affecta de n'annoncer aucun caractère; il ne parut jamais de son propre mouvement devant le peuple, et ne fit rien sans la permission du duc. Il se renfermait dans une profonde nullité, dans le seul dessein de faire sentir au régent le poids de son autorité, quand le temps de l'exercer dans toute son étendue serait arrivé.

L'ambition de ce jeune prince, autant que je l'ai pu découvrir, est de gouverner sans l'intervention des ministres, ni aucun autre intermédiaire capable de mettre quelques bornes à son empire absolu; vivement animé cependant du désir sincère de faire autant de bien que possible, d'après la sphère de ses connaissances et de son pouvoir.

Mais il est facile de présumer que la liberté de la presse qui, sous le régent était rentrée dans une partie de ses droits, est plus restreinte aujourd'hui. Gustave III aimait à passer pour un prince libéral et philosophe, et en apparence ne s'opposait à rien de ce que les auteurs se plaisaient à écrire; mais ils n'en étaient que plus exposés à nombre de suites funestes pour eux, s'ils touchaient quelque matière qui portât ombrage à la cour. Il existe actuellement un tribunal de censure, qui mutile les ouvrages et les supprime comme bon lui semble : c'est peu; et, chose inouie dans tout autre pays, quand les censeurs ont laissé passer l'ouvrage, le roi peut encore après en défendre la publication; j'en citerai un exemple dont je fus

témoin pendant mon séjour à Stockholm. On supprima, par ordre du roi, malgré l'approbation des censeurs, un manuscrit intitulé Pensées sur le rétablissement de l'ancienne monarchie en France; ouvrage où l'on prouve, par un persifflage délicat, l'impossibilité de rétablir les Bourbons sur le trône, et de rendre nulles les lumières qui ont éclairé les habitans de la France. De semblables faits suffisent pour démontrer quelle est la situation des sciences et de la philosophie dans un pays où le gouvernement établit de pareilles mesures. Le contraste, à cet égard, entre la Suède et le Danemarck, est sensible par le nombre de journaux et autres papiers périodiques qui sortent annuellement de la presse dans ces deux pays: on en compte jusqu'à vingt en Danemarck, tandis qu'en Suède il n'en existe que deux. Les papiers périodiques danois fourmillent d'opinions très-libres sur différentes matières: en Suède, on arrête ces papiers sans en alléguer aucune raison, ou, quand on descend à le faire, n'en prétextant que de très-frivoles. Le journal intitulé Mémoires d'une société pour l'avancement des connaissances les plus utiles au plus grand

nombre des citoyens, était rédigé et publié par une société de philantropes, et jouissait d'une grande estime dans le public : la suppression en fut ordonnée par le roi, sans que jamais les membres de cette société, ni les éditeurs aient pu obtenir aucun éclaircissement sur la cause de cette sévérité. Un autre journal appelé *Extraposten*, fut également défendu, à cause d'un dialogue entre Luther et le Diable : ce dialogue parut criminel, parce que le diable était trop bon logicien. En 1798, il parut un édit du roi, portant qu'on ne publierait aucun écrit périodique sans sa permission expresse. Les seuls ouvrages de ce genre que l'on ait à présent en Suède, sont le journal de littérature suédoise, et celui intitulé Collection de différens sujets propres à la lecture. Le premier est un catalogue de livres suédois, avec des remarques critiques. L'éditeur, M. de Silverstolpe, est un homme d'une grande érudition et d'un esprit assez satirique ; le second est un ouvrage bien écrit, il contient plusieurs morceaux de saine littérature, et quelques essais philosophiques, un peu hardis pour le temps actuel. Les coopérateurs de ce journal sont

MM. Adlerspare, Léopold et Lehaberg. Cet ouvrage eût été supprimé plus d'une fois, si ces trois personnes n'eussent eu un grand crédit à la cour, et beaucoup d'influence sur les censeurs.

CHAPITRE VI.

Remarques sur les Académies et sur les Sociétés savantes. — Celle établie par Louis XIV en France. — Effet sur les opinions et les principes de théorie, sur le destin des nations. — Jusqu'où l'opinion publique peut être dirigée ou influencée par les sociétés savantes. — Développemens ultérieurs sur la nature de ces sociétés. — Académies des Belles-Lettres de Stockholm. — Membres de cette Académie. — Académie suédoise, ou les Dix-huit. — Ses procédés, ses prix, etc. Membres de cette Académie. — Détails relatifs aux poètes, parmi lesquels est cité M. Torld, admirateur et imitateur d'Ossian.

L'USAGE de protéger les lettres et les sciences passa de l'Italie en France, au commencement du 16.e siècle, l'époque de l'alliance entre la maison de Médicis et celle de

Bourbon : les académies destinées au progrès des arts et des sciences, dès le commencement du règne de Louis XIV, environnées d'honneurs, de priviléges et de richesses, donnaient les plus grandes espérances aux générations futures. Si la vanité de Louis XIV fut le motif de tant de libéralités, elle fut bien servie; car rien ne put surpasser la basse adulation de ceux qui y furent admis. Elle alla jusqu'à leur faire proposer pour sujet d'un prix « Quelle était celle de toutes les vertus par laquelle sa majesté s'était le plus honorablement distinguée. Il faut rendre justice à Louis XIV; il eut du moins le bon esprit de s'opposer à cet acte de servilité : mais la honte n'en rejaillit pas moins sur les académiciens; et cette démarche ignominieuse eut cela de funeste, qu'elle réveilla dans ce monarque la soif de la louange. Ces académiciens montrèrent, dans leur conduite, un singulier mélange d'avilissement envers la cour, et d'importance, même d'arrogance avec le public. L'admission aux académies, notamment à celle qu'on appelait l'Académie française, devint un objet d'ambition. La littérature, ou plutôt la réputation de passer pour littérateur, fut la mode du jour : il n'y avait

qu'un petit nombre de personnes qui pussent devenir hommes d'État, ou remplir les principales places que la couronne pouvait accorder ; mais tous prétendaient au titre d'hommes de lettres. Dans la suite, la philosophie se coalisa avec la littérature ; le nombre des philosophes augmentait chaque jour ; cette philosophie qui, sous différentes formes et en différentes manières influença, pendant quelque temps, les différens corps de l'État, vint enfin tenir le gouvernail de la monarchie française ; ainsi la vanité de Louis XIV travailla, sans le prévoir, au renversement de la maison des Bourbons.

Rien n'est plus curieux, sous le rapport philosophique, que de considérer l'influence mutuelle qu'ont les évènemens sur les opinions, et les opinions sur les évènemens. Il n'est guère possible de déterminer, d'une manière rigoureuse, leurs actions et réactions les uns sur les autres ; et peut-être même ne serait-il pas fort intéressant de s'en occuper. Il n'en est pas ainsi de l'opinion et de la conduite des princes, quand on les compare à l'opinion publique ou à l'esprit du jour ; la matière alors devient un objet d'une curiosité et d'une importance plus grande. De tout

temps et dans tous les pays, on a donné souvent la préférence à telles vues particulières, qui non-seulement détournent plus ou moins d'autres projets, mais qui encore se mêlent jusqu'à un certain point avec les affaires du gouvernement, et quelquefois même les absorbent entièrement. Dans les premiers âges de la société, l'esprit de l'homme s'avilissait sous l'empire de la plus grossière superstition. Les choses du plus grand intérêt chez quelques hordes sauvages de l'Amérique et de l'Afrique, sont encore laissées à la disposition des sorciers, des négromanciens et des devins. Après même que les nations eurent fait quelques pas vers la civilisation, le plus utile, comme le plus noble des talens dans l'opinion commune des hommes, était celui de la divination. C'est ainsi que par-tout, et sous tous les gouvernemens, il y eut toujours une sorte d'union entre le temporel et le spirituel, pour diriger et contenir les hommes. A l'aurore des sciences, chacun s'abandonnait à la magie et à l'astrologie. La curiosité de connaître l'avenir l'emportait sur la raison. Insensiblement les mœurs se polirent; la Religion sortit des mains de la Superstition, et une métaphysique rigoureuse et ajustée aux règles de la

plus sévère logique, remplaça la divination.

Quiconque réfléchira sur le pouvoir que les sciences et la littérature ont de réveiller le génie de la liberté, en excitant l'homme à discuter librement toute matière, en lui retraçant le souvenir des anciennes républiques, en avivant la perception du juste et de l'injuste, et défendant, contre toutes les attaques, la dignité de l'homme, sera bientôt porté à regarder l'introduction des arts et des sciences dans un gouvernement despotique, comme une inconvenance impolitique. Sans doute son opinion serait différente, s'il pouvait se persuader que l'intention d'un prince fût d'améliorer la condition de son peuple, et de l'élever peu-à-peu à la participation du pouvoir politique, à mesure qu'il avancerait vers la perfection. Cela n'est pas sans exemple; et telle fut, selon toute apparence, la volonté de Pierre-le-Grand, quand il introduisit les arts et les sciences dans son vaste empire alors tout barbare; projet qu'il se plaisait à nourrir dans son ame, dans l'espoir qu'il serait un jour réalisé par lui et par ses successeurs. C'était, certes, une chose plaisante, de voir ce prince donner des coups de cannes à ses courtisans, et inviter ses sujets à entrer avec

lui dans le temple des Muses. Mais que dirons-nous de Frédéric II, roi de Prusse, qui, partisan de la littérature et des mœurs françaises, encourageait la philosophie et tendait au despotisme ? Quel jugement porter de Joseph II, qui, supprimant les établissemens religieux, encourageait, d'un côté, la libre discussion des dogmes ; tandis que, de l'autre, il abolissait les priviléges de ses sujets ? On pourrait en conclure que ni l'un ni l'autre de ces princes n'était l'ami sincère des progrès des connaissances, ou qu'ils ne prévoyaient pas les conséquences politiques de leur conduite. Rien ne paraît plus contradictoire, que de voir Gustave III fouler aux pieds les priviléges de la nation suédoise, et instituer des académies ; mais peut-être aussi que si son amour pour le pouvoir absolu fut sincère, son zèle pour la littérature fut plutôt une affectation qu'un désir d'éclairer son pays. On pourrait comparer cette manière de procéder à celle de Catherine II, quand elle ordonna que le corps de Pierre III, empereur de Russie, serait exposé sur une plate-forme, en face du palais, à la vue des médecins et de tout le peuple ; tandis que des sentinelles étaient placées à différentes avenues, pour repousser tous ceux

qui auraient la curiosité ou la hardiesse d'en approcher.

On a observé, relativement aux académies, qu'elles ne sont utiles qu'autant que leur influence est nécessaire au maintien et au progrès des sciences. On a dit que ces sociétés étaient avantageuses en ce qu'elles formaient une barrière contre les charlatans et les imposteurs, et qu'elles exerçaient une sorte d'autorité sur l'opinion publique, que l'on ne pouvait trop entretenir : mais cette autorité est précisément ce que l'on doit craindre aujourd'hui ; si les gouvernemens dirigent les académies, et que les académies dirigent les peuples, n'a-t-on pas dès-lors à redouter qu'elles n'usent des sciences que pour le courber sous l'empire du despotisme ; et comme elles sont sujettes à se soumettre toujours aux moindres volontés des princes, qu'elles ne suivent les erremens et les mœurs de la cour? On sait assez qu'insensiblement elles s'accoutument à la pompe et à l'ostentation, et cherchent plus à illustrer leur corporation par l'admission des hommes titrés, que par celle des personnes de génie et d'une grande érudition. La génération présente a vu la preuve de ce que nous avançons. On connaît en Eu-

rope deux illustres sociétés, où le président d'honneur siége sur un trône, à la place du fauteuil ordinaire ; au-dessous sont des siéges pour les ambassadeurs étrangers et autres personnages de distinction, les uns à sa droite, et les autres à sa gauche.

L'académie des belles-lettres de Stockholm, ne possédant d'autres fonds pour son entretien et la distribution des prix qu'elle décernait, que ceux qu'elle tenait des largesses de la reine douairière, eût été dissoute de fait à la mort de cette princesse, si son fils Gustave III ne l'eût prise sous sa protection. Non-seulement il lui a assigné des fonds pour les différens prix à distribuer chaque année, mais encore des sommes pour les pensions de ses membres. Il étendit le domaine de cette académie à la littérature étrangère, aux antiquités égyptiennes, grecques et romaines ; à la science des emblèmes ; il lui donna la surintendance sur les médailles, les inscriptions et tous les monumens publics du royaume : le nombre des membres fut fixé à cinquante, dont seize étrangers, quatorze honoraires, et vingt membres ordinaires ; parmi ces derniers se trouvent des hommes de lettres bien connus. Le cardinal de Bernis, ambassadeur de France

France à Rome, avant et depuis la révolution de France, en 1780 et 1790, le duc de Nivernois; P. F. Suhm, qui dernièrement publia en latin une belle collection d'antiquités scandinaves; et M. Pallas, ci-devant professeur dans l'académie impériale de Pétersbourg, firent partie de la première classe. Dans la liste des membres honoraires se trouvent le comte Frédéric Sparre, chancelier du royaume; le comte Oxenstierna, sénateur et premier ministre, connu dans les annales de la littérature du Nord, par son éloge de Gustave III, outre son ode sur l'espérance, et un poëme intitulé, la Moisson, deux morceaux d'un grand mérite, Rozana, comédie, et plusieurs autres petites brochures; le comte Duben, sénateur, ministre d'état et commandeur de l'ordre de Séraphin, distingué par ses connaissances dans les gravures, les médailles et les emblèmes; Dr. Von Troil, archevêque d'Upsal, auteur d'un voyage en Island, apprécié des ornithologistes, qui, pour lui marquer leur reconnaissance, ont baptisé un oiseau de son nom, *Uria Troili*; le baron Lejuvahad, le baron Adlercrantz; M. Mat. Benzelstierna, le baron Ramel, grand propriétaire et amateur de belles-lettres; le comte

N. Gylenstope ; le comte Gyllembourg, chevalier de l'étoile polaire, auteur d'un poëme épique intitulé, le passage du Belt par Charles X, d'un volume de fables, dont quelques-unes sont d'un grand mérite, et de divers poëmes, dont le plus connu est celui des Saisons ; M. Steenpiper, qui a traduit Tacite, homme d'un grand talent, et le duc Olave Celsius, évêque de Lund, auteur d'une histoire de Gustave Vasa et de son fils Eric.

Les membres ordinaires de l'académie des inscriptions, belles-lettres et antiquités, sont, M. Lissier Strale, instruit dans la littérature anglaise et française ; M. Bolin, auteur de l'histoire du peuple suédois, depuis le règne de Gustave Vasa ; M. Elers, poète ; M. Schoenberg, historiographe du royaume ; M. Melanderhielm, mathématicien ; M. Rosenstein, précédemment précepteur du roi, et secrétaire de l'académie de Suède ; M. Ferner, précepteur de Gustave III quand il était prince royal de Suède ; M. Jonn Van Angenstroem, auteur d'un ouvrage intitulé, Guide aux mines à l'usage des voyageurs : ce savant a quitté les sciences pour se livrer entièrement à l'agriculture ; M. C. J. Strand, garde des archives du royaume, et secrétaire perpétuel

de l'académie des belles-lettres; il a publié quelques tragédies; M. A. F. Ristal, autrefois bibliothécaire de sa majesté, poète et traducteur de quelques harangues de Saluste; M. Linden, professeur d'histoire; M. Marrberg, maître de l'école cathédrale de Stockholm, historien élégant, qui écrivit le récit du séjour de Christian à Stockholm en 1520; M. Hallemberg, historiographe du royaume; M. C. J. Nordig, doyen et historiographe des ordres royaux; il est auteur de la vie des hommes illustres qui vécurent en Suède, et dont il est fait mention dans les mémoires de l'académie; M. F. J. Neikter, professeur d'éloquence à Upsal; M. Porthan, professeur d'éloquence à l'université d'Abo; et M. Everhard, professeur de langue orientale.

Les réglemens de cette académie sont à-peu-près les mêmes que ceux de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. La nouvelle académie de Stockholm pour la culture de la langue suédoise, est pareillement formée sur le modèle de l'académie française, excepté que le nombre des membres de l'académie suédoise est seulement de dix-huit au lieu de quarante. L'académie suédoise, ou autrement les dix-huit, fut instituée par

Gustave en 1788. On reproche à cette académie de chercher à en imposer au public plus par son autorité absolue que par des productions capables de mettre en évidence les talens de ses membres. Elle donne, il est vrai, des prix ; mais on prétend que pour les obtenir, il faut d'avance s'assurer la faveur de ceux qui les adjugent. Le mérite seul du travail ne suffit pas pour assurer le succès, il faut encore s'appuyer de fortes recommandations ; et, par une conduite analogue à l'espèce d'adulation exigée, se rendre favorables les membres de cette académie. Ils connaissent d'avance qui aura le prix, attendu que leur volonté seule en décide. Souvent ils aident de leurs conseils celui qui jouit de leurs bonnes graces, et corrigent son travail. L'aspirant doit encore se donner de garde de faire connaître le temps qu'il a employé à son travail. L'on a connu un auteur que l'académie destinait à remporter le premier prix, perdre cet honneur, pour s'être vanté d'avoir fini sa tâche en huit jours. Pendant mon séjour en Suède, le prix fut adjugé à une pièce intitulée : Poëme à Melpomène, ou Essai sur l'art dramatique. Cet ouvrage contenait quelques observations communes, mais exprimées en

beaux vers, et des éloges de différentes pièces de théâtre, parmi lesquelles il n'était fait mention d'aucune production allemande, pas même de celles d'Emilie Galotti; mais ce qui m'étonna plus encore, fut d'y voir le nom de Lessing totalement oublié, nom cependant qu'on ne peut se rappeler qu'avec estime, lorsqu'il s'agit d'ouvrages dramatiques. Je sus bientôt le mot de cette énigme; j'appris que les académiciens suédois professaient un mépris souverain pour la littérature allemande, et qu'oser avouer quelque respect pour elle, était un sûr moyen de leur déplaire. On peut faire l'application à ces sages Suédois, de ce que J. J. Rousseau disait sur les académies de Paris : « Vous croyez, dans votre imagina-» tion, donner des leçons aux hommes, et » ainsi former le goût en France; mais les » trois quarts du peuple de ce royaume ne » se doutent seulement pas de votre exis-» tence ». Il paraît qu'en effet les mêmes sentimens de vanité dirigent la conduite de ces lettrés. Ils se flattent que l'on n'aperçoit pas leur partialité, et que leurs noms doivent donner de l'autorité à leurs discussions, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent; mais cela n'empêche pas que les pièces lues et re-

jetées par l'académie, ne soient lues et approuvées par tout le royaume.

Les membres de l'académie de Suède sont le comte Oxenstierne, membre de l'académie des belles-lettres; le comte Gyllembourg; le comte Class Fleming. Quand celui-ci fut reçu parmi les dix-huit, un plaisant observa que leur nombre montait justement à 170; et comment, lui demanda-t-on? Parce que, dit-il, quand on ajoute zéro au nombre 17, on a pour total 170. C. J. Léopold, le Voltaire de la Suède, a écrit sur beaucoup de choses, et tout ce qu'il a fait offre le caractère du vrai mérite. Son premier ouvrage est la tragédie d'Odey : c'est un érudit en plusieurs branches de littérature, mais un despote qui, dans les lettres, porte la louange ou la censure qu'il donne, jusqu'à la plus haute extravagance; il est actuellement secrétaire et bibliothécaire de sa majesté; M. Blom, sénateur de Stockholm, qui obtint le second prix par la faveur de M. Léopold. A cette occasion parut un poëme écrit en suédois, dont le titre était : « Epître » en vers à ceux qui ambitionnent une gloire » immortelle. » M. Nils Sjoberg, qui remporta plusieurs prix; Nils Von Rosenstein; Adlerbeth et Murrberg, tous trois de l'aca-

démie des belles-lettres. D.r Von Wingard, évêque de Gottembourg; celui-ci a eu la réputation d'être un prédicateur éloquent et pathétique: son oraison funèbre de la défunte reine douairière, et le discours d'ouverture de la diète de 1786, sont encore cités avec éloge. M. Lobeth, un des plus actifs directeurs du théâtre; M. Edelkranz, auteur d'une élégie sur la mort de la reine douairière, mère de Gustave III, qui le récompensa par cette place à l'académie; grand amateur d'histoire naturelle: on lui doit le plan du télégraphe établi en Suède. M. Nordin, dont on a parlé plus haut; M. Silverstolpe, qui gagna plusieurs prix d'éloquence et de poésie; M. Ramel, riche membre de l'académie des belles-lettres, dont il a déjà été fait mention; M. Lehnberg, ecclésiastique, qui remporta divers prix, imitateur du genre de Thomas, orateur français; M. Tingstadius, professeur d'Upsal, célèbre dans le Nord par sa traduction des pseaumes, le livre de Job, et autres morceaux poétiques de l'Ecriture; M. Gyllenstolpe; celui-ci n'a jamais rien écrit: on dit à Stockholm, que c'est par cette raison que les académiciens suédois, par gratitude, l'ont admis parmi eux.

Outre les poètes qui sont membres de l'académie suédoise, et de celle établie pour la culture des langues, des antiquités, et des talens littéraires, il en est d'autres qui n'appartiennent pas à ces académies, et qui ici, comme en France et ailleurs, jouissent d'une plus grande et plus juste célébrité. Le poëme de M. Lidner, sur la mort de la comtesse de Spastara, cherchant à sauver son enfant des flammes, et celui sur le jugement dernier, abondent en idées sublimes, et en sentimens pathétiques. M. Torild a écrit un poëme sur les passions, dans lequel il a déployé une profonde connaissance du cœur humain, et a fait preuve d'une imagination vive et délicate; il me semble cependant qu'il lui serait difficile de soutenir la comparaison avec l'ode du poète anglais Collins, où se trouvent rendues, avec une touche nouvelle, les observations les plus délicates sur les diverses émotions de l'ame. Quoique le nom de Collins soit cité, avec éloge, en Angleterre, à peine est-il connu ici, et je ne puis en deviner la raison. Son poëme sur la mort de Tompson peut être considéré comme un morceau parfait pour la critique, et l'élégie la plus tendre et la plus touchante qu'un poète

pût écrire sur un autre poète, bien au-dessus de cette jalousie qui ne dégrade que trop souvent les poètes, et dont Pope même ne fut pas exempt. Collins sentit tout ce qu'il écrivit, et se montra homme bon et grand autant que poète sublime et sensible. Mais revenons à la Suède, dont le désir de parler de Collins m'avait éloigné un moment. M. Torild ne s'est pas moins distingué par ses ouvrages poétiques que par son enthousiasme pour Ossian; il fait peu de cas de tous les genres de poésie étrangers au style du Barde écossais. L'on doit peu s'étonner de trouver, parmi les Suédois, une sorte de prédilection pour ce poète; il chanta la valeur, les vertus, et la grande puissance de leurs princes.

CHAPITRE VII.

Académie des sciences de Stockholm. — Classes qu'elle renferme. — Quelques remarques sur la distribution et l'arrangement des sciences. — Abus dans l'admission connue des membres des sociétés littéraires, des personnes qui ne peuvent y avoir aucune prétention. — Liste des membres de l'Académie, et observations sur leurs écrits. — Académie des sciences à Upsal. — Société des Sciences et Belles-Lettres à Gottembourg. — Société de Lund. — Autres Sociétés et Académies. Collections de modèles et machines à Stockholm. — Disposition des Suédois pour les Arts et les Sciences. — Leur caractère national.

L'ACADÉMIE des Sciences de Stockholm fut créée en 1739; elle est composée de cent membres indigènes, et d'un grand nombre d'associés des nations étrangères. Tous les trois mois ses mémoires sont publiés en

langue suédoise ; son président se renouvelle deux fois par an ; elle a deux secrétaires perpétuels, et point de membres honoraires ou inutiles : ses revenus sont affectés sur le monopole des almanachs ; ils montèrent, en 1800, à deux mille rixdalers. L'observatoire et le cabinet d'histoire naturelle dépendent de l'académie, et le local lui en appartient. Le premier surintendant de ce cabinet, M. Sparmann, a été déplacé ; son successeur est le D.r Quenzel, jeune homme d'une grande activité, à qui l'académie doit le nouvel ordre dans lequel le cabinet se trouve actuellement. M. Quenzel est un naturaliste très-recommandable, et l'académie ne pouvait faire un meilleur choix, pour mettre dans les collections un ordre que son prédécesseur avait extrêmement négligé.

L'académie, en 1799, fut divisée en différentes classes : cette division fut, à parler vrai, une sorte d'épuration à laquelle on soumit la capacité des divers académiciens. Pour faire une pareille opération avec la précision philosophique, il aurait fallu déduire la généalogie des sciences et des arts qui leur correspondent, de leur souche première, c'est-à-dire, des facultés de l'ame ; ou, pour mieux

me faire entendre, il aurait fallu faire une classification exacte, quoique générale, des divers objets relatifs à la vérité dans les sciences. Le grand Bacon, dans son livre *De Argumentis Scienciarum*, forma un plan de tous les arts et de toutes les sciences qui étaient à sa portée, en les rapportant aux puissances régulatives de l'ame : savoir, la mémoire, le jugement et l'imagination. Ce plan a été suivi par presque tous les auteurs qui sont venus après lui, même par ceux qui composèrent l'Encyclopédie française ; mais ces auteurs déclarèrent, avec candeur et bonne foi, qu'ils se trouvaient embarrassés dans la disposition de leurs matériaux, proportionnément à la latitude laissée à leur arbitraire, attendu que les différentes branches des connaissances pouvaient se rapporter aux choses qu'elles ont pour objet, comme aussi aux différentes facultés de l'ame qui se les approprie ; mais nombre de difficultés accompagnent l'un et l'autre plan. Le premier jette dans un labyrinthe, non-seulement de genres et d'espèces qui ne font que fatiguer l'esprit, mais encore d'individus qu'on ne peut réduire, avec précision, à aucune classe ou correspondance mutuelle ; le second implique une

latitude arbitraire dans les choix que les Encyclopédistes français ont justement remarqués.

Les académiciens de Stockholm n'adoptèrent ni l'un ni l'autre de ces plans ; mais ils en imaginèrent un nouveau, ainsi qu'on le peut voir dans la classification suivante, qui repose sur le nombre mystique de sept. La première classe a pour objet de ses recherches, l'économie générale et rurale ; cette classe est composée de quinze membres. La seconde est aussi de quinze membres ; elle s'occupe du commerce et des arts mécaniques. La troisième classe se fixe aux objets relatifs à la physique extérieure et à l'histoire naturelle. La quatrième classe a pour objet la physique intérieure et la philosophie naturelle. La cinquième, composée de dix-huit membres, s'adonne aux mathématiques. La sixième classe, au nombre de quinze membres, dirige ses travaux vers la médecine. La septième classe, qui n'a que douze membres, se fixe aux belles-lettres, à l'histoire du monde, et autres études utiles et agréables.

Cette disposition offre évidemment un caractère d'inexactitude, de singularité et de confusion. La dernière classe a été imaginée pour renfermer divers sujets de recherches

auxquels on n'avait point pensé dans les autres divisions. Dans cet arrangement, les mêmes objets sont présentés sous différens noms, pendant que d'autres parties de la science sont entièrement oubliées. En effet, quelle différence y a-t-il entre l'histoire naturelle et la physique extérieure, entre la physique intérieure et la philosophie expérimentale ? Pourquoi le commerce est-il détaché de l'économie politique ? Et pourquoi ne fait-on nulle mention de la philosophie morale ? L'économie générale elle-même, à considérer les choses en grand, revient à la philosophie morale. Dans cette partie du plan, non-seulement il n'y a rien de philosophique, mais on y trouve encore de l'absurdité. Je ne me rappelle pas d'exemple d'une négligence aussi manifeste de la plus importante branche de philosophie, si ce n'est dans une fameuse université, où le local destiné aux discussions de philosophie morale, est occupé par les marbres d'Arundel, et autres sculptures et statues. Enfin, pourquoi faire une classe séparée d'académiciens pour les progrès de l'histoire et des belles-lettres, quand il y avait déjà une académie destinée à ces objets particuliers, et quand le titre réel et spécial

de l'académie n'indique que les sciences? On a remarqué que les plus grands évènemens en politique, et les améliorations les plus heureuses dans les affaires de ce genre, ne furent dûs ni aux légistes ni aux diplomates, ou autres hommes de cette classe, mais bien aux gens du monde, aux lettrés, et généralement à ce que l'on appelle personnes de bonne éducation. De même aussi, des hommes d'un esprit franc et désintéressé peuvent donner les meilleurs conseils, lorsqu'il s'agit de régulariser des sociétés, des écoles, et des universités savantes, que de profonds lettrés, dont les opinions ne sont pas toujours exemptes d'une sorte de pédanterie.

En général les hommes croyent que la nature et le cours des choses humaines doivent se ployer à leurs formes et leurs institutions; ils semblent persuadés qu'il serait au-dessous de leur dignité, de soumettre les notions qu'ils ont acquises, à l'expérience et à l'observation.

La division des sciences, dans l'académie de Stockholm, paraît avoir été imaginée pour donner satisfaction à tous, et ouvrir la porte aux hommes assez illustres pour refléter de sa gloire sur l'association, ou assez riches pour

être dispensés d'être savans, ou assez bas pour gagner les membres par flatterie. Il n'est point de grand propriétaire qui ne puisse devenir membre de la première classe; pas de marchand qui n'ait quelques prétentions à arriver à la seconde. Tout enthomologiste, ornithologiste, tout collecteur de poissons, d'insectes, peut être choisi pour la troisième et la quatrième. Par les différentes divisions et subdivisions du département des mathématiques, tout arithméticien, tout constructeur de triangles, tout compilateur d'almanachs pourraient se glisser dans la cinquième classe, si M. Mélanderhielm, et autres hommes distingués par leur savoir, ne se fussent opposés à cet abus. De même, la septième classe est ouverte à tout compositeur de ballades, de nouvelles, de madrigaux, de vocabulaires et de grammaires. Le grand nombre de ces productions, déjà sorties de l'académie, a été un sujet d'ostentation pour la Suède. On devrait cependant réfléchir que plus le nombre des académiciens augmentera, plus il y aura de chances pour l'admission de personnes incapables; et alors, tant de membres parasites, ne contribuant en rien à l'objet qui les rassemble, ne feront que lui nuire, en apportant dans les délibérations

toute

toute l'ambiguité et la confusion inséparables de leur nullité. Le nombre de cent est trop pour un pays dans lequel la littérature et la science n'ont fait que peu de progrès. S'il n'y avait seulement que cinquante membres actifs et cinquante honoraires, c'est-à-dire, des membres non votans dans les affaires de l'académie, il y aurait moins d'intrigues et de factions; leurs procédés se ressentiraient plus de l'esprit philosophique, et leurs travaux prendraient une direction plus saine. A présent, une grande partie des associés sont des jeunes gens qui ne peuvent avoir assez de connaissances dans la littérature et les sciences, pour mériter le nom d'académiciens. Pour obtenir un titre, il suffit d'être riche et de faire des présens à l'académie : ainsi, par exemple, on a élu des hommes dont l'unique titre était celui de banquier ou d'inspecteur aux mines; j'ai connu des fils de membres non pas totalement dépourvus de notions en littérature, riches au reste, que l'on n'a reçus qu'en considération du mérite de leurs pères. Il en est d'autres qui, pour avoir fait un voyage à Batavia, et avoir envoyé quelques oiseaux et autres productions de cette île, en présent au cabinet d'histoire naturelle, en ont été récompensés par le titre

d'académiciens ; il en a été de même pour des médecins de l'île St. Barthelemy. On a même été jusqu'à gratifier de ce titre des maîtres de poste pour avoir assuré le transport des lettres et paquets de l'académie.

Telles sont cependant les inconvenances commises par une société de savans. Le nom d'académicien ou d'associé à une compagnie savante, ne doit être accordé qu'aux véritables hommes de lettres : cette qualité est indépendante du rang, de la fortune et des honneurs. Le diplome d'une académie ne saurait faire sortir ceux qui le possèdent, du néant ; il est donc ridicule et contraire au bon sens, d'élever des hommes à une place pour laquelle ils ne sont point propres. Que les académies fondent, si elles le veulent, des ordres ; qu'elles accordent à leurs favoris des croix ou autres marques particulières de distinction, ces faveurs seront très-innocentes sans doute ; mais la magie d'une élection académique n'a pas le pouvoir de transmuer en philosophes des hommes à qui la signification de cette expression est à peine connue.

Il est malheureux que les résultats de cet esprit de cabale et d'intrigue, dont la plupart des sociétés savantes ne sont que trop animées,

les exposent au ridicule et aux épigrammes. On en ferait un recueil, dont la lecture serait plus recherchée par la malignité, que celle de leurs mémoires ou transactions. Tout ce qui tient aux sciences et aux lettres devrait donner l'exemple de la concorde et de la modération ; et l'on doit gémir qu'il n'en soit pas ainsi, parce que cela altère le respect que le public devrait avoir pour les hommes appelés à éclairer leurs semblables.

Il n'est peut-être pas sans utilité de faire connaître l'état de l'académie des sciences de Stockholm. Voici la liste des membres qui la composaient lors de mon séjour dans cette ville, en 1799.

CLASSE I.

Économie générale et rurale.

M. Kuneberg, connu par plusieurs ouvrages sur les affaires publiques, pendant la session des diètes ou des parlemens. Le D^r^. Schulzenhielm, médecin : il passe pour l'un des meilleurs financiers de la Suède. M. Liliencrantz, précédemment sénateur et bon financier. Ce fut d'après son avis, que l'on éleva la rixdale, de la valeur de neuf dolars, à celle

de dix-huit. Il est aussi l'auteur d'un plan adopté par le gouvernement pour la distillation de l'eau-de-vie. Cette distillation passa des mains du peuple à la disposition de la couronne : ce fut une opération purement fiscale, pour augmenter les revenus du trône. Par les nouveaux réglemens, les particuliers sont obligés, ou d'acheter le droit de distiller leurs propres grains pour une somme déterminée, ou de payer pour leur eau-de-vie le double du prix ordinaire. De cette manière, l'intérêt du roi se trouve en opposition directe avec celui de la nation. En même temps que le prix de l'eau-de-vie était si élevé, et qu'on était encore menacé d'une plus grande hausse, on prenait aux fermiers leurs lavures ou leurs grains travaillés, qui leur auraient été d'un grand avantage pour nourrir leurs bestiaux. Une innovation, aussi téméraire qu'imprudente, et qui pouvait avoir en Suède des conséquences aussi funestes que l'aurait à Rome ou à Naples la suppression des spectacles et des processions, fit craindre une insurrection générale. L'on para à ce danger en faisant cesser cet odieux monopole. Au reste, cette erreur dans laquelle tomba M. Liliencrantz, n'empêche pas qu'il n'ait la réputation d'un

homme de bien et d'un magistrat intègre. M. Ugla, propriétaire de manuscrits et de livres rares, dont il a fait présent à l'académie. M. Hellenius, professeur d'Abo. Il s'est occupé, avec beaucoup d'exactitude, des effets produits par le croisement des races de différentes espèces d'animaux. M. Græve Ehrensverd, auteur d'un voyage en Italie, qui se fait remarquer par la singularité du style, et la tournure mystique, et, pour ainsi dire, hiéroglyphique qu'il donna à ses idées. C'est un homme célèbre par des bons mots ; il excelle sur-tout dans les caricatures, et c'était une de ses occupations chéries lorsqu'il était amiral en chef à Carlscrone. M. Dubb, médecin à Gottembourg, auteur d'un journal physico-économique fort estimé. Dans cette première classe, se trouvent aussi les noms du comte Bunger, du baron Rappe, et celui de M. Dahlberg.

CLASSE II.

Commerce, Arts mécaniques ou Métiers.

Baron Hermelin. Ce baron a fait différens voyages, et a fait graver à ses frais différentes parties de la Suède. Il a conçu le projet de

civiliser les Lapons, et de peupler leur pays. Il s'occupe présentement d'une description de cette partie du nord, et de ses productions minéralogiques : nous reviendrons, par la suite, sur ce zélé et digne patriote. Le baron Ahlstromer. On lui doit d'avoir introduit en Suède des moutons de race espagnole. M. Arfredson, riche marchand. M. Gejer, minéralogiste, qui a publié plusieurs mémoires sur les mines de plomb, découvertes en Scanie. Il est le créateur d'une manufacture de porcelaine, d'une qualité supérieure ; elle a parfaitement réussi. M. Swab, surintendant des mines, et bon minéralogiste. Le baron de Geer, homme riche, et fils du célèbre Charles de Geer, auteur d'un Traité sur l'Histoire des Insectes, publié en sept volumes. M. Lindbom, auteur d'un Mémoire sur le vindas. M. Garnep, auteur d'un ouvrage estimé sur les fonderies du fer, en Suédois Masmaslère. A cette seconde classe, appartiennent aussi MM. Berndston et Bladh, médecins.

CLASSE III.

Physique extérieure, et Histoire naturelle.

M. Lidbeck, professeur à Lund. Il eut des

connaissances en histoire naturelle, que son âge très-avancé a maintenant effacées de sa mémoire. M. Olbeck; le plus vieux des naturalistes vivans, et connu dans le monde lettré par son voyage en Chine, traduit en différentes langues. (*) M. Thumberg, si recommandable aux yeux des savans par les descriptions botaniques du *lerica*, du *prothea*,

(*) Il fut l'élève de Linnée, nommé aumônier d'un vaisseau suédois, en 1750; il suivit ponctuellement les préceptes que son maître a laissés dans son *Instructio Peregrinatoris*, qu'on trouve dans ses *Amœnitates Academicæ*; rien ne lui échappa dans son voyage aux îles de Payne, aux îles Canarie, à Java, en Chine. L'histoire, les antiquités, la religion, les mœurs, les vêtemens, le gouvernement, les établissemens militaires et civils furent autant d'objets qui eurent également part à son attention; ses détails sont précis et tellement exacts, que nul des voyageurs, qui depuis parcoururent ces contrées, ne lui a reproché d'erreurs. Cet ouvrage est peu connu en France; il n'en a paru jusqu'ici qu'une traduction; elle fut imprimée il y a quelques années, à Paris, sur un très-mauvais papier, sans aucune des gravures qui accompagnent l'original. On pourrait croire que cette traduction informe doit plutôt le jour à une spéculation purement mercantile, qu'au désir d'être utile aux sciences.

du *garderia*, du *gladiolus*, etc. et par son voyage au Japon, le meilleur de tous ceux que l'on connaisse. Il est actuellement fermier; et comme il est en même temps successeur de Linnée dans l'université d'Upsal, il est trop surchargé de travaux et de branches d'histoire naturelle, pour exceller dans aucune. Ses dernières productions, plus négligées, se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été composées. Au reste, ce savant accueille parfaitement les étrangers, et ne laisse apercevoir aucune de ces prétentions ridicules, si familières aux médiocres talens. M. Sparmann, médecin, grand partisan de Mesmer. Son nom se trouve avec celui du fameux navigateur Cook. Une circonstance heureuse lui fit monter le même vaisseau que ce capitaine. M. Sparmann s'est fait connaître par ses voyages en Afrique; il a publié, en outre, quelques autres livres ou traités, qui ne lui assurent pas un rang très-distingué dans la république des lettres. Des contre-temps l'ont détourné de ses travaux littéraires, et fait porter son attention à une autre occupation, dans laquelle il peut se rendre plus utile; c'est une manufacture pour teindre et peindre les toiles. M. Rotzius, professeur en

l'université de Lund. Il a publié un système de minéralogie, qui lui a donné quelque réputation : c'est cependant, à ce que l'on assure, une compilation. Il avoue, dans la préface de cet ouvrage, n'être pas fort instruit du système de Lavoisier. M. Odman, ecclésiastique, professeur à Upsal, très-versé dans la géographie, et éditeur de différens voyages par terre et par mer : il a fait un Traité pour expliquer plusieurs passages de l'écriture, à l'aide de l'histoire naturelle; il est regardé comme un bon philologue, et comme un excellent naturaliste. Il est très-versé dans l'hébreu et l'arabe; c'est un homme instruit en tout genre; son nom est fameux dans toute la Suède. Malgré tous ses moyens de distractions, il est mélancolique et solitaire. On cite sa prodigieuse mémoire; c'est par elle, et à l'aide de ses nombreuses lectures, qu'il a acquis une connaissance plus précise de nombre de pays éloignés, que ceux qui les ont visités. Chaque livre se classe par les faits dans son souvenir, et on pourrait le considérer comme une encyclopédie vivante. M. Von Carlson, possesseur d'un cabinet d'histoire naturelle, qui offre une grande quantité d'oiseaux bien conservés; il est très-instruit en ornithologie. Il

a laissé, par testament, sa collection à l'académie ; et c'est pour lui en témoigner sa gratitude, que celle-ci l'a agrégé parmi ses membres. M. Hornsted : il a fait un voyage à Batavia, et en a rapporté quelques curiosités. M. Swartz, justement célèbre par toute l'Europe comme botaniste; il a beaucoup voyagé dans les Indes, où il a recueilli des matériaux pour la composition d'une Flore, à la publication de laquelle il s'occupe actuellement ; il excelle particulièrement dans la cryptogamie. Il allie à ses talens littéraires les agrémens d'une extrême politesse. M. Fahlberg, médecin dans la forteresse de Saint-Barthelemy ; il a envoyé des échantillons des productions de l'île à l'académie. M. Paykull : il est l'auteur d'une version suédoise d'Anacréon, faite d'après le français, car il n'entend point le grec; il a aussi publié quelques pièces de théâtre, notamment Odenswarman, Virginie et Domuld, que quelques-uns regardent comme au-dessus, et d'autres au-dessous de la médiocrité. On croit que l'ouvrage intitulé *Faan Suesica*, n'est point entièrement de lui. M. Afzelius, dernièrement de retour de la Sierra-Léone, en Afrique, où il résida l'espace de quatre ou cinq ans ; il y était propriétaire d'un

petit terrain, d'où il fut expulsé dans des circonstances fort inquiétantes par cette guerre d'extermination qui, vers ce temps, prévalut entre les Français et les Anglais. Il fit quelques collections d'objets relatifs à l'histoire naturelle de ce pays, et il est prêt à publier une *Flora* et une *Fauna Guineensis*. Il entend aussi les langues orientales. M. Acharius, qui a publié quelques traités sur les mousses et les serlichens; il a été aidé, dans ce travail, par M. Swartz. M. Norberg a beaucoup voyagé en Russie; il est regardé comme un mécanicien fort ingénieux; il a perfectionné la machine à vapeur, et donné d'autres preuves de son génie d'invention dans la mécanique.

CLASSE IV.

Physique intérieure et Philosophie expérimentale.

M. Von Engestrom, dont il a été fait mention au sujet de l'académie des belles-lettres. M. J. G. Gahn de Fahlun: c'est un excellent métallurgiste, aussi connu par ses expériences que par ses connaissances dans les livres étrangers relatifs à cette science. C'est un des plus intéressans personnages, tant sous le

rapport de ses lumières universelles, que par la manière polie avec laquelle il accueille les voyageurs. M. Hielm, passionné du système de Bergman (1). Le baron Von Gedda, connu par l'exactitude de ses expériences ; parvenu à une extrême vieillesse, il a perdu la vue ; et, ce qui est bien plus fâcheux encore, la renommée. M. Gadolin, très-bon chimiste, et auteur d'un Traité sur cette science. M. Julin, apothicaire. Son admission à l'académie a été la récompense des observations météorologiques qu'il fit à Maborg avec la plus grande exactitude. C'est un laborieux collecteur d'objets relatifs à l'histoire naturelle. M. Broling, qui passa en Angleterre dans le dessein d'y voir les mines, et de s'instruire de la manière dont on les exploite en ce pays ; il est regardé en Suède comme l'inventeur d'un cathéter flexible, fait de gomme élastique et d'une solution de fer, pour imprimer les noms et autres marques sur le linge, sans l'altérer. Il

(1) Il jouit d'une très-grande considération comme minéralogiste ; il est inspecteur de la monnaie et du cabinet de minéralogie qui est dans le même bâtiment. Quoique très-profond dans son genre, il n'a point encore donné son assentiment au système de Lavoisier ; aussi se tient-il aux idées de Bergman.

parvint à dérober en Angleterre le secret de pulvériser l'écorce de kinkina et quelques autres substances ; et ce fut pour cela, dit-on, qu'il fut forcé de quitter ce royaume. M. Edelcrantz, dont il a déjà été fait mention dans l'académie de Suède. Gustave III l'appelait *Lyren-krantz ;* mais le secrétaire d'état Schroderheim observa qu'il fallait l'appeler *Musen-krantz*, qui, en suédois, implique une double signification badine. M. Siosten, jeune homme qui se livre à l'étude de la physique ; il a traduit en suédois la théorie de l'électricité de Cavallo.

CLASSE V.

Sciences mathématiques.

M. Gadolin, évêque d'Abo. M. Fernet, déjà cité dans l'académie des belles-lettres. M. Melanderhielm, auteur d'un livre sur l'astronomie, en deux volumes *in*-8°. ; d'un cours de mathématiques en plusieurs volumes manuscrits ; de commentaires sur la théorie de la lune, et de plusieurs mémoires insérés dans ceux de l'académie. Comme mathématicien, il est un calculateur consommé et un géomètre profond. Il est, dans ses manières,

d'une singulière froideur, et même d'une indifférence rebutante. M. Chapman, auteur de plusieurs expériences sur la résistance des fluides, imprimées parmi les mémoires de l'académie. Il est regardé, en Suède, comme le plus grand architecte qu'on ait pour la nautique. M. Planman, célèbre par une observation faite à Cayanaborg, sur le passage de mercure sur le soleil. Cette observation, réunie à celle faite par Lacaille au Cap de Bonne-Espérance, forment la mesure et la base de la dimension de tout le système du monde. M. Prosperin, connu par sa grande table sur les distances des comètes, et par différens mémoires publiés dans le recueil de l'académie, sur le même sujet. M. Lejonmark, auteur de différens mémoires des équations du troisième et du quatrième degré. Ce n'est pas un homme d'un génie inventif, mais il est versé dans la chimie et la minéralogie ; il est conseiller du collége des mines. M. Nicander, compilateur d'almanachs suédois. M. Landerbeck, auteur, à ce que j'ai lieu de croire, d'un mémoire publié dans les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, intitulé *De methodo inveniendi curvas ex dalis radiorum osculi proprietatibus.* Quand il fut pro-

posé pour membre par Ferner, il fut d'abord rejeté ; mais en produisant une lettre de recommandation, qui, dit-on, lui était venue d'Angleterre, il fut reçu. M. Nordmark, précédemment professeur de mathématiques à Grieffevalde, actuellement professeur de physique à Upsal. Il est auteur de plusieurs mémoires publiés parmi ceux de l'académie, et dans ces derniers temps, d'un autre, sous le titre de *Lacunæ in doctrinâ proportionum Euclideâ animadversæ expletio*, dans lequel il entreprend de répondre aux objections de Robert Simson, professeur en l'université de Glascow, sur la cinquième et la septième définition du cinquième livre d'Euclide, dans lequel il démontre clairement que sa méthode de traiter les proportions est strictement mathématique. C'est un des lettrés les plus instruits de l'université d'Upsal ; non-seulement il connaît parfaitement plusieurs langues modernes, mais encore il est très-profond dans le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et le syriaque. M. Lidtgren, astronome observateur à Lund. M. Schulten, professeur à l'école militaire de Carlberg. Il a fait des cartes hydrographiques du golfe de Bothnie, et publié, à l'usage de ses élèves, des élémens d'astronomie

et de mécaniques. M. Nordwall, un des meilleurs mécaniciens de Suède. Ce fut sous sa direction que le fameux canal de Trolhatta fut achevé ; il est actuellement occupé de la continuation d'un dictionnaire sur la minéralogie, commencé par M. Renman, auteur d'une histoire de Suède, fort estimée parmi les littérateurs du pays. M. Swansberg, secrétaire de l'académie, natif de Tornea, profond mathématicien, instruit en astronomie, unissant à la plus saine philosophie, de nombreuses connaissances. Il fut dernièrement envoyé en Laponie, pour vérifier les observations de Maupertuis; et, en ce moment, il est occupé avec d'autres mathématiciens, à répéter les observations faites par les académiciens français, soupçonnés ici d'inexactitudes. A cette même classe appartiennent aussi M. Polheimer, bon mécanicien; MM. Tegman et Bouck.

CLASSE VI.

Médecine.

M. Acrel, qu'on regarde comme le plus grand chirurgien de la Suède : c'est un homme d'un mérite distingué ; on regrette cependant qu'il

qu'il soit resté dans l'ignorance des découvertes physiologiques faites en Europe pendant les vingt dernières années du dix-huitième siècle; il tient à son système, qu'il ne changera ni n'augmentera point; c'est un praticien. M. Schultzencrantz, vieillard, qui, dans son temps, fut un accoucheur célèbre. M. Wahlbone, naturaliste. M. Odhelius, qui, avancé en âge, n'a pas seulement survécu à sa réputation comme oculiste, mais encore à tout ce qui a rapport à son existence. M. Blom, déjà cité en parlant de l'académie de Suède; il est un des surintendans des mines de Fahlun. M. Acrel, le neveu de celui dont il vient d'être parlé, et aussi distingué que lui dans sa profession. Ce jeune homme avait donné des espérances d'un esprit inventif, dont les fruits eussent mûri avec l'âge et l'expérience; mais une attaque d'apoplexie l'a forcé de se retirer du théâtre du monde, et de renoncer à l'étude. M. Marray, grand anatomiste, et professeur d'anatomie à Upsal: il a écrit nombre de mémoires qu'on trouve dans ceux de l'académie des sciences à Upsal; il possède un grand fond de connaissances, et est recommandable par son zèle à communiquer son savoir et son expérience à ses élèves. M. Hagstrom, chirur-

gien et médecin à Stockholm, le meilleur accoucheur après Schultzencrantz : il est regardé comme plus lettré que le dernier. M. Westring, médecin à Norkoping ; il a publié quelques observations intéressantes sur l'usage qu'on peut faire des lichens pour produire différentes couleurs. M. Gatin, médecin, l'un des premiers de sa profession pour la théorie de la médecine : il suit toutes les nouvelles expériences, les découvertes et autres progrès de l'art, de manière à être toujours de front avec les savans des autres pays. M. Nœsen, médecin à Upsal, qui occupe ses momens de loisir à l'étude de l'histoire naturelle : il a donné une description de quelques insectes. M. Tengmalm, médecin à Vesteraas, et regardé comme le meilleur praticien de la province. Il a donné deux bons mémoires qui sont dans le recueil de l'académie ; un sur les oiseaux de la Suède, et un autre sur une femme, dans le nez de laquelle s'étaient formées et se formaient nombre de mouches.

CLASSE VIII.

Belles-lettres, histoire universelle, histoire de la littérature, et autres études utiles et agréables.

M. Schonberg, dont il a déjà été parlé dans l'académie des belles-lettres; M. Liljestrâle, poète; M. Gersve, comte Sparre; M. Aldbreth, membre des deux académies précédentes; M. Von Rosenstien; M. Franc, maître de poste; le baron Renterholm, plus fameux sous le rapport de l'influence qu'il eut dans la direction des affaires publiques pendant la régence, que par la littérature dans laquelle il n'a rien produit encore; M. Rosenbald, dévot, et qui passa pour être de la secte des illuminés; M. Silverstolpe; M. Ekel, le meilleur chimiste de Suède: on trouve encore ici les noms de MM. Zetel, Lagerheim, Ofverbom, Schultzenheim et Rosenhane.

Outre les académiciens littéraires dont nous venons de parler, la Suède en possède d'autres encore, savoir; 1.° l'académie royale des sciences à Upsal, dont les transactions sont écrites en latin; 2.° la société royale pour la culture des sciences et belles-lettres de Gottembourg; celle-ci a publié quelques mémoi-

res ; 3.° la société physiographique instituée à Lund en 1776, et incorporée, par le roi, en 1778. Les mémoires que cette société a donnés n'ont rapport qu'à l'histoire naturelle, la chimie, l'agriculture de la Scanie; 4.° la société des belles-lettres, histoire naturelle et économie rurale à Carlstadt; 5.° l'académie des belles-lettres d'Abo; 6.° la société finlandaise pour l'économie rurale; 7.° la société patriotique d'agriculture de Stockholm; 8.° l'académie de peinture et de sculpture de la même ville; 9.° la société pour l'instruction des habitans de Stockholm. (1)

(1) Pour compléter l'idée que nous voulons donner de l'état actuel de la littérature en Suède, nous aurions dû parler des hommes de lettre d'un talent et d'un mérite distingués, qui ne sont ni membres d'académie, ni professeurs dans quelques universités. Nous aurions aussi pu citer les étrangers, qui, ayant quelques emplois publics à Stockholm, ont contribué directement ou indirectement à l'avancement de la littérature et des sciences. Les personnes peu jalouses des titres, et peu ambitieuses d'éloges du public, ne doivent point être tirées de leur paisible retraite pour être exposées à la censure. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de citer M. Catteau, ministre protestant, auteur du livre intitulé, *Tableau de la Suède*, ouvrage traduit en anglais. Cet auteur possède

L'académie des sciences tient ses assemblées à l'observatoire; c'est un édifice fort élevé, d'une belle architecture, situé sur une éminence à l'extrémité de la ville; cet observatoire possède un grand nombre d'instrumens d'astronomie de tout genre; il n'est aucune science dans laquelle le génie suédois se soit plus exercé, et ait obtenu plus de succès, que la mécanique. Le désir et le besoin de porter au plus haut degré de perfection possible l'exploitation de leurs mines, durent naturellement tourner les esprits de ce côté; ainsi toutes les sciences dont les procédés exigent des instrumens, profitèrent de cette tendance nationale, et les astronomes suédois durent, à des instrumens d'une invention nouvelle, la découverte de quelques inexactitudes dans les observations faites par Maupertuis. L'on voit à Stockholm la plus riche et la plus complète collection de l'Europe, en modèles et en machines, soit modernes, soit perfectionnées,

---

le bon goût de la saine littérature; ce sage, évitant les bruyantes sociétés, partage son temps et ses soins entre les devoirs de son état et les études. Il a travaillé dernièrement sur la statistique du Danemarck et de la Suède: son ouvrage a été publié à Paris, en trois volumes.

rangées avec autant d'ordre que d'élégance ; elles occupent une salle spacieuse d'un ancien palais où se tiennent actuellement les cours de justice, et situé auprès de l'église de Riders-holm. On remarque, parmi les mécaniques relatives à l'économie rurale, différentes espèces de moulins, d'instrumens pour semer la graine, pour tondre les brebis, pour couper, recueillir et battre le blé, des machines hydrauliques, des fourneaux usités dans les mines, et des pompes de toutes espèces. Une invention suédoise, qui sans doute est en droit de paraître très-ingénieuse à tout le monde, est celle d'inspecteur mécanique, qui indique tout-à-la-fois le travail à l'ouvrier, et en surveille l'exécution. Pour concevoir cette espèce de prodige, il faut savoir que la plus grande fatigue que l'on éprouve dans l'exploitation des mines, consiste à faire agir les pompes. Ils ont, en conséquence, imaginé une cloche qui a le double avantage, et d'indiquer au pompier le nombre de coups qu'il doit donner, et de les répéter à ceux qui doivent lui tenir compte de son travail; en sorte qu'en établissant ainsi avec précision la quantité d'ouvrages qu'il a fait, l'ouvrier ne peut ni tromper ni être trompé.

On voit également, dans ce cabinet, nombre de modèles de phares et différentes inventions pour faire parvenir les signaux en mer ; une chaise dans laquelle une personne peut se transporter, sans aucun secours, d'un lieu à un autre; un instrument qui démontre la ligne de direction prise par un boulet et une bombe. On ne finirait pas s'il fallait citer toutes les mécaniques curieuses que renferme ce précieux dépôt ; la plupart sont dûs au génie du célèbre ingénieur et mécanicien Poltheim. Ce cabinet est ouvert au public à certains jours; mais quand on désire le voir sans être interrompu, on y parvient en donnant une légère gratification au portier. En examinant avec attention chaque objet, je fus forcé de reconnaître qu'un grand nombre de découvertes et de perfectionnemens, présentés comme nouveaux en Angleterre, avaient été précédemment connus en Allemagne et en Suède. Il me semble que l'Angleterre devrait être plus en garde contre les surprises qu'on lui fait à cet égard, et se montrer plus scrupuleuse à revêtir, de son approbation et de sa protection, des inventions dérobées à d'autres peuples, et qu'on ose reproduire devant elle comme inconnues par-tout ailleurs. L'Anglais est doué

d'un esprit trop créateur et trop fécond en ressources industrielles, pour descendre à de pareils moyens.

Quoique l'on soit forcé de convenir que les académies, en Suède, ne sont point formées sur un plan convenable pour les recherches philosophiques, cependant on ne peut nier, qu'au sein même de ces académies, il ne règne beaucoup d'activité pour tous les objets qui intéressent la société. Le but de ces institutions est toujours louable dans l'origine, mais malheureusement il se dénature à la longue: sans doute quand des hommes se trouvent réunis, qu'ils conversent avec cette franchise, compagne ordinaire de l'amour du bien, ils éprouvent une plus grande facilité à comparer leurs idées, à se confirmer dans leurs opinions, quand elles sont justes, d'après l'approbation des autres, et à les corriger quand elles passent à leur critique. Différentes personnes, en discutant sur le même objet, donnent l'éveil à des observations qui, faites dans le tête-à-tête, fixeraient moins l'attention; et cette masse d'observations, mûrie par les réflexions, peut conduire à des résultats très-importans; il en résulte que l'on arrive plus facilement et plutôt au terme de ses recher-

ches nécessaires, qu'on découvre des nouvelles analogies, que les théories se forment, et que la science se place enfin dans la sphère de la vérité. Il est avantageux à l'esprit d'être quelquefois détourné du cercle de ses propres idées, et de voir se mêler à ses conceptions, celles des autres, dont l'œil envisage l'objet sous un point-de-vue différent ; alors l'imagination, dégagée d'une sorte d'uniformité que l'on pourrait appeler énervante, se sentant comme animée par un nouvel aiguillon, laisse échapper des productions qui se sentent de la pénétration et de la vigueur qu'elle a acquises par ce frottement. Mais l'utilité des sociétés savantes ne se borne pas à la communication des pensées et aux agrémens que procure l'instruction; il est un effet moral qui leur est propre, c'est de ravir les hommes sensés aux amusemens frivoles, de fortifier en eux le sentiment de la vertu, et de les attacher tous entiers à des occupations qui ne méritent que l'estime de leurs concitoyens.

Tel fut le but des sociétés littéraires, lorsqu'à leur naissance elles bâsèrent leur existence sur l'amitié fraternelle, sur l'identité des sentimens, sur le désir sincère de s'instruire et d'étendre leurs connaissances; aussi

remarque-t-on que c'est presque toujours à leur berceau qu'elles sont les plus florissantes : mais malheureusement, quand leur consistance s'accroît, qu'elles donnent accès à un grand nombre d'étrangers, qu'elles jouissent d'une grande célébrité dans le public, que les rois et les princes y sont admis, alors la droiture dans les actions, la sincérité dans les démarches, l'amour de la vérité dans les discussions, sont effacées par l'orgueil, la pompe, la vanité, et presque toujours la partialité.

Si l'on excepte l'Irlande, l'Ecosse (1) et l'ancienne république de Genève, il n'est point de pays en Europe où l'instruction soit aussi généralement répandue dans le peuple, qu'en Suède. On enseigne à lire à tout le monde dans les villes, les villages et les hameaux, sans qu'il y ait à cet égard aucune

(1) En Ecosse, il est rare de trouver quelqu'un, même parmi les pauvres, qui ne sache lire et écrire. Tout le monde, en Irlande, lit, écrit et calcule ; dans les familles, les pères, ou, à leur défaut, les plus proches parens, se chargent de ce genre d'instruction envers les enfans ; et quand ceux-ci vont à l'école, c'est pour y apprendre le latin et y puiser des connaissances sur la géographie et les mathématiques.

exception. Ces clartés, communes à tous, déterminèrent Gustave III, dont la sagacité jugeait à merveille des choses capables d'influer sur la société, à défendre aux journaux de faire jamais mention, soit en bien, soit en mal, de la révolution française; non-seulement il voulut que le peuple suédois ne pût ni réfléchir ni raisonner sur ce grand évènement, mais encore il chercha, autant qu'il fut en lui, à le maintenir dans la plus profonde inconnaissance de tous ses résultats. Au reste, le spectacle que présente l'instruction en Suède, est la réponse la plus victorieuse que l'on puisse faire à ceux qui pensent que l'ignorance est pour le peuple un état de repos et de bonheur. Les paysans doivent ici, à cette instruction générale, d'être francs, ouverts, compatissans, gais, hospitaliers, courageux et spirituels, qualités que l'on rencontre moins parmi les citadins plus corrompus, à raison de la population des villes, de leur commerce, et de leur luxe. Il faut rendre cette justice à la nation suédoise, de dire qu'il serait difficile d'en trouver une, qu'un heureux mélange de génie, de bravoure et de probité naturelle rendît plus digne de considération. Leurs voisins appellent les Suédois

les gascons de la Scandinavie. Cette imputation, effet de la jalousie et de l'antipathie qui, par malheur, ne désunirent que trop souvent les nations qui confinent entre elles, se réduit à ceci, savoir; que les Suédois sont animés par le désir de la gloire, et celui de se distinguer au-dessus des autres qualités; qui prédominent généralement dans le cœur de tous les peuples braves, généreux et hardis.

CHAPITRE VIII.

Institutions relatives à l'éducation en Suède. — Ecoles de paroisse ; écoles publiques, colléges et universités. — Détail sur celle de Lund. — Professeurs, étudians. — Méthode d'enseignement et objets d'instruction. — Université d'Upsal. — Quelques idées sur le caractère individuel des divers professeurs. — Université d'Abo. — Remarques générales sur les universités en Suède. — Gustave III fait immatriculer le Prince royal en l'université d'Upsal.

Il n'est aucun pays dans le monde où l'on ait plus pourvu, qu'en Suède, à l'avancement de la science et à son extension sur toutes les classes de la société ; ce qui dénote, dans ceux qui gouvernent, de la philosophie, de la grandeur d'ame, et une sorte de respect pour la dignité des droits de la nature. Ces avantages dédommagent les peuples de ces vastes contrées, de la privation des douceurs réservées aux peuples habitans de régions plus

agréables et plus fertiles. Ce que nous disons ici n'est point dans l'intention de louer, sans raison, la nation suédoise ; nous allons le justifier en jetant un coup-d'œil sur les institutions relatives à l'éducation et à l'instruction, institutions que l'on connaît communément sous les noms d'écoles, de colléges et d'universités.

Indépendamment de l'instruction particulière qu'ils peuvent recevoir de leurs parens, chaque paroisse a son école dans laquelle les enfans reçoivent les élémens de la lecture et de l'écriture; outre cela, il y a une école publique entretenue, dans chaque grande ville, aux frais du gouvernement, et dans laquelle les élèves restent jusqu'à onze ou douze ans qu'ils sont envoyés à un collége. Les colléges sont également des écoles publiques, tenues d'une manière plus propre que les dernières, à l'avancement; il y en a un dans presque toutes les provinces. Du collége, les jeunes gens, à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, passent à l'une des universités, et pour la plupart ils entrent dans celle d'Upsal. Dans les colléges et dans le plus grand nombre des écoles, on leur enseigne le latin, le grec, et l'hébreu, et les principaux points de la théo-

logie. Ces écoles et colléges sont sous l'inspection des évêques de leurs diocèses respectifs, notamment dans les lieux où les évêques font constamment leur résidence. Les évêques, accompagnés de quelques membres de leur clergé, visitent et examinent, à certaines époques fixes, ces écoles publiques. Le mode d'instruction et les livres d'étude ne sont point au choix des maîtres; c'est l'autorité publique qui les désigne. A Stockholm, il y a une école allemande, sous la direction de deux ministres de la même nation. Dans ce séminaire, les élèves reçoivent des leçons sur l'histoire grecque, romaine et moderne, sur la géographie et la religion. Les parens des enfans de la noblesse se contentent rarement de ce qu'on appelle l'éducation collégiale, ils les font passer le plus souvent à une plus étendue, c'est-à-dire, qu'ordinairement ils les font passer de l'un des colléges à l'université. Les fils des riches commerçans jouissent souvent des avantages d'une éducation de ce genre. Si quelques jeunes gens, dont la naissance plus obscure, ne leur permet pas de prétendre à cette éducation brillante, donnent quelques indices de génie ou d'une capacité marquée pour quelque science, les inspecteurs, extrêmement exacts

à remplir leurs devoirs, en instruisent le roi, dont la munificence ordonne qu'ils recevront une éducation conforme à leurs dispositions et à leur mérite. Nous observerons, à ce sujet, que le clergé de Suède est, à cet égard, très-scrupuleux à s'acquitter des obligations que lui impose la surveillance sur l'instruction publique.

On compte trois universités en Suède, celle d'Upsal, celle de Lund, et celle d'Abo; en suivant l'ordre géographique, je parlerai d'abord de celle de Lund, capitale de la Scanie, et la ville la plus ancienne de la Suède. Elle est située à environ 400 milles au sud de Stockholm, et à environ 440 d'Upsal. Elle est la résidence d'un archevêque; le climat y est très-sain, la contrée est plate, et présente, dans une étendue très-vaste, un horizon favorable aux observations astronomiques. Au-delà du bras de mer qui sépare la Suède du Danemarck, on aperçoit Copenhague et les côtes de ce royaume. Les professeurs de l'université de Lund, y compris les adjoints ou assistans, sont plus de cinquante; le nombre des étudians est ordinairement de trois cents; la bibliothèque renferme plus de vingt mille volumes : là se trouve aussi un jardin

de

de botanique, mais peu recommandable ; le nombre des plantes n'excède pas celui de douze cents. Ce fut dans l'université de Lund, que Linné, sous l'inspection du professeur Stobicus, acquit les premières idées de son ordre dans l'histoire naturelle, et il vécut assez pour jouir du plaisir de voir son étude favorite, fleurir dans ce séminaire de savans, sous l'influence d'un de ses élèves. Avant cette circonstance, on voit dans ses écrits qu'il témoigne son étonnement de ce que dans une situation plus favorable de quatre degrés vers le midi et l'ouest qu'Upsal, Lund soit moins fameuse que cette ville par la beauté de ses jardins. L'université fut établie en 1638, par Charles IX, et appelée de son nom, *Academia Carolina Gothorum*. Le professorat est divisé en quatre classes ou facultés ; 1.° la théologie ; 2.° la jurisprudence ; 3.° la médecine ; 4.° la philosophie. A ces classes on en a ajouté une cinquième, sous le nom d'*Artes cultiores* : on apprend dans celle-ci à faire des armes, à danser, à dessiner, et la musique. A la première classe sont attachés trois professeurs et deux adjoints, outre deux autres personnes qu'on appelle *magistri docentes*, ou répétiteurs, dont la fonction n'est pas seule-

ment d'instruire les étudians dans la théologie et l'histoire ecclésiastique, de leur expliquer annuellement quelques parties des livres sacrés, mais aussi de leur résoudre, d'une manière aisée et familière, leurs doutes, par des détails sur tous les points difficiles de la bible et autres sujets que les étudians pourraient désirer de voir éclaircir.

Il en est de même dans toutes les facultés, soit dans cette université, soit dans les autres de la Suède, où les adjoints doivent toujours être prêts à répondre à toutes les questions que les élèves peuvent leur faire pendant les heures d'exercices publics ou particuliers; et l'on voit souvent les professeurs les plus distingués, pour ajouter à l'instruction des élèves, se plaire à animer ces sortes de conférences par des objections aux réponses, et changer en controverse ce qui d'abord n'offrait qu'une légère difficulté à résoudre. C'est ainsi qu'en Irlande comme en Ecosse, nombre de personnes m'ont vanté l'intime attachement pour ses disciples du célèbre Hutchinson, professeur de philosophie morale dans l'université de Glascow, auteur d'un ouvrage sur la morale, dans lequel il fait consister toute vertu dans une bienveillance suggérée par le

sentiment. Il vivait au milieu de ses élèves, comme s'ils avaient été ses égaux et ses compagnons. Chaque jour il se promenait pendant quatre heures dans les jardins du collége, avec quelques-uns de ceux dont il avait une bonne opinion, et qu'il choisissait pour converser avec eux et leur faire quelques questions. Les soirs il en rassemblait plusieurs chez lui pour les former à-la-fois à la science et à l'habitude d'une douce et décente familiarité.

Si la science de la théologie est susceptible de quelques progrès, il serait difficile que ce fût dans l'université de Lund. Le calife Omar n'était pas plus intimement persuadé que tout ce que les hommes devaient apprendre, était contenu dans le Koran, que ne le sont les professeurs en théologie à Lund, qu'il n'est rien à désirer sur la divinité au-delà de ce qu'en a dit Luther. Le Dr. Hylander, un des adjoints à la chaire de théologie, enseigne encore les langues grecque et orientales.

L'enseignement de la jurisprudence compte également deux professeurs, un adjoint et un répétiteur. Le professeur Tingwal est connu dans cette chaire par un système de jurisprudence qu'il a publié en Suédois, et par le zèle et l'intérêt qu'il apporte à remplir les

devoirs de sa place. Le second, nommé Laurence Munthe, est regardé comme un homme d'une profonde érudition.

Les trois professeurs dans la médecine sont les D^rs^. Wollin, Barfoth et Engelhart, et leurs adjoints, les D^rs^. Floriman et Munck. Le D^r^. Barfoth, professeur d'anatomie, a voyagé en Angleterre et en Ecosse. Le D^r^. Engelhart, professeur de la théorie et de la pratique médicale, est le premier médecin du roi. Il est plus considéré comme homme du monde que comme savant et lettré; il passe, en conséquence, pour traiter d'une manière très-cavalière, les hommes qui n'ont que le mérite scientifique. Quant à ses connaissances, ou, pour mieux dire, quant à ses leçons médicales, elles se réduisent à des compilations; et il ne réussit auprès de ses auditeurs que par les charmes d'une élocution agréable et facile. Ce professeur a voyagé en France et en Angleterre. Le D^r^. Floriman enseigne l'ostéologie, la matière médicale et l'art vétérinaire. La pathologie est du ressort du D^r^. Munck.

La classe de philosophie possède sept professeurs et quinze adjoints. Les professeurs enseignent les mathématiques, l'algèbre, l'astronomie, l'histoire naturelle, l'histoire ci-

vile, ancienne et moderne ; l'histoire de la littérature, les langues grecque et orientales, la botanique, les géorgiques, l'économie rurale, les lois naturelles et civiles, la métaphysique, outre les parties utiles et élémentaires des sciences naturelles, telles que la géographie, la botanique, l'horticulture et autres branches de la géorgie. Les adjoints enseignent une sorte de logique qu'ils regardent comme une dépendance de la philosophie théorique, c'est-à-dire, qu'ils apprennent à faire des syllogismes, des modes et des figures, et toutes les règles de l'argumentation ; mais le principal objet de ces adjoints, est d'expliquer les auteurs classiques, et d'accompagner leurs explications de remarques critiques et philosophiques. On peut les comparer, à beaucoup d'égards, à ce que l'on appelle dans quelques universités, professeurs d'humanités. Ils donnent aussi des leçons sur l'histoire de la philosophie morale, dont ils paraissent cependant faire peu de cas. J'ai lu une fois dans un prospectus des leçons que l'on devait faire, la notice suivante. *Laur. P. Wahlin, N. Mag. Hist. Litt. docens, fata philosophiæ moralis futuris auditoribus enarrare sibi proposuit.* Je n'ai pu savoir si l'on s'occu-

pait profondément dans cette université, de la question relative aux fondemens des obligations morales. Quoi qu'il en soit, l'on y est fort en arrière encore des progrès que l'on a fait ailleurs sur ce sujet. A leur avis, tout ce qui mérite quelque estime en philosophie morale, se trouve renfermé dans le Traité de Cicéron, *De Officiis*, et dans Puffendorf. Je ne serais point éloigné de croire que la philosophie morale n'est ici regardée d'un mauvais œil, que parce qu'à beaucoup d'égards, elle est contraire aux dogmes de Luther. Je n'ai pu m'assurer si l'on attachait un grand intérêt à cette matière dans les universités catholiques et luthériennes, ou autrement dans plusieurs autres épiscopales.

Les professeurs en philosophie sont M. Lidbeck, déjà cité parmi les membres de l'académie des sciences; Sommelius, ci-devant libraire. Il a publié une grammaire grecque en Suédois, et plusieurs dissertations académiques; Matthieu Norberg, professeur des langues grecque et orientales, membre de la société philosophique de Gottembourg. Il a voyagé avec le célèbre Biornstahl, en Grèce, en Turquie, en Italie, etc. Il est auteur d'une nouvelle manière de prononcer l'hébreu, et

d'une méthode de s'instruire facilement dans cette langue. Sa manière de prononcer le grec, quoique généralement regardée comme nouvelle, fut autrefois connue et suivie par Reuchling, qui soutint une thèse sur ce sujet avec Erasme, dont on conserve encore la prononciation à Upsal. Selon mon opinion, il serait difficile de trouver un objet littéraire d'une plus grande futilité, ou, tout-au-moins, d'une plus grande incertitude, que celui qui aurait pour objet la manière de prononcer une langue morte. Poursuivons. M. Norberg, homme d'un génie profond dans les lettres, et d'une capacité peu ordinaire ; il a publié un ouvrage intitulé : *Codex Syriaco Hexaplaris*, avec une version latine, ainsi que nombre de Traités académiques sur la religion, les lois, les mœurs et les usages des peuples orientaux ; le tout dans un latin très-pur, et dont le style, par sa concision, se rapproche beaucoup de Tacite. Matthieu Fremling, professeur de philosophie théorique; il a publié un travail intitulé : « Recherches sur les argumens de Kant en faveur de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame », ainsi que d'autres essais sur la théologie. Ses principaux ouvrages sont des dissertations sur l'espace,

tel qu'il est conçu par Kant. Il a beaucoup de pénétration et une imagination vive ; ses expressions coulent facilement ; il a l'art de répandre de la vie et de l'intérêt sur les matières les plus abstraites ; il s'est trouvé engagé dans plusieurs controverses littéraires avec l'évêque Munthe, partisan et commentateur du système de Kant. Retzius, professeur d'histoire naturelle, de chimie et d'économie, déjà cité ailleurs. Tegman, professeur de mathématiques, regardé comme un bon maître. Lundblad, professeur de poësie et d'éloquence : il gagna les prix de l'académie des belles-lettres, par un poëme sur la victoire de Charles XII à Narva. On peut le regarder comme le seul poète latin que possède la Suède. Sjoberg, professeur d'histoire, auteur des dissertations sur les antiquités suédoises.

Dans les universités de Suède, ainsi que dans celles de l'Allemagne, il y a un ordre de gradués qu'on appelle docteurs en philosophie. Pour jeter quelques lumières sur l'état de la philosophie en Suède, il ne sera pas hors de propos de faire connaître la manière dont ils obtiennent leurs degrés. Les candidats sont d'abord examinés sur la théologie, et puis sur la langue latine. Quand ils ont subi ces

examens, ils sont de nouveau interrogés sur cette langue, et les dix professeurs leur font chacun quelques questions ; ils soutiennent ensuite une thèse de leur composition. C'est à ces simples exercices préparatoires que se bornent les difficultés pour parvenir au doctorat. Il y a deux imprimeries à Lund.

Les étudians de l'université de Lund sont la plupart de la classe la plus pauvre de la société ; ils ne jouissent pas d'une bonne réputation du côté des mœurs, et ils ont souvent donné des preuves de cet esprit d'insubordination qui tant de fois agita les écoliers de Westminster et d'Eton. Depuis peu, cependant, ils se sont ployés à plus de discipline ; et ce caractère mutin et opiniâtre, dont naguère encore ils tiraient vanité, a cédé à plus de décence et de tranquillité. Il s'est établi, parmi les professeurs et les étudians, un club pour y prendre connaissance de différens journaux que l'on fait venir de l'étranger : cette institution utile les distrait avantageusement, et les instruit en les amusant. Le voisinage de la cour, et la facilité des communications, donnent aux habitans de Lund les moyens d'avoir des relations avec le Danemarck et l'Allemagne,

et de profiter des progrès que font les lettres dans ces contrées.

Dans cette université, aussi bien que dans toutes celles de la Suède, on donne en latin un programme sur les matières qui doivent y être enseignées, et sur les livres que devront expliquer et commenter les professeurs, les adjoints et les autres maîtres. Comme il pourrait être agréable aux personnes attachées à l'enseignement d'avoir quelques exemples de ces programmes, où les professeurs invitent non-seulement les étudians réguliers, mais encore toutes autres personnes, à leurs leçons, nous les présenterons ici comme ils sont donnés dans les trois universités.

UNIVERSITÉ DE LUND.

Eric Gustaf Lidbeck, hist. nat. et œcon. Prof. etc. etc. Prælectionibus publicis brevi cursu mineralogico absoluto plantas officinales vivas, variasque in œconomiâ utilissimas herbas, arbores et frutices proponere in animum induxit. Privatim desiderantibus se accomodabit.

Matthæus Fremling, philos. theor. prof. reg. et ord. Psychologiam publicè, horâ a. m. VIII tradet. Privatam operam præ-

ceptis logicæ et onthologiæ horâ p. m. II. III. impendere statuit. Neque verò iis deerit qui cel. Kantium philosophantem audire velint, summam libri, qui inscribitur Critik reinen Vernumft propositurus.

Christophorus Porath; subcenturio et palestræ academiæ præfectus spondet se libenter satisfacturum omnibus iis ex studiosâ juventute, qui suam in arte nobili arma feliciter tractandi et strenuè vibrandi expetunt manuductionem.

UNIVERSITÉ D'UPSAL.

Petrus-Nicolaus Christiernin, phil. et I. U. doctor logices et metaphysices professor, etc. etc. Fundamenta et elementa theologiæ naturalis, methodo theoretico polemicâ publicis lectionibus hoc anno tradere constituit; privatam quoque operam auditorum desideriis accomodabit.

Nicolaus Ristel, artis saltandi magister, musicos ad sonos docebit juniores, non modo aptè componere pedes, sed et decoros gestus corporisque habitum politiorem induere.

UNIVERSITE D'ABO.

Gabriel Ericus Haartman, D. M. med. pract. prof. etc. etc. Medicinam popularem publicis lectionibus ea explicare constituit methodo, ut non minus artis salutaris alumnis quam etiam aliis earum rerum curiosis fiat utilis : privatim autem pathologiam generalem et specialem alternis pertractabit horis.

Georgius Danet, linguæ latinæ magister, diebus Mercurii et Saturni, horâ II p. m. librum cui titulus, les Aventures de Télémaque, *publicè interpretabitur : studiosis privatim in linguâ gallicâ institutionem desiderantibus haud defuturus.*

Olavus Levin, artis saltatoriæ magister, operam suam in arte saltandi expetentibus et indefessum se præbebit ducem.

Johannes Thorberg, director musicæ et organi ad templum cathedrale Abonense musicam publicis concentibus, diebus Mercurii et Saturni, horâ III p. m. habendi docebit : privatam quoque institutionem expetentibus suam haud denegabit operam.

Le terme de ces leçons est de six mois, en sorte qu'il y a deux cours dans toute l'année. Le premier commence au 1.er de février, et

se termine le 16 juin ; le second commence le 1.er d'octobre, et finit le 16 décembre.

La célèbre université d'Upsal fut fondée sous le gouvernement de l'administrateur Sten Sture l'aîné, en 1346, avec la permission du pape Sixte IV, sur le modèle de celle de Bologne, et avec tous les priviléges attachés à celle de Paris. A l'époque de la réforme religieuse, l'instruction éprouva quelque interruption ; mais Gustave Vasa la retira de son inertie passagère. Il accorda à cette université, à laquelle il devait son éducation première, tant de nouveaux priviléges, et lui fit tant de largesses, qu'on peut, avec raison, l'appeler son second fondateur. Indépendamment du vaste édifice qu'il lui fit construire à ses frais, il réunit à cette université son patrimoine de Vasa. Ce don accrut les émolumens des professeurs, et cent cinquante étudians purent être entretenus. Ses successeurs et plusieurs particuliers suivirent son exemple ; et comme les fonds sont devenus considérables, le nombre des étudians s'est accru en proportion. Ce qui contribue sur-tout à la réputation de cette université, c'est la fidélité avec laquelle les professeurs appliquent les revenus à l'avancement et la propagation des sciences. A la

tête est le chancelier, toujours choisi parmi les personnes du premier rang, et communément dans la famille royale (1). La dignité de chancelier est conférée par les professeurs, et confirmée par le roi. Le chancelier règle, forme et explique les statuts, appaise les disputes qui peuvent survenir, et envoie toutes les requêtes et messages de l'université, au roi.

En son absence, les devoirs de la place sont remplis par l'archevêque d'Upsal. Tous les ans, parmi les professeurs, ou parmi ceux que leurs charges dans l'université rendent dignes de cet honneur, on choisit le *rector magnificus*. C'est une sorte de magistrat qui exerce la police sur les étudians, et peut leur infliger la punition de l'amende ou de la prison : sa jurisdiction sur eux s'étend à six lieues à la ronde. Les professeurs sont nombreux. Il y a pour la théologie six professeurs, trois adjoints et trois répétiteurs. La jurisprudence

(1) Le roi actuel avait ce titre, lorsque les écoliers, célébrant le retour de Bonaparte en France, burent publiquement à sa santé, avec les démonstrations de l'enthousiasme le plus sincère. Le roi, à qui cela déplut apparemment, se démit aussitôt de son titre, et proposa en remplacement le comte de Fersen.

s'enseigne par deux professeurs et deux adjoints ; quant à la philosophie, elle est sous l'enseignement de dix professeurs et de vingt adjoints. Il y a, en outre, des maîtres d'équitation, de danse, de dessin, de musique, d'escrime et des langues allemande, française et anglaise ; quant à ce qui concerne les professeurs, on peut compter sur la notice suivante.

Neikter, professeur royal d'éloquence et de poësie, passe pour avoir lu beaucoup de livres d'histoire, sans cependant en être devenu meilleur historien. Il peut lire et se ressouvenir ; mais on lui refuse le talent de digérer et de combiner ses lectures. Il a adopté la philosophie de Kant, et il est un des zélés propagateurs de la nouvelle doctrine de ce philosophe. Afzelius, professeur de chimie, est regardé en Suède comme un excellent génie ; mais on lui reproche d'être très-indolent ; c'est une colonne de la chimie antiphlogistique. Aurivilius, bibliothécaire et professeur d'humanités : il s'est fait remarquer par sa superstition, et par les obstacles qu'il s'est constamment efforcé de mettre à l'avancement des sciences. On peut opposer à celui-ci, en fait de caractère ; Zingstadius D. D., pro-

fesseur de langues orientales, philosophe éclairé, constamment attaché à faire admettre dans l'université la liberté de penser sur toutes les matières de religion. Christopher Dohl, professeur de grec, lettré dans sa profession, et homme d'un goût délicat : il est regardé comme un des meilleurs latinistes de la Suède. Abraham Almquist, répétiteur en théologie, savant estimable, et constamment attaché aux progrès des connaissances : quoique théologien, il a l'excellent esprit de propager les découvertes de la philosophie moderne. Hoyer, adjoint pour la philosophie morale ; il connaît parfaitement la philosophie de Kant, et est regardé comme un des meilleurs argumentateurs de la Suède : il a publié un livre pour constater la possibilité de *construire*, selon son expression, les opérations de l'entendement, et de parvenir ainsi à former une langue universelle.

Dans un programme de leçons faites à Upsal, en 1795, je remarquai que ce savant avait entrepris de développer les principes de l'obligation morale : *Fundamenta philosophiæ morum exponere conabitur.* Dans le même programme, Daniel Boethius, professeur de morale et de politique, se proposait de développer les bases fondamentales de la philoso-

phie

phie morale, et d'expliquer philosophiquement les sentimens moraux. L'attention qu'on donne, dans l'université d'Upsal, à la philosophie morale, et, en général, à la psychologie, se fait également reconnaître dans l'avis, par lequel M. Steinhammer annonce que son intention est de prendre pour modèle de ses leçons, l'*Histoire de l'Homme*. Rien ne peut être plus profond pour un sujet de morale, que de jeter ainsi un coup-d'œil général sur les sentimens et les passions, ces grands ressorts du cœur humain, tels qu'on les trouve développés et mis en évidence dans l'histoire, seul répertoire où l'on puisse trouver tous les instrumens nécessaires à l'anatomie de la morale.

Le professorat en l'université d'Upsal est de donation royale; le revenu est de deux mille quatre cents francs par an. Pendant sa durée, les professeurs donnent gratuitement quatre leçons par semaine et autant en particulier: pour ces dernières, les étudians leur paient des honoraires. Un professeur qui a enseigné trente ans, peut se retirer avec le titre de professeur émérite, et il continue de jouir des émolumens de sa place le reste de sa vie. Dans les premiers temps, les universités

étaient suivies par des milliers d'étudians ; en 1730, celle d'Upsal en contenait plus de deux mille. C'est une preuve frappante d'une grande révolution dans l'esprit, les vues et les projets des Suédois, que la diminution sensible du nombre de ces étudians, maintenant à Upsal : d'après plusieurs vérifications faites, il ne passe point cinq cents. Ces étudians ne logent point sous le même toit ; il n'y a point de bâtimens qui leur soient spécialement destinés : ils demeurent dans la ville comme à Edimbourg, à Glascow et autres universités protestantes ; ils assistent aux leçons que leur donnent divers professeurs, soit chez eux ou dans des salles publiques, disposées à cet objet. Outre les pensionnaires royaux ou boursiers, il est de pauvres étudians qui sont aidés dans leurs études par des fonds faits par des particuliers, et qu'on accorde à des jeunes gens de quelque nom, ou nés dans quelques provinces privilégiées. Le taux le plus fort de ces avances monte à trois cent trente-six ou trois cent soixante francs par an. Les étudians à Upsal jouissent d'une meilleure réputation que ceux de Lund ; ils sont mieux disciplinés et plus réglés dans leurs mœurs ; ils se distinguent par la douceur de leur caractère et par la

décence et l'exactitude avec lesquelles ils suivent le cours de leurs études. C'est avec raison que cette université est regardée comme le premier séminaire du Nord, en ce qu'elle a produit de tout temps des hommes recommandables dans les sciences. Le jardin de botanique est petit, mais il est disposé avec jugement.

L'université d'Abo fut fondée en 1640 par la reine Christine, et dotée des mêmes priviléges que celle d'Upsal. Il y a trois professeurs en théologie, un adjoint et un répétiteur; un professeur de jurisprudence, trois de médecine et deux adjoints; neuf de philosophie, trois adjoints et neuf répétiteurs. On en compte quatre pour les arts d'agrément, savoir; un maître de français, un maître d'armes, un de danse, et un de musique.

Relativement à ce qui regarde les universités de Suède, en général, il faut observer, 1.° que le nombre des professeurs, de leurs adjoints et des répétiteurs, est en plus grande proportion avec la population qui n'excède pas trois millions d'individus, que dans toute autre contrée de l'Europe; 2.° que bien que la théologie polémique, et la logique d'Aristote, toujours escortées de leurs compagnes ordi-

naires, les disputes oiseuses, occupent encore les esprits; cependant nombre de personnes portent leurs moyens vers la culture des sciences réelles, et vers les objets dont l'examen peut être d'une utilité plus importante; 3.° qu'il est une familiarité raisonnée entre ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés; familiarité telle, que les premiers sont toujours disposés à donner l'instruction, de la manière la plus profitable, aux seconds, également toujours prêts à la recevoir; qu'ils les invitent à établir leurs doutes, à présenter les questions, et même à citer les auteurs qu'ils voudraient qu'on leur expliquât, ou les sujets qui, à leurs yeux, sont susceptibles de discussion; c'est ce qu'indiquent les phrases suivantes, prises de différens programmes. *Privatim ea tractabit quæ studiis auditorum convenerint. — Privatam operam auditorum desideriis accommodabit. — Necnon desideriis commilitonum in cæteris studii historici locis ut poterit, privatim satisfaciet. — In explicatione sacri alicujus libri historici, quem adpetierint auditores, studiosæ juventuti inservire conabitur. — Autorem græcum quem desideraverint futuri auditores explicabit. — Chemiam docens, desideriis hon.*

commilitonum, omni, quâ potest, diligentiâ et fidelitate, operam suam accommodabit, etc. etc.

4.° Les universités de Suède se distinguent de toutes les autres, en admettant l'escrime et la danse au nombre des arts libéraux : ils présument avoir droit d'être approuvés en cela ; selon eux, ces deux arts peuvent se rapporter à des principes d'une exacte théorie. La dignité de la danse, que l'on range parmi les arts d'imitation, comme la musique et la peinture, a été soutenue et prouvée par le docteur Smith, dans son essai sur divers sujets de philosophie. Ce savant, entr'autres particularités sur ce sujet, a observé que le principe de connexion entre la musique et la danse, est ce que les anciens ont appelé le rhythme, ou ce que nous appelons le temps et la mesure. 5.° Il est peu de pays en Europe, où les gouvernemens aient répandu autant de protection et de faveur sur les sciences et la littérature, qu'en Suède. On y a donné à différens professeurs le titre de chevaliers et autres marques de distinction ; on pourrait mieux dire, avec une sorte de profusion : en général, tout ce qui donne un caractère littéraire, devient un titre au respect et à l'estime ;

c'est un objet d'ambition pour les nobles comme pour tous ceux qui se trouvent dans une honnête aisance. Nous observerons, à ce sujet, que Gustave III, vers la fin de 1778, conduisit le prince royal, actuellement roi, à l'université d'Upsal, et qu'il assista à tous les exercices publics et particuliers, que ce prince subit pendant un séjour de six semaines. L'ardeur et les succès avec lesquels il s'appliqua aux études dès l'âge de huit à neuf ans, plurent singulièrement au roi, qui, pour le familiariser avec le peuple qu'il devait gouverner un jour, et lui donner des notions précises sur l'état et la situation du royaume, l'avait déjà fait voyager avec lui dans plusieurs provinces.

CHAPITRE IX.

Exposition annuelle des tableaux à Stockholm. — Académie de peinture et de sculpture. — Détails sur quelques peintres distingués, et leurs productions, et sur quelques ouvrages d'amateurs.

UNE exposition des tableaux a lieu chaque année au mois de février, et c'est tout-à-la-fois un objet d'agrément et d'instruction; elle est ouverte gratuitement à tout le monde. Ici la bonne société de Stockholm semble s'entendre pour encourager, par des éloges, les efforts de génie qui se montrent sous tous les aspects. On doit, à cette exposition, la justice de dire qu'elle mérite d'être vue par les étrangers aussi bien que par les Suédois. C'est là que l'on aperçoit, d'un coup-d'œil, l'état des arts dans cette contrée, et que l'on est à même, non-seulement de se former une opinion sur la capacité des artistes, mais encore sur le goût général et le jugement de la nation. Chacun dit franchement son avis sur les

diverses productions, quoique ici, tout comme ailleurs, il y ait toujours quelques personnes de l'un ou l'autre sexe, qui cherchent à prendre l'avance, et à diriger, soit les éloges, soit la censure. Les artistes eux-mêmes ne sont pas toujours étrangers à ce petit manége, et j'en ai vu qui savaient, avec un grand art, attirer l'attention publique sur leurs ouvrages, au détriment de leurs confrères.

L'exposition a lieu dans un local annexé à l'académie de peinture et de sculpture. Il y a neuf professeurs attachés à cette institution, et environ quatre cents élèves. L'académie distribue annuellement trois premiers prix et trois seconds. Les jeunes gens qui donnent les preuves les plus évidentes de génie, sont envoyés en France et en Italie, aux dépens de l'Académie. Ce local contient cinq pièces, mais trop petites et trop basses; les tableaux y sont placés sans entente et sans convenance.

Dans la première de ces salles, que l'on pourrait appeler une antichambre, puisqu'il faut la traverser pour pénétrer dans les autres, se trouvent tous les ouvrages que l'on regarde comme de moindre importance; on y voit aussi les dessins et gravures des élèves. La salle à gauche est destinée à recevoir

les beaux morceaux; et dans celle à droite sont placés les statues, bas-reliefs en plâtre, et les dessins des élèves. La troisième salle offre un amas confus de peinture, de dessin, d'architecture, de plans d'édifices publics, parmi lesquels sont entremêlés nombre de portraits et de paysages. Près de cette salle est un cabinet qui contient des plans et des modèles de nouvelles inventions et projets de mécaniques. Dans cette exposition on présente, non-seulement les productions des Suédois, mais encore celles des membres étrangers, celles des agrégés ou associés qui, quoiqu'ils soient de l'académie, ne jouissent pas cependant des priviléges des membres; celles enfin des personnes qui, n'étant ni membres ni associés, peuvent obtenir du président la permission d'exposer leurs travaux. Le nombre des morceaux exposés en 1800, époque où je me trouvais à Stockholm, montait à cent vingt-neuf. Chaque tableau portait un numéro et le nom de l'auteur; vers la fin de l'exposition, qui dure quinze jours, on publie un catalogue imprimé, dans lequel les ouvrages sont disposés dans l'ordre suivant: 1.° les membres régnicoles de l'académie; 2.° les étrangers; 3.° les associés; 4.° les

artistes à qui, sans être de l'académie, on a permis d'exposer. En entrant ici dans quelques détails sur les morceaux les plus importans de cette exposition, et qui fixèrent le plus l'attention, je suivrai le même ordre.

Membres régnicoles.

M. John Tobie Sergel, dont le nom est connu de tous les artistes des différentes parties de l'Europe. Il est au rang des sculpteurs à grande réputation, et le seul du Nord qui ait vraiment du mérite. Il a étudié à Rome, et fait honneur à l'école moderne; il a exécuté divers morceaux de la plus grande valeur. Il a fini dernièrement une statue en bronze, de Gustave III : elle est d'un volume colossal, et doit être placée sur un piédestal en face du château, à l'opposite du pont qui conduit à l'amirauté. Sa production la plus admirée est son groupe de Cupidon et de Psyché, où se trouvent réunies la plus grande beauté de forme à la plus heureuse expression du sentiment; elle est destinée au palais de Haga. Malheureusement cet artiste s'est retiré du monde ; en proie à la plus profonde mélancolie, il vit dans la solitude, et n'est visible que pour ses domestiques.

M. Charles Fred. Breda, peintre de portraits. Il fut en Angleterre : élève de M. Reynolds, il en a imité la manière. Ce peintre excelle dans l'art de saisir la ressemblance, et de donner un style historique à ses tableaux; son coloris est brillant, mais peut-être trop animé. Ses poses sont par fois peu naturelles et forcées; son dessin n'a pas toujours assez de correction, ni ses draperies n'ont pas assez de facilité. Il travaille beaucoup et rapidement; ses tableaux, strictement parlant, ne sont rien autre que des esquisses. Son caractère est doux, aimable et sans fierté. Il a une nombreuse collection de tableaux, parmi lesquels il en est quelques-uns de fort beaux. M. Nic. Lafrensen, connu en France, où plusieurs de ses tableaux ont été traduits par la gravure. C'est un assez bon artiste, heureux dans ses idées, et un peu attaché à la manière française. M. Elias Martin, peintre en paysages; il voudrait aussi passer pour peintre d'histoire, mais à cet égard, on pourrait lui appliquer le proverbe, *ne sutor ultra crepidam.* Avant l'arrivée de M. Bélanger, il était, en son genre, le premier peintre de la Suède. Nous parlons seulement de ses tableaux à l'huile; car, quant à l'art de peindre à la

gouache, il en ignore jusqu'aux principes. De tous les artistes que j'ai connu en Europe, M. Martin est le plus heureux, par les prestiges de son imagination. Il est tellement persuadé qu'il est le premier peintre de l'Europe en tout genre, que l'amour de la gloire, passion si souvent accompagnée d'inquiétudes et de tourmens, n'occasionne en lui que les sensations les plus agréables. Son pinceau n'a-t-il qu'effleuré un instant la surface de la toile, il y voit déjà l'embrion de la plus rare production. Il ne se fait aucun scrupule de vous dire ingénuement que sa touche est une des premières du monde : il se met, à cet égard, au niveau des artistes les plus célèbres dont il soit fait mention dans l'histoire; et il termine son panégyrique, en disant qu'il est actuellement le seul des grands peintres vivans, et il déplore la perte, dont sa vieillesse avancée menace les arts. Du reste, c'est un assez bon homme, et tout aussi complaisant pour les autres que pour lui-même. Sa dernière production est pitoyable sous tous les rapports; mais il en a fait quelques-unes qui, pour un artiste du Nord, ne sont pas sans mérite. Il faut dire cependant que ses tableaux sont d'une harmonie agréable, et qu'il a assez

de connaissance des règles de la perspective.

M. Desprez, premier architecte du roi. Son nom n'est point oublié en Angleterre où il passa quelque temps, et fixa l'attention des connaisseurs dans ce genre. Il est peut-être le plus grand décorateur de la scène, qu'on ait en Europe ; il a une parfaite entente de la disposition historique du théâtre, du contraste de la lumière et des ombres, des effets de lune et de soleil, de perspective, et de tout ce qui concerne la partie du machiniste : il étonne par la richesse de son imagination. On regarde comme son chef-d'œuvre les décorations qui servirent à l'opéra de Gustave Vasa. Le style d'architecture du palais de Christiern est des mieux conçus : on est surpris d'admiration à la vue des décorations dont sont ornées les tentes de ces deux rivaux à la couronne ; les songes de l'usurpateur sont une digne preuve de toutes les richesses cachées dans les magasins de sa féconde imagination. La plus grande difficulté qu'il ait rencontrée, a été de modérer ses conceptions pour les approprier à la petitesse du théâtre de Stockholm. Il était impossible de trouver un homme plus digne de plaire à Gustave III, et dont l'ame eût une plus grande affinité avec

celle de ce monarque. Quand le roi, dans ces instans de délassement, se communiquait à ceux qui l'entourraient, il avait coutume de leur dire : « Il n'y a personne qui ait une » imagination réelle, que moi et Desprez ». Il est à regretter que cet homme, si propre à déployer avantageusement son génie sur un plus grand théâtre, ait été s'ensevelir en Suède, où, n'étant plus employé dans son genre, il pourra avec peine trouver de quoi exister, et où l'ignorance, la cabale et l'envie l'ont terrassé sans lui laisser l'espoir de pouvoir un jour se relever. Si Gustave III eût vécu, cet artiste eût coûté quelques millions de rixdalers de plus : ce fut lui qui fit les dessins du nouveau palais à Haga. Les fondations seules ont coûté une somme énorme; on fit projet sur projet; et si la sagesse ne se fût pas prémunie contre l'imagination exaltée de l'architecte, le trésor public n'eût pas été suffisant pour les exécuter. M. Desprez, forcé de laisser ses talens dans l'inaction, dans un pays comme la Suède, où l'extrême médiocrité des finances impose la plus rigoureuse économie, se livre maintenant aux brillantes, mais inexécutables conceptions que son esprit extraordinaire et bizarre lui suggère. Il em-

ploie ses loisirs à méditer des plans d'édifices bien plus magnifiques que les anciennes pyramides d'Egypte, et à tracer des monumens dont l'exécution coûterait mille fois plus qu'aucun de ceux cités par l'histoire. Il a dernièrement conçu l'idée d'une pyramide dont la base ne pourra être placée ailleurs que dans les déserts de l'Afrique. C'est là qu'il voudrait que fussent déposées les statues de tous les hommes qui, dans quelque genre que ce fût, se seraient rendus célèbres sur le globe. Il convient cependant que pour exécuter ce projet, il serait indispensable à tous les souverains de s'entendre pour subvenir aux dépenses. M. Desprez est aussi peintre d'histoire, mais son coloris est mauvais; j'ai vu quelques-unes de ses marines : ce sont des combats, mais il compose mal, et un seul vaisseau du premier plan couvre et cache tous les autres.

M. Louis Bélanger, premier peintre du roi de Suède. Après être resté plusieurs années en Italie, où il s'appliqua à l'architecture, il vint en Angleterre, où il séjourna quelque temps; l'on y trouve encore nombre de gravures d'après ses gouaches. Ce peintre de paysages a du talent; il compose avec intel-

ligence; sa touche est légère; il est coloriste, et peint bien à l'effet : il n'a point de supérieur en Suéde. Il s'occupe actuellement d'un ouvrage fort intéressant, c'est un voyage pittoresque de ce royaume, dont les planches sont gravées, sous ses yeux, par Cordier, artiste qui l'a suivi à Stockholm. A son arrivée, Bélanger fut présenté au roi qui l'honora du titre de son premier peintre, et lui permit de dessiner tous les ports de Suède. Une semblable collection, dirigée par un homme de ce mérite, sera sans doute précieuse. Ses talens, et les distinctions qu'il leur doit, ont, suivant l'usage, éveillé l'envie, et lui ont attiré une foule d'ennemis.

M. Westmüller. Cet artiste n'a rien mis à l'exposition de 1800, mais l'année précédente, il avait exposé une Ariadne que l'on vante beaucoup, et qui confirme la réputation qu'il avait déjà acquise. Il est, après Breda, le meilleur peintre de portraits, et dans les détails il le surpasse souvent. Celui de ses ouvrages que j'estime le plus, est le portrait du gouverneur Uglass. Quoique la figure ait de la roideur, défaut qu'on lui reproche souvent, elle n'en a pas moins d'ame et d'expression. Les mains sont touchées en maître, et les étoffes

étoffes de draperies pourraient rivaliser avec celles du chevalier Vanderwerf. Quant à son Ariadne, elle ne mérite pas tous les éloges qu'on lui prodigue ici; l'attitude est contrainte, le dessin incorrect, et en général elle est trop terminée, mais les chairs sont admirables, et c'est ce qui a valu à ce tableau sa grande réputation.

M. Laurent Spargrén, peintre du roi. Il a renoncé à l'histoire pour s'adonner à la miniature. Il a fait un voyage à Canton, pour y apprendre l'art de peindre sur verre, ainsi que le pratiquent les Chinois. Cet art n'est pas connu en Europe, les Chinois en font un secret, comme bien d'autres choses. M. Spargrén trouva heureusement un Chinois qui se hasarda à le cacher dans un cabinet voisin de la chambre où des peintres travaillaient. Ce secret ne consiste que dans le procédé de placer les couleurs les unes sur les autres. Les couleurs sont broyées et disposées d'une manière différente à celle usitée en France et en Angleterre. M. Spargrén réside actuellement à Paris, et est le seul artiste connu pour peindre à la manière des Chinois, et qui sache donner à ses peintures sur verre, un fini qui surpasse même celui de l'émail.

Membres étrangers.

Les ouvrages des membres étrangers ne devraient pas, strictement parlant, entrer dans l'histoire de l'état des arts en Suède; mais comme ils ont été placés à l'exposition, et que plusieurs de ces membres résident sur les lieux, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelque chose.

M. Jul., directeur de l'académie royale des arts à Copenhague, peintre dont la renommée, dans le Nord, est au-dessus de toute expression. Il y est regardé comme le *nec plus ultrà* des peintres de portraits, et ses tableaux comme autant de modèles pour l'art. Les louanges décernées à cet artiste me paraissent si exagérées, que je ne puis m'empêcher de placer ici la remarque d'un connaisseur d'Italie, qui, ayant vu plusieurs de ses productions, avait parfaitement étudié sa manière. « Jul., » disait-il, « est à mes yeux le plus mauvais » de tous les peintres de portraits; son dessin » est assez correct, mais, sous tout autre » rapport, son infériorité est visible; ses com- » positions sont sans goût; ses lumières et » ses ombres sont mauvaises; son coloris froid, » dur, et sans la moindre dégradation d'om-

» bre ; ses effets désagréables ; ses ressem-
» blances, quoiqu'assez heureuses et frap-
» pantes à un œil vulgaire, n'en sont pas
» moins entièrement privées de dignité, et
» leurs contours secs et tranchans. Il ne con-
» naît qu'imparfaitement les lois de la pers-
» pective ; les figures sont mesquines, et ses
» draperies roides et contrariées. »

M. Lampi. Le duc et la duchesse de Sudermanie, étant à Vienne, se firent peindre par cet artiste, et envoyèrent ces tableaux à l'exposition de Stockholm. Quoique tout indique dans ce travail la précipitation, on peut assurer que ces deux portraits éclipsèrent tous les autres, et mirent en évidence l'extrême différence qui existe entre la touche du Midi et celle du Nord. Il règne dans ces deux tableaux une noble majesté et une heureuse imitation de la nature ; la composition en est agréable, le coloris vif, et l'effet vrai ; le clair obscur en est bien entendu, les figures tournent bien ; la touche de pinceau est exprimée avec cette exactitude qui décèle le véritable artiste M. Ant. Bossi, Vénitien, peintre en miniature. Il vint à Stockholm pour y résider quelque temps, pendant lequel il finit nombre de portraits, tous d'un grand mérite.

Parmi les ouvrages des amateurs étaient quelques gravures du comte Morner; elles étaient une heureuse imitation du style allemand, nommé *mezzo tinto*, dans lequel il se forma pendant son séjour à Vienne, où il suivit le duc de Sudermanie. M.lle Pollet, dame d'honneur de la reine douairière, avait exposé un paysage à l'encre de la Chine, esquisse d'une manière libre et heureuse. Cette dame est assurément la plus accomplie de celles que j'ai vues dans cette capitale; elle est de Stralfund en Allemagne. Les deux rivaux en dessins de paysages au lavis, sont les colonels Skioldebrand et le baron de Geer. Ces paysagistes n'avaient rien produit cette année. Les éloges que je donnerais au premier pourraient tenir de la partialité, quoiqu'ils lui fussent justement dus; néanmoins je dois dire que son rival a un pinceau agréable et délicat; qu'il rend la figure avec correction et vérité, quoiqu'il n'ait pas assez étudié les grands maîtres, qu'il connaisse peu la perspective et l'entente générale d'une composition.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière; ce que nous pourrions ajouter ne serait d'aucun intérêt pour le lecteur: nous ferons cependant cette observation gé-

nérale, que sous le règne actuel, les beaux arts, en Suède, sont loin d'être dans un état florissant. L'économie du roi, le délabrement des finances, le peu de luxe chez les particuliers, s'opposent aux progrès des arts, et découragent les artistes. Gustave les soutenait par goût, et par cette noble ardeur d'embellir tout ce qu'il touchait. Depuis sa mort, les beaux arts n'ont rien produit de bien remarquable. Sergel, dont il a déjà été fait mention, s'est retiré du monde, accablé sous le poids des chagrins. Deprez, depuis longtemps, n'est plus appelé au théâtre, et Bellanger est demeuré victime de la jalousie, de l'intrigue. En un mot, les arts sont devenus un objet de monopole, qu'exerce un petit nombre de prétendus artistes, dont le principal savoir consiste à en imposer à leurs concitoyens, par les ressorts d'une cabale sourde et couverte de charlatanisme.

CHAPITRE X.

Eloges rendus à M. Coxe, relativement à ses détails sur la Suède, et à son empressement à recueillir les informations. — Avis aux voyageurs. — Impression que laisse sur l'esprit de l'auteur l'état actuel des arts et des sciences en Suède. — Commerce et manufacture. — Liberté civile. — Usage des traîneaux en hiver; leur utilité. — Différentes espèces de traîneaux, et route faite à travers les neiges. — Départ de Stockholm, et voyage à Grislehom. — Passage par Haga et Ulriesdal. — Description des jardins de Haga en hiver. — Aspect de la campagne entre Ulriesdal et Grisleham. — Renards qu'on trouve sur la route. — Manque d'auberges, ou maisons destinées aux voyageurs. — Provisions des paysans qui les attendent. — Caractère, mœurs et état privé des gens de la campagne.

S'IL n'est point de matière, même la plus abstraite, qui ne doive être posée attentive-

ment, et vue sous plusieurs faces, quand il s'agit d'en porter un jugement sain, combien plus importe-t-il que les voyages, ceux de long cours sur-tout, soient entrepris par différens observateurs judicieux, et qu'ainsi le livre de la nature, où se trouvent renfermés les meilleurs matériaux pour l'instruction, soit ouvert à ceux dont l'esprit est avide de connaissances, et de s'enrichir de faits intéressans. Au milieu de cette variété infinie d'objets qui passent sous nos yeux, nous nous attachons de préférence à ceux qui se trouvent avoir quelque analogie avec nos habitudes, nos goûts et nos études. De cette réflexion qui s'applique à tout écrivain, il résulte que ce serait à tort que, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, le voyageur chercherait à se concilier l'estime de ses lecteurs, en déprimant les découvertes que d'autres auraient pu faire avant lui. Les immenses contrées da la Scandinavie ouvrent certainement un champ assez vaste à des spéculations et des découvertes nouvelles, sans avoir recours à ce moyen déshonorant pour l'homme de lettres : par exemple, les mines de Suède ont donné naissance à de nombreux mémoires ; est-ce une raison pour qu'elles ne fournissent pas encore

matière à d'autres ? Quelle foule de considérations peuvent nous offrir la navigation de ce royaume, son commerce, ses revenus, sa population, son gouvernement, sa police, ses lois civiles et criminelles, ses travaux publics, ses édifices, ses établissemens de bienfaisance, son agriculture, ses forces de terre et de mer, et tant d'autres objets qui constitueraient, au besoin, un travail historique et statistique? Mais d'autres voyageurs se sont livrés avant moi à ces détails. D'ailleurs, il n'entre point dans mon plan de décrire, d'une manière locale, tout ce qui est relatif à la Suède, quand même, pour me rendre le lecteur favorable par une plus grande exactitude que celle de M. Coxe, je surchargerais mon ouvrage de faits puisés dans l'histoire de ce royaume, en plus grand nombre que ceux rapportés par cet estimable voyageur. Je dois dire à sa louange, qu'il mérite la réputation distinguée à laquelle peut aspirer l'observateur habile à se procurer les notions les plus exactes sur tous les objets capables de piquer la curiosité, et attentif à noter, dans son journal, les faits dignes d'attention, pour y recourir en temps et lieu. Si, parmi la quantité de matériaux qu'il a recueillis, il s'en trouvait quelques-uns

déjà connus du public, il ne faudrait pas en conclure que ce voyageur ne les a publiés de nouveau que pour grossir son livre, comme pourrait le faire un plagiaire ou un compilateur, mais bien attribuer cette répétition à l'inconnaissance qu'il pouvait avoir de leur publication : mais, dans le fait, cette répétition n'est-elle pas elle-même une autorité nécessaire pour confirmer les faits avancés par d'autres ; et, en l'envisageant ainsi, n'ajoute-t-elle pas encore de l'importance à son ouvrage, l'un des plus riches mélanges que l'on connaisse sous le nom de voyages. La décence et l'équité exigeaient de moi cette justice que je me plais à rendre au zèle et à l'activité de M. Coxe, quoique sa conduite ait laissé dans ces climats une sorte de prévention, dont, après lui, d'autres voyageurs, ainsi que moi, se sont ressentis. Le désir de s'instruire de tous les points d'économie publique dont il avait besoin pour dresser ses tables de statistique, ne lui permettait pas de s'apercevoir qu'en fatigant les Suédois de questions, il ne répondait jamais à celles qu'ils lui faisaient. C'était cependant un échange de connaissances réciproques qu'ils avaient droit d'attendre de la reconnaissance qu'il devait à

leur empressement à l'aider dans ses recherches; mais tout entier à la préparation de l'ouvrage que dès-lors il méditait, non-seulement il évitait de satisfaire à leur curiosité, mais il exigeait encore que les personnes les plus distinguées qui daignaient lui fournir des renseignemens, signassent leurs mémoires; indiscrétion que la simplicité philosophique peut faire excuser, mais qui n'en est pas moins à charge à ceux qui en sont l'objet. Cette matière était souvent celle que l'on mettait sur le tapis dans les maisons où j'avais l'honneur d'être reçu, après les premières politesses d'usage. Cette affectation à revenir sur le même objet, m'a servi d'avertissement à moi-même, pour ne pas mériter un pareil reproche, et j'en ai fait mon profit en recueillant les objets de statistique que je mettrai sous les yeux du lecteur: ils sont bien peu nombreux, si on les compare à ceux qu'a rassemblés M. Coxe; mais, quels qu'ils soient, je dois les publier pour l'avantage et l'instruction des voyageurs qui me succéderont dans ces contrées.

Il est douteux qu'aucune autre nation eût fait autant de progrès dans les sciences et les arts libéraux et mécaniques, si elle eût eu,

comme la nation suédoise, à triompher du sol, du climat, des discussions domestiques, et de la jalousie de voisins orgueilleux et puissans. Son commerce est dans un état florissant; ses manufactures sont en vigueur; enfin tous ses moyens d'industrie sont encouragés, autant du moins qu'il est raisonnable de l'espérer dans un pays en proie, depuis un siècle, à des circonstances malheureuses. On ne peut pas se dissimuler que, malgré les fréquentes atteintes portées à la liberté, le peuple n'ait conservé toute son énergie. Le gouvernement respecte cet esprit public : on s'en aperçoit aux ménagemens qu'il conserve pour l'opinion, à l'attention qu'il donne aux réclamations des individus, au soin qu'il prend de mettre souvent la clémence à la place de la sévérité des lois, et à la vigilance qu'il apporte à ce que, dans les hôpitaux et dans les établissemens de bienfaisance, l'on ait, pour les infortunés, tous les égards commandés par l'humanité.

Les ressources principales d'un état consistent dans trois choses, la population, le revenu, et le territoire. Les deux premiers points ne sont pas considérables en Suède; il n'en est pas de même du dernier. La superficie du territoire est immense, mais malheureusement n'est point en valeur. Toutefois, si

maintenant l'on ne tire pas des terres et des mers qui dépendent de la Suède, tout l'avantage que l'on pourrait s'en promettre, leur étendue n'en est pas moins importante ; car les sciences et les arts, en se perfectionnant, peuvent faire, à la longue, ce que leur enfance et leur état de langueur n'ont point encore obtenu ; et que ne doit-on pas attendre d'un peuple en qui la rigueur du climat et les obstacles que son génie n'éprouve que trop souvent, n'ont point étouffé le sentiment de sa liberté civile et de son indépendance politique ?

Mais, bien loin que l'on se plaigne en Suède de l'âpreté du climat, l'on y regarde, au contraire, un hiver trop doux, comme une calamité publique. La raison en est simple, c'est qu'alors l'usage des traîneaux devient impossible, et qu'ils sont l'unique moyen dont on puisse user pour le transport lointain et rapide de toutes les matières pesantes, tels que le fer, le bois, le grain, etc. Les grandes routes sont trop peu nombreuses, et les charrois trop rares pour pouvoir suppléer au défaut des traîneaux et à l'absence de la neige. Avec un hiver sévère, tous ces inconvéniens disparaissent ; l'usage des traîneaux devient facile ; ils franchissent alors avec rapidité et en

ligne directe, à la faveur de l'épaisse croûte de la neige glacée, dont l'étendue est couverte, les forêts, les étangs, les lacs, les rivières. Sans la commodité de ces transports, toutes les grandes foires de la Suède et de la Finlande languiraient : aussi leur époque générale est-elle toujours dans l'hiver. Il est très-ordinaire de voir des paysans entreprendre des courses de trois ou quatre cents milles, dans le seul objet de porter leurs denrées à tel ou tel marché ; et il en est certains qui, en dix ou douze jours, ont ainsi fourni sur leurs traîneaux jusqu'à cinq cents milles.

La forme de ces traîneaux n'est point déterminée d'une manière uniforme, comme il serait assez raisonnable de se le figurer ; elle est tellement variée, que lorsque nous eûmes arrêté notre départ pour le Nord, nous fûmes embarrassés pour le choix. Cette variété ne consiste pas simplement dans la coupe et les ornemens, mais encore dans la construction et la disposition intérieure. Quand on entreprend un voyage de long cours, l'on est rarement content des commodités qui se présentent, et l'on accroît ses embarras par l'envie même de les éviter : mais ici, quelques raisons nous obligèrent à être circonspects et difficiles sur le choix de la voiture qui devait

nous porter de Stockholm vers le Nord. Les grands traîneaux couverts, faits sur les modèles des voitures, et montés sur des patins, sont certainement plus chauds et plus commodes sous tous les rapports; mais néanmoins ils ne conviennent pas pour voyager à travers la Finlande. Pour un voyage semblable, il faut des traîneaux qu'un seul cheval puisse traîner, et dont la voie puisse convenir aux routes étroites si communes en ce pays. Dans beaucoup d'endroits, ces routes sont bordées de chaque côté, d'une espèce de muraille de neige, de cinq à six pieds de haut. Les petits traîneaux dont on se sert à Stockholm dans les parties de plaisir, et dont la figure ressemble à une partie de coquille bivalve, seraient bien les meilleurs à cause de leur légèreté et de leur peu de largeur; mais ces petits traîneaux, très-bons pour la ville, seraient très-incommodes pour de longs voyages de sept à huit cents milles; n'ayant point d'appui derrière, il serait impossible de supporter un long voyage sans autre soutien que l'équilibre de son propre corps. Il serait d'ailleurs trop fatigant de se conduire continuellement soi-même, puisqu'ils n'ont pas toujours de place pour l'homme qui doit tenir les rênes. En partant de Stockholm, nous pouvions nous

procurer quelques traîneaux de Finlande, qui nous auraient également servi pour la Suède et pour ce pays ; mais ces voitures, seulement d'usage dans cette partie du Nord, entre la capitale et la Finlande, n'étaient faites que pour un attelage particulier de chevaux ; et les paysans, routiniers ici comme par-tout ailleurs, se refusaient à nous fournir des chevaux, parce que leurs harnois ne pouvaient s'y ajuster. Ils trouvaient ces traîneaux grossiers, mal faits et pesans, parce qu'ils glissaient sur de larges supports de bois, au lieu d'être garnis, comme les leurs, de lames de fer. Comme on fait rarement le voyage de Finlande, la police des routes est moins bien observée qu'en Suède ; la couche des neiges est plus épaisse dans ces contrées ; et les habitans, accoutumés à la forme de leurs traîneaux, ne voient point de nécessité à pratiquer des routes plus larges que ne le comportent les voitures dont ils font le plus communément usage.

Voici, dans les parties du Nord où j'ai voyagé, comme on s'y prend le plus communément pour tracer ces routes après la chute des neiges. On se sert d'une espèce de triangle en bois, dont la base peut avoir de

huit à dix pieds de proportion. On attelle à cette machine, soit des chevaux, soit des bœufs, en nombre suffisant. Cette machine, traînée de la sorte par ces animaux, pèse également dans toutes ses parties sur le sol. On conçoit aisément que ce procédé rejette la neige à droite et à gauche de la trace que fait ce triangle, et, diminuant celle qui se trouve dans le milieu, prépare un chemin facile aux traîneaux qui doivent y passer. Mais il arrive que les voyageurs qui se succèdent font, au milieu, un autre sillon, ou, si l'on veut, une autre ornière, proportionnée à la largeur de leurs traîneaux; et comme le second suit toujours les traces du premier, ces sillons, à la longue, et quand le volume des neiges, par de nouvelles chutes, s'accumule sur les côtés, ces sillons, dis-je, deviennent si profonds, qu'ils forment des chemins creux, dont l'encaissement n'admet plus que des traîneaux d'une même dimension. Nous pesâmes mûrement toutes ces difficultés, et prévîmes les contrariétés et les obstacles qu'elles nous opposeraient. Nous nous décidâmes donc à donner la préférence aux traîneaux des paysans que nous pourrions nous procurer de poste en poste, et à voyager de la sorte jusqu'à Abo, où nous nous procurerions

rerions un traîneau finlandois, dans lequel il nous serait possible alors de continuer notre voyage, sans être obligé de déplacer à chaque instant nos bagages. Cette résolution prise, nous nous mîmes en route.

Ce fut le 16 mars 1799, qu'à sept heures du matin nous sortîmes de Stockholm par la porte du Nord, enveloppés de pelisses faites de peaux d'ours de Russie; la tête, les mains et les jambes garanties par des bonnets, des gants et des bottes fourrés, nous bravâmes aisément le froid jusqu'à Grisselhamn, où nous arrivâmes le même soir. L'état de l'atmosphère, constamment couverte de nuages épais, versa une sorte de monotonie et de tristesse sur cette première journée. En laissant Stockholm derrière nous, les premiers objets dont nos regards furent frappés, furent ces jardins de Haga que déjà nous avons décrits, et ce lac qui, dans l'été, enrichit ce beau lieu de sa limpide ceinture. Naguère ce séjour enchanteur, cet asile des plaisirs, étalait sous nos yeux tous les charmes de l'art et de la nature. Les arbrisseaux, les taillis, les arbres de toute espèce, parés de verdure et de fleurs, y dérobaient sous leur ombrage ces labyrinthes, dont les routes mystérieuses et parfumées gui-

daient nos pas vers les fontaines jaillissantes, sous la voûte élégante des temples consacrés aux jeux, ou dans les aimables réduits de la simplicité et des amours. Maintenant affreux désert, soumis à la puissance de l'hiver, toutes ces ressources que l'art avait ménagées pour captiver l'œil avide de jouissances, pour enivrer l'ame de toutes les sensations des plus douces surprises, pour cacher le désordre de la nature sous le voile des Graces, pour centupler les nuances des plaisirs, en ne les accordant que par degrés, et les cachant souvent pour les rendre plus piquans et plus vifs, tout était effacé par l'âpreté de la saison. Ce lieu de délices, ce terrestre élysée, créé pour le délassement des rois, alors languissant dans sa déplorable nudité, laissait apercevoir tous les objets de son luxe confusément amoncelés. Toute harmonie, tout accord, toutes combinaisons avaient disparu. Les portiques, les statues, les fontaines, les temples isolés au milieu des frimats, languissaient sur la terre glacée; et, tristes orphelins des beaux jours, déshérités de Flore et des Zéphirs, revêtus du deuil de la nature, n'offraient plus que l'image de la mort et du chaos, sur le théâtre même de leur splendeur et de leur gloire.

Après avoir traversé le lac de Haga, nous côtoyâmes la maison de plaisance de la reine douairière Ulrica, appelée Ulricksdale. Cette maison appartenait jadis au cômte de la Gardies. Sous le règne de Charles XI, la reine douairière Ulrica Elèonora l'acheta. Elle goûta, dans cette retraite, cette paix et cette tranquillité, si communément étrangères aux palais des grands. Depuis Ulricksdale jusqu'à Grisselhamn, c'est-à-dire, dans un espace de soixante-neuf milles à-peu-près, si l'on en excepte la distance entre ce village et Stockholm, la route ne nous offrit plus rien qui fût digne de remarque. Le sol n'est ni montagneux proprement dit, ni totalement plat; il est coupé par des collines, dont les pentes sont douces et faciles. La vue est extrêmement fatiguée par l'éclatante blancheur de la neige, et elle saisit avec empressement le repos que lui présente le vert obscur des pins que l'on rencontre fréquemment. Un spectacle amusant est celui des renards que l'on trouve sur le chemin, tantôt arrêtés, tantôt se promenant tranquillement. Les voyageurs sont étonnés de trouver ici ces animaux dépourvus de cette finesse et de cette défiance, marques distinctives ailleurs du caractère de leur espèce. Le

fumier que laissent les chevaux sur la route, les attire, et c'est une nourriture qu'ils recherchent. A l'approche de notre traîneau, ils se contentaient de sauter de l'autre côté du fossé; ils tournaient autour de nous, et fixaient notre équipage, sans témoigner aucune crainte, et ne bougeaient souvent que lorsque nous étions à quarante pas d'eux; mais si nous faisions arrêter notre voiture, ils prenaient aussitôt la fuite. Siffler était l'unique moyen de les arrêter; ils fixent alors en face la personne dont le sifflement a suspendu leur course. Un voyageur que la chasse amuserait, et qui aurait un fusil dans son traîneau, aurait une grande facilité pour tirer sur ces animaux. Mais l'incommodité d'ôter à chaque instant nos gants, d'ouvrir nos pelisses, de nous déranger de nos places auxquelles on tient volontiers quand il fait froid, et quand on s'est occupé long-temps à se placer de son mieux, enfin la paresse, tout nous faisait négliger cet amusement.

Quelques personnes ont prétendu que les renards du Nord étaient d'une espèce différente de ceux d'Angleterre et des autres pays, que ces derniers étaient plus gros, plus fins et plus sauvages. Sans prétendre décider la question, j'ob-

serverai seulement que la prudence chez les animaux du Nord se trouve souvent réduite à rien par l'excès de la faim, et que le froid en Angleterre n'est jamais si long, ni son intensité aussi grande pour les réduire à une telle extrémité. Quant à ce qu'ils s'arrêtent court au milieu de leur fuite, lorsqu'ils entendent siffler, je ne puis dire, ni même conjecturer quelle espèce de sensation ce son peut exciter en eux; comme il leur est entièrement nouveau, sans doute ils le considèrent comme un avertissement d'un danger prochain. Ici la superstition fait croire au peuple, que les renards et les loups regardent comme un outrage quand on les appelle par leurs noms spécifiques, et qu'ils se vengent de cette insulte sur la volaille et autres animaux de basse-cour; c'est pour cette raison qu'ils appellent les renards, *jambes brunes*, et les loups, *jambes grises*, l'ours, *le vieillard de la pelisse*, comme les peuples de Sumatra donnent de beaux noms aux tigres qu'il leur importe d'avoir pour amis.

Le voyageur, depuis Stockholm jusqu'à Grisselhamn, ne doit point penser à s'arrêter pour manger ou dormir, c'est-à-dire en un mot, qu'il ne trouvera aucune auberge comme on en trouve par-tout ailleurs en Europe.

Il faut qu'il porte des provisions avec lui ; car les paysans, presque tous pauvres, ont rarement quelque chose de plus que du pain, du lait et quelques provisions salées ; alimens dont se contenteraient difficilement des voyageurs. Leurs pains sont des espèces de gâteaux ronds et insipides, faits le plus communément avec du seigle ou de l'orge, et percés dans le milieu, afin de pouvoir passer une corde pour en pendre un certain nombre derrière leurs épaules, quand ils vont dans les forêts, dans les champs ou à la pêche. Les pommes de terre sont très-rares parmi eux, et la cause en vient, je pense, de la difficulté qu'ils trouvent à les préserver des rigueurs de l'hiver. Les philosophes économistes, quoique nombreux en Suède, ne leur ont pas encore découvert, à ce qu'il semble, ou au moins enseigné, que cet utile farineux peut être préservé de la gelée, en l'enfouissant dans la terre à une suffisante profondeur ; mais, quoique pauvres, ces paysans ne sont point sensibles à la privation d'une ressource, dont la nature ne les a point gratifiés. Outre le pain et le lait, ils font aussi des provisions de viandes et de poissons salés et fumés. Ils ont quelquefois aussi de la bierre et de l'eau-de-

vie ; mais ces derniers objets sont un luxe pour eux, et seulement en usage pour aiguiser l'appétit ; quoi qu'il en soit, eux et leurs enfans se contentent de cette nourriture. Leur maison et leur manière de se vêtir les garantissent suffisamment du froid ; leur âtre est toujours bien pourvu de bois, et leurs chambres sont assez chaudes. La candeur, leur simplicité, et l'air de contentement qui règnent dans leurs cabanes, éveillent, au fond du cœur de l'étranger, la sensibilité et l'intérêt. Aux jeux innocens des enfans, aux sauts et aux gambades des chiens et des chats, au pétillement des fagots et des bûches, au chant monotone et tremblant du grillon qui loge entre les fentes de leurs maisons ou du plancher, je me rappelai avec délices les quatre charmans vers de Goldsmith, exacte peinture du spectacle que j'avais alors sous les yeux.

Around in sympathetic mirth,
Its tricks the kitten tries ;
The cricket chirrups in the hearth.
The cracking faggots flies. (1)

(1) Plein d'une joie sympathique, le petit chat, par des sauts obliques et légers, développe sa ruse et son adresse ; l'âtre retentit des accents du *cricri*, et les étincelles s'échappent du fagot qui s'enflamme en pétillant.

CHAPITRE XI.

Grisselhamn. — La traverse du golfe de Finlande dangereuse l'été, et tellement gelée l'hiver, qu'elle se fait en traîneaux. — Voyage de l'auteur à travers les glaces. — Difficultés qu'il éprouva. — Aventures qui lui arrivèrent. — Veaux marins qui vivent sur la glace et dessous. — Manière de les chasser. — Iles d'Aland. — Noms de quelques-unes. — La forteresse de Castleholmen. — Anecdote prise d'une conversation avec un paysan.

GRISSELHAMN est une petite ville de poste où, l'été comme l'hiver, les voyageurs s'arrêtent dans leur route de Suède en Finlande. Ici la navigation du détroit est très-dangereuse et très-désagréable; elle n'offre qu'un seul passage pour les gros vaisseaux, et les marins sont toujours en alarmes pour éviter de toucher sur les rochers épars dans cette mer redoutable. On ne s'expose à ce passage que très-rarement en hiver, à moins que toute la surface ne soit tellement gelée, qu'elle puisse

supporter les traîneaux. Quand cette circonstance n'a point lieu, comme cela se rencontre quelquefois dans les hivers plus doux, ceux que leurs affaires appellent de Suède en Finlande ou en Russie, sont forcés à prendre leur route par Tornea, en côtoyant le golfe de Bothnie. Grisselhamn n'a rien en lui-même de remarquable; c'est simplement un lieu de rendez-vous pour les voyageurs qui vont par terre ou par mer. Ce petit village n'a ni commerce ni manufactures, pas même de maisons propres à recevoir les étrangers. Le seul édifice bâti en brique est la maison du maître de poste, environnée de nombre de cabanes en bois, occupées par des paysans. Le port de Grisselhamn, quoique peu considérable, est excellent pour les navires de moyenne grandeur. Deux langues de terre, en s'avançant dans la mer, le garantissent également des vents d'est et d'ouest, et une île, située à l'ouverture de cette petite baie et dans le milieu, brise la violence des vagues que chassent contre la côte les vents qui soulèvent toute la masse du golfe, et la pousse du nord au sud. Sur l'une de ces langues de terre, et à une hauteur qui domine la mer, l'on a construit un télégraphe, le premier que

j'aie vu en Suède. On le doit aux ordres de Gustave III, pendant la guerre en Finlande, d'après un plan que donna M. Edelkrantz, membre des deux académies de Stockholm. Ce télégraphe, par des stations intermédiaires, communique avec la capitale comme avec la Finlande, dans les temps où la glace rend le passage, sur le golfe, impraticable.

Quand un voyageur veut passer en Finlande, et qu'en conséquence il lui faut traverser le golfe sur la glace, les paysans l'obligent toujours à doubler le nombre des chevaux qu'il avait en arrivant à Grisselhamn. Nous fûmes donc forcés de prendre huit traîneaux, parce que nous voyagions trois de compagnie et deux domestiques. Au premier abord, ceci paraît un monopole de la part des paysans, mais nous connûmes, par l'expérience, combien cette précaution était importante. Cette formidable traversée sur une immense plaine de glace, est de quarante-trois milles, dont trente se font sans toucher terre. Un semblable voyage sur une aussi vaste étendue de mer entièrement glacée, offre sans doute le coup-d'œil le plus extraordinaire pour un habitant des contrées méridionales de l'Europe; et j'avoue qu'avant de le connaître, je

m'en étais fait la plus fausse idée. Je m'attendais simplement à parcourir une plaine, sans autre limite, pour ainsi dire, que l'horizon, dont l'uniforme et monotone aspect ne m'inspireraient qu'une fastidieuse mélancolie, et dont la surface plane ne me présenterait aucun danger. Mais combien mon étonnement, mon admiration mêlée d'inquiétude, d'effroi même, augmentaient à mesure que nous nous éloignions davantage de notre point de départ! Cette mer glacée, d'abord unie, devenait insensiblement inégale, raboteuse, ondulée; le simulacre des flots sillonnait sa superficie; il semblait que la main de l'hiver, en touchant tout-à-coup le dos de la vague écumante, l'eût engourdie par sa puissance, et que surprenant dans leur redoutable désordre ces monts humides que soulèvent les tempêtes, il leur eût commandé leur épouvantable immobilité. Tantôt d'énormes masses de glace, amoncelées les unes sur les autres, s'élevaient en rochers, dont les fronts décharnés semblaient suspendus dans les airs; tantôt pyramides aiguës, elles prolongeaient vers les cieux leurs aiguilles menaçantes. Phénomène inoui, indicible confusion, dont l'inconcevable chaos n'offrait, aussi loin que l'œil

pouvait s'étendre, que des colosses d'un cristal transparent, brisés, dispersés, épars, tantôt couverts d'une neige d'albâtre, tantôt resplendissans des feux de la lumière, tantôt azurés par le verdâtre outremer des stalactites, et portaient tout-à-la-fois dans l'ame, par leur imposant et terrible spectacle, l'admiration, l'épouvante et l'horreur.

Ce n'était pas sans des difficultés sans cesse renaissantes, et des fatigues multipliées, que nos conducteurs et nos chevaux retrouvaient la route souvent perdue, et parvenaient à la poursuivre. Que de contours, que de directions, totalement opposés au terme de notre voyage, pour franchir ces vagues profondes, ou pour éviter ces groupes de glace, dont la barrière s'élevait devant nous. Malgré tous les soins de la prudence, malgré toutes les précautions de la crainte, nos traîneaux, à chaque instant renversés, servaient tour-à-tour de signal à la caravanne pour s'arrêter. Mais une circonstance impossible à prévoir, vint encore accroître les dangers qui nous entouraient. La vue de nos longues pelisses, faites de loup ou d'ours de Russie, et l'odeur qu'elles exhalaient, effrayèrent quelques-uns de nos chevaux, et les rendirent furieux. Lorsqu'il

fallait nous dégager de nos traîneaux renversés, et que les chevaux qui les trînaient ou s'en étaient approchés, nous apercevaient, nous prenant alors pour les animaux dont nous portions la dépouille, ils se débattaient dans leurs harnois, ou prenaient le mors aux dents, au grand effroi du passager comme du conducteur. Le paysan alors tremblant de perdre son cheval dans un semblable désert, s'enchaînait, pour ainsi dire, à la bride; et plutôt que de lâcher prise, se laissait, au risque de sa vie, traîner sur les glaçons, dont les pointes aiguës le déchiraient souvent, jusqu'à ce que le cheval, fatigué lui-même de son inutile effort, et découragé par les obstacles, s'arrêtât. Alors nous regagnions nos traîneaux, tandis que le conducteur, instruit par l'expérience, prenait enfin la précaution de bander les yeux à ses chevaux. Un de ces animaux cependant, le plus sauvage et le plus fougueux de notre caravanne, ayant également pris l'épouvante, parvint à s'échapper entièrement. Le paysan qui le conduisait, long-temps traîné sur la glace par ce cheval indomptable, et ne pouvant plus supporter les douleurs qui le déchiraient, lui lâcha enfin la bride. Le cheval,

libre de toute contrainte, et se sentant jouir de son entière liberté, redoubla de vîtesse dans sa course, et franchit tous les obstacles. Le traîneau qu'il emportait après lui, en bondissant sur les aspérités des glaces, ne fit qu'ajouter à son effroi, et lui prêter des aîles. Nous le suivîmes long-temps de l'œil ; à mesure qu'il s'enfonçait dans l'horizon, nous l'apercevions de temps en temps sur les sommités des vagues glacées, comme une tache noire qui diminuait insensiblement, et disparut totalement. Alors nous reconnûmes combien la prudence exige d'avoir à sa disposition quelques chevaux de plus en semblable occurrence, et quels étaient les dangers attachés à une semblable traversée, quand on ne prenait pas cette précaution. Le maître du cheval prit un traîneau de réserve, se mit à sa poursuite, et se flatta de le retrouver en suivant ses traces. Pour nous, nous continuâmes notre route vers les îles d'Aland, en prenant, autant qu'il nous était possible, le milieu des passages les plus unis, non pas toutefois sans être souvent encore renversés, et en danger de perdre l'un ou l'autre de nos chevaux, ce qui nous eût plongés dans le dernier embarras.

On se figure difficilement combien la

profonde solitude de ces immenses plaines de glace ajoutent aux sentimens de tristesse qu'elles inspirent. Dans un aussi grand espace, aucun être vivant ne s'offrit à nos yeux; nul homme, nul quadrupède, nul oiseau; la vie n'existait plus autour de nous dans la nature. Quel abandon! quel isolement! et surtout quel silence! Quelquefois les courroux passagers des vents, qu'irritaient dans leur course impétueuse ces rochers de glace, et dont les sifflemens se prolongeaient, s'éteignaient et mouraient dans l'espace : quelquefois aussi l'épouvantable craquement de ces glaçons énormes que l'air, comprimé dans leurs flancs, déchirait en se dilatant, troublait de loin en loin ce calme semblable à celui des tombeaux, et par l'interruption momentanée de leur sinistre fracas, rendait plus affreux encore le retour de ce silence. A tant de sujets de mélancolie dont l'ame se trouve froissée ; à tant de dangers qui se multiplient sous vos pas, il faut ajouter encore la rencontre fréquente de crevasses profondes qui permettent à l'œil d'apercevoir l'abîme des eaux que ces glaces recouvrent; précipices inattendus, assez larges souvent pour que l'on soit obligé, pour les franchir, d'y jeter quelques planches.

Il est cependant une race d'animaux qui chérit ces déserts, ce sont les veaux marins, *Phoca*. C'est dans les enfractuosités des glaçons qu'ils déposent les fruits de leurs amours, et qu'ils enseignent à leurs petits à supporter les rigueurs de la plus rude saison. Les mères les y déposent tout nus, tels qu'ils sortent de leur sein, et les pères ont soin de s'assurer du voisinage, de quelque ouverture dans la glace, par laquelle ils puissent avoir communication avec l'eau. Dès qu'ils aperçoivent un chasseur, ces trous leur servent à se plonger sous la glace avec leurs petits; ou en d'autres temps, ils en usent pour descendre dans la mer, afin d'y prendre le poisson dont ils se nourrissent eux et leur famille. La manière dont ces phoques mâles font leurs trous dans la glace, est vraiment singulière : leurs dents ni leurs pattes n'ont aucune part à cette opération; ils n'emploient pour cela que leur haleine, dont ils appliquent constamment le souffle au même endroit. Les paysans des îles voisines sont leurs plus grands ennemis ; quand ces insulaires en découvrent un, ils se mettent en embuscade à quelque distance de lui, derrière une masse de glace, n'ayant pour arme que leur fusil et des bâtons ; ils attendent ainsi

ainsi que le phoque, qu'ils ont vu descendre dans l'eau, en ressorte pour respirer. Il arrive quelquefois, quand le froid est extrême, que l'eau du trou se gèle aussitôt que l'amphibie en est sorti; alors ces paysans tombent sur lui avec leurs bâtons, avant qu'il n'ait eu le temps, avec son haleine, de se frayer une nouvelle issue. Dans cette attaque si dangereuse pour lui, cet animal déploie tout le courage qu'il a reçu de la nature : il mord avec ses dents redoutables les bâtons de ses agresseurs, et souvent les attaque lui-même; mais le chasseur brave aisément les efforts et la résistance de ces animaux infortunés, toujours trahis par la lenteur de leurs mouvemens, et l'inaptitude de leurs membres peu faits pour agir sur une surface solide.

Après tant de fatigues, et quelques aventures moins importantes, nous fîmes reposer nos chevaux environ à moitié chemin, et enfin nous abordâmes à la petite île Signilskar. Cette île, entièrement nue, n'est habitée que par quelques paysans, et par l'officier du télégraphe que l'on y a établi pour correspondre avec celui de Grisselhamn. Cette petite île est une de celles qui, éparpillées dans cette partie du golfe, prennent collectivement le nom

d'Aland. La distance de Grisselhamn à Signilskar, en ligne directe, est de trente-cinq milles environ; mais les détours que nous fûmes obligés de faire, pour trouver une route praticable, peuvent bien aller à dix milles et plus. Pendant tout ce temps, nous fûmes dans la plus vive inquiétude sur le sort du cheval qui s'était enfui, craignant toujours qu'il ne se fût perdu dans l'immensité de ce désert, ou peut-être abîmé sous les eaux. Nous nous préparions à continuer notre voyage à travers les îles élevées sur la glace, et déjà nous avions fait atteler de nouveaux chevaux à nos traîneaux, quand nous vîmes, avec un plaisir inexprimable, le paysan revenir avec le fuyard. Cet animal était dans l'état le plus déplorable; son corps était couvert par-tout de sueur et d'écume; un nuage de vapeur l'enveloppait entièrement. Nous n'osâmes encore approcher de lui; malgré la fatigue excessive que lui avait occasionnée sa course, son caractère impétueux n'était point dompté; constamment effarouché par la vue de nos pelisses, il hennissait, bondissait, et frappait la neige de ses pieds; et les violens efforts des paysans pour le retenir, n'eussent pu l'empêcher de s'échapper encore, si nous ne nous

fussions écartés à quelque distance pour lui dérober la vue et l'odeur de nos vêtemens. De Signilskar, nous continuâmes notre voyage à travers les îles d'Aland. A différentes parties de ces îles on trouve des postes ou maisons où l'on peut relayer. On voyage en partie par terre et en partie par mer, c'est-à-dire, sur les glaces qui la couvrent. La distance entre quelques-unes de ces îles, est par fois de huit à dix milles. Les indigènes ont la précaution de fixer sur la glace des espèces de balises ou jalons, faits avec des troncs de petits pins, le long de la route, afin de guider les voyageurs dans la nuit, et les diriger de manière qu'ils trouvent les véritables chemins après les grandes chutes de neige.

Entre les deux postes d'Heraldsby et Skorpas, est située, sur un rocher, la fameuse forteresse de Castelholmen, entièrement entourée d'eau, excepté du côté de l'île à laquelle elle communique par une langue de terre très-étroite; son aspect pittoresque serait intéressant pour un peintre. Ce château tombe actuellement en ruine, et sans doute il ne sera jamais rétabli. Bâti par Binger Jarl, administrateur de Suède, et père du roi Weldeman, il éprouva diverses fortunes; il a servi

de résidence aux gouverneurs d'Aland, jusqu'en 1634. Pendant le règne d'Eric de Poméranie, ce château fut habité par une dame étrangère, nommée Yda. Sous Eric Puke, il fut, d'après ses ordres, réduit par Jean Folkenson. En 1505, le régent Suante Sture le donna au chevalier Eric, fils de Jean Vasa, et père de Gustave I. Dans les événemens de la guerre entre Suante Sture et Jean II, roi de Danemark, il fut brûlé, puis ayant été rebâti, il servit de prison à l'infortuné Eric XIV, en 1571. En 1556 il avait été donné en fief avec les îles d'Aland au duc Jean. Après cette époque, notamment en 1603, il fut dévolu à Catherine veuve de Gustave I. En 1644, la partie du château qui était en bois fut incendiée; alors il devint la propriété de la reine Ulrica Eléonore, épouse de Charles XI, et depuis il a encore été brûlé et rebâti à différentes fois.

Nous eûmes pour guide, entre les îles de Vergata et des Kumlinge, un paysan d'environ cinquante-cinq ans, qui nous étonna autant par l'aisance et l'agrément de sa conversation, que par le bon sens de ses observations. Bien différent de ses compatriotes, toujours silencieux et incapables de donner le

moindre indice de curiosité aux voyageurs ; celui-ci nous faisait, avec une politesse bien rare pour un homme de son état et de ces climats, nombre de questions sur notre pays, sa situation, la nature de notre gouvernement, notre climat, ses productions naturelles, et une foule d'autres matières intéressantes. Le plaisir que nous éprouvions à l'entendre, égalait la surprise que nous causait son intelligence. Apprenant que nous étions d'Italie, il nous en marqua quelque étonnement, ajoutant en même temps qu'il savait que la guerre ravageait cette contrée; et qu'un guerrier qui jetait l'épouvante par-tout, la parcourait en vainqueur: il entendait sans doute parler du pacificateur actuel de l'Europe. Nous lui demandâmes de combien de milles il croyait que l'Italie fût distante d'Aland? Il avoua qu'il ne pouvait nous le dire, mais qu'il pensait qu'il y avait beaucoup plus loin qu'en Danemarck. Quand nous lui répondîmes qu'il y avait trois cents lieues suédoises au-delà du Danemarck, il nous regarda avec la plus grande surprise, et après un moment de silence, il répliqua qu'il ne concevait pas quels motifs nous portaient à venir dans son pays, et à dépenser tant de rixdalers pour les postes. Sa conversation se

tournait particulièrement sur le clergé qu'il se plaisait à tourner en ridicule, avec cette veine de gaieté symptôme ordinaire d'un bon esprit. Il était grand partisan de Gustave III, avec qui, nous disait-il, il avait conversé, et il est indubitable qu'il aura dû l'amuser. Ne quittant jamais de vue son sujet favori, c'est-à-dire, la satire contre le clergé, il y revenait constamment lorsqu'il terminait quelque digression que nous avions eu la complaisance d'écouter. « Gustave III, nous disait-il, était un grand homme, un grand roi, et cependant il ne prétendait pas à la moitié du respect et de la vénération qu'exige de nous notre clergé. Ce clergé prêche l'humilité, mais lui-même est possédé d'un esprit d'orgueil porté au-delà de tout ce que l'on peut croire. Nos prêtres de paroisse jouissent de bons revenus, vivent dans l'état le plus tranquille; et pour que rien ne les trouble, ils gagent de pauvres prêtres pour les suppléer les dimanches; quant à eux, ils ne font rien autre chose que de rester paisiblement sur leur siége, et recevoir les hommages des paysans qui passent près d'eux. Cette paresse de leur part ne doit point être assurément imputée au défaut de capacité ou de connaissances; car s'il s'élève quelque dif-

férent sur le paiement des dîmes, imposition qu'ils mettent sur le produit de nos sueurs, on les trouve anssitôt les hommes les plus instruits et les plus sensés du monde. Non-seulement ils sont de bons calculateurs, mais ils savent encore, sous le bout des doigts, toutes les lois, les ordonnances et les statuts du royaume. » Je répète ici, mot pour mot, le discours de ce paysan, pour donner une idée de la manière de penser sur une matière qui intéresse toujours, aussi bien qu'ailleurs, le peuple de ces contrées. Mais ce qui nous rendait l'intelligence de cet homme plus étonnante, c'est qu'il n'avait reçu aucune éducation, ni lu aucun ouvrage, en sorte que ce qu'il disait était le résultat de sa propre observation. Notre philosophe de la nature entremêlait sa conversation de quelques observations météréologiques ; ainsi, par exemple, il prédisait un été très-tardif, d'après quelques taches qu'il avait observées dans la grande ceinture lumineuse qui traverse les cieux, et que nous appelons la voie lactée. Il nous rapporta quelques anecdotes de la dernière guerre en Finlande, et nous dit que la bataille de Hogland aurait été aussi décisive en faveur des Suédois qu'elle pouvait l'être, si tous les

ordres eussent été exécutés convenablement ; mais que le prince Frédéric ne put envoyer la flottille au secours de l'escadre qui manquait de munitions. Cette circonstance est une des plus remarquables dans toute l'histoire de la dernière guerre : la vérité m'en fut confirmée dans la suite par des personnes bien à même de connaître le fait, et dont la véracité est au-dessus de tout soupçon. Ce qui suit indique l'état des choses. L'armée de terre était portée à Lovisa, sous le commandement du prince Frédéric et du général Toll. Quand la bataille commença, le prince Frédéric sachant que l'escadre suédoise manquait de munitions, désira de lui en envoyer par la flottille qui était à l'ancre dans la rade de Lavisa ; il donna en conséquence des ordres à ce sujet, au général Toll. Mais le général se refusa à exécuter les intentions du prince, et quand ce dernier voulut le forcer à l'obéissance, le général tira de sa poche le brevet qui l'investissait nominativement du commandement exclusif de la flottille. Le prince vit alors combien était faible la confiance que le roi lui avait accordée. Si les Russes eussent tenu une heure de plus, toute l'escadre suédoise eût été prise. Ces deux escadres étaient également en mauvais état, et

la retraite des Russes fut l'unique cause que le duc de Sudermanie remporta le plus grand succès qu'il pouvait attendre dans cette bataille navale.

CHAPITRE XII.

Quelques détails sur les îles d'Aland. — Leur situation, leur nom et leur histoire. — Paroisses et gouvernement civil. — Sol et productions. — Habitans. — Leurs mœurs et usage. — Histoire naturelle : quadrupèdes, oiseaux. — Amphibies, poissons, insectes, plantes et minéraux.

L'ILE d'Aland et celles qui en dépendent, au nombre de quatre-vingts, la plupart petites, désertes, sont situées entre les golfes de Bothnie et de Finlande, depuis le 59e. degré 47 minutes, jusqu'au 60e. et demi nord. Leur longitude est au 36e. degré 57 minutes, jusqu'au 39e. 47 minutes. Relativement à l'étendue, Aland est la plus petite des possessions dépendantes de la couronne de Suède; sa superficie est environ d'un mille carré, puisqu'elle a en longueur environ vingt milles, sur seize de largeur.

Son nom semble venir de l'ancien gothique A, qui signifie Eau, et de Land, qui signifie terre;

de manière que les deux mots pris ensemble désignent la même chose que île. Cette étymologie paraît être la plus vraisemblable; cependant plusieurs écrivains, en s'exerçant sur cette matière, se sont livrés à d'autres conjectures, qui trouvent toujours leur place quand il s'agit d'une chose aussi hypothétique que l'origine et la dérivation des noms.

On a dit qu'Aland avait eu anciennement des monarques particuliers; quoi qu'il en soit, il est constant que, depuis le 14e. siècle, il fait partie de l'évêché et du gouvernement d'Abo, avec cette exception cependant, qu'en 1743, cette île se soumit à la Russie, et prêta serment de fidélité à la Czarine; mais bientôt après elle fut rendue à la Suède par le traité d'Abo. Cette île souffrit long-temps des invasions des Russes, et ses habitans furent forcés d'abandonner leurs maisons et leurs campagnes fertiles; mais, en 1718, on y tint un congrès pour le rétablissement de la paix, dont la conclusion assura la plus parfaite sécurité à toutes les îles de ce petit archipel. Aland et les autres îles de sa dépendance renferment huit paroisses; chacune d'elles a une église. Outre ces temples, il y a sept chapelles; les noms des paroisses sont: Sund,

Saltvick, Finstrom, Hammarsand, Jomala, Lemland, Foglo et Kumblinge.

Les Lapons et les Finnois furent sans doute les premiers habitans de ces îles. L'indication de leur séjour dans ces contrées se retrouve dans les noms encore existans des lieux; noms qu'eux seuls peuvent leur avoir donnés, tels que ceux de Lappo, Lapbole, Lapwas, Finby, Finstrom, Finno, Finko et Finholm. On trouve dans la paroisse du Sund, une grotte formée par la nature dans les flancs d'une montagne. Sa longueur est d'environ 18 pieds sur 9 de largeur, et 12 à 15 de hauteur. Lors de l'invasion des Russes, en 1714, elle servit de refuge : et sans doute que, dans des temps plus reculés, elle fut, comme beaucoup d'autres cavernes semblables, la retraite et l'asile des premiers habitans du pays. Quoique l'on trouve plusieurs lacs dans ces îles, l'on n'y voit qu'un seul ruisseau; il suffit pour faire tourner deux moulins, l'un desquels est un moulin à sciage. Les montagnes sont nombreuses; la plus haute s'appelle Ulfdubs-Klint. Haga est une ferme royale. Kermundo ou Germundo et Soneroda, sont désignés *Saterier* ou villes franches, étant exemptes de tout impôt.

Aland a un juge qui y réside continuellement ; elle a aussi un docteur médecin et pharmacien tout ensemble. Une école publique y subsista jusqu'en 1639, mais elle a été fermée depuis 1791. Les revenus que la couronne de Suède reçoit de ces possessions, montent annuellement à dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-six rixdales. Deux cent quatre-vingt-dix-huit matelots sont enregistrés dans ces îles, qui peuvent coûter à la Suède environ cinq mille rixdales par an.

Aland contient environ trois mille sept cent cinquante acres de terre cultivées ; elles produisent du seigle, du froment, de l'orge et de l'avoine, en proportion de sept sur un. La quantité annuelle de blé est d'environ vingt-deux mille cinq cents barils. Il y a une paroisse qui n'a aucune terre labourable : sous ce rapport elle ressemble à la Laponie. Les habitans de cette paroisse ne s'occupent que de la pêche, et ils achètent de leurs voisins le blé dont ils ont besoin. Ils pêchent un grand nombre de petits harengs, *stromling*, dont ils tirent un grand bénéfice, la pêche de ce poisson étant la principale branche de commerce de ces îles. On a été long-temps incertain si l'on bâtirait une ville dans l'une des

îles d'Aland; mais ce projet jusqu'ici est resté sans exécution, à cause, dit-on, de la difficulté de trouver un endroit convenable pour cela.

En 1792, le nombre des habitans d'Aland montait à onze mille deux cent soixante, ce qui est au-delà d'un 1000 par mille carré; nombre bien grand, quand l'on considère combien l'île est montagneuse. Ces insulaires vivent jusqu'à un âge très-avancé. Depuis 1692 jusqu'à présent, on compte neuf centenaires; et sans doute on en compterait un bien plus grand nombre, si l'on eût cru que cette particularité valût la peine d'être notée. En 1703, une femme, nommée Anne Becq, y mourut à cent neuf ans; et à Kumblinge, en 1766, une autre, à plus de cent vingt ans. La sixième partie des habitans est au-dessus de cinquante ans, preuve convaincante de la salubrité du climat.

La mer, dont l'île d'Aland est environnée, gèle rarement, et cela arrivait bien moins encore autrefois qu'aujourd'hui. En 1546, on regarda comme un phénomène, que la mer fût tellement prise, que l'on pouvait la traverser sur la glace. Quelques modernes ont cru remarquer que ces fortes gelées ne se

répétaient qu'une fois en dix ans. L'hiver de 1702 fut si extraordinaire par sa douceur, que l'avoine fut semée le 25 mars, temps où il y avait déjà abondance de paturage pour les bestiaux. Aland, relativement à sa haute latitude, jouit de toutes les douceurs d'un climat favorable.

Les Alandais, relativement aux mœurs et aux habitudes, ne diffèrent guère des paysans de l'Uplan; les cérémonies des mariages et des funérailles leur sont communes. Ces insulaires se marient communément vers le milieu de l'été. Cet usage est fondé sur une sorte de vanité; ils prétendent prouver par-là qu'ils n'ont pas besoin d'attendre le temps de la moisson pour les mettre à même de soutenir leur famille. Ils font communément usage d'alimens substantiels; leur pain ordinaire est de seigle, principalement quand la récolte de blé n'a pas été très-abondante. Leur nourriture habituelle consiste en poisson frais, en poisson sec ou salé, en lait, en beurre, en fromage et en viandes. Ils font usage de la chair de veau marin. Ils ont un mets qu'ils nomment skalkroppe, composé de tranches de viandes, entremêlées de farine et de lard, qu'ils regardent comme un excellent manger.

Dans leurs voyages maritimes, ils embarquent beaucoup de provisions, et ils ne sont point avares sur-tout de viandes et de beurres.

Les Alandais n'ont point de costume national proprement dit; ils s'habillent d'après leur goût particulier. En général, les hommes ont de courts surtouts, qui, les dimanches, sont communément de drap bleu. Les jeunes paysans portent la plupart des bas de coton; plusieurs d'eux connaissent le luxe des montres. Les femmes, complétement habillées, ont un jupon et un tablier de camelot, de coton ou de toile peinte, et quelquefois de soie. Leur habit de deuil est généralement de soie noire, avec un jupon de camelot; elles ont des bonnets pour coiffure, et se couvrent la gorge de plusieurs mouchoirs de soie. Dans l'intérieur de leurs maisons, elles s'habillent de draps manufacturés dans le pays, dont elles ont différentes sortes. Les femmes mariées portent fréquemment plusieurs anneaux d'or à leurs doigts; ornemens dont elles aiment principalement à se parer; cependant on rencontre bien moins fréquemment des cuillers et des gobelets d'argent à Aland, que parmi les fermiers aisés de la Finlande.

Les chambres des paysans sont propres, convenables

convenables à leurs besoins, assez éclairées et bien entretenues. Leurs maisons sont communément bâties en bois de sapin, et couvertes d'écorces de bouleau ou de merrain. Leur appentis et les autres dépendances sont couverts en chaume. Comme ils n'ont point d'eau courante, dont ils puissent tirer parti, rarement un paysan est sans un moulin à vent.

Les Alandais sont ingénieux, vifs et obligeans; ils déploient sur mer beaucoup d'adresse et de courage. Pour donner une preuve de la pureté et de l'honnêteté de leurs mœurs, il est bon de remarquer que depuis 1749, jusqu'en 1793, il n'y eut que sept hommes convaincus de crimes capitaux, et que, dans le même espace de temps, il n'y eut que sept meurtres commis; ce qui donne la proportion d'une exécution et d'un meurtre à mille huit cents morts naturelles; tandis qu'à Londres, pendant 1791, sur dix-huit mille sept cent soixante morts, il y en eut trente-sept qui périrent par les mains du bourreau; et tant à Naples qu'en Sicile, où la population s'élève à cinq millions d'habitans, on compte six cents meurtres faits pendant l'année. De 1749 jusqu'en 1773, il naquit à Aland cent dix-huit enfans non légitimes. Depuis 1774 jusqu'en

1770, le nombre allait à cent vingt-six ; ce qui est dans la proportion pour les vingt-cinq premières années, d'un enfant bâtard à quatre-vingt-trois légitimes ; et pour les seize suivantes, d'un à cinquante-trois. La dernière proportion, cependant, est, en quelque sorte, la preuve d'un accroissement de corruption morale ; quoique ce ne soit rien en comparaison de ce qui a lieu en d'autres endroits, comme Stockholm ou Abo, où une sixième partie des enfans nés sont illégitimes ; et si l'on fait compte des naissances par toute la Suède, on trouvera que la proportion est d'un à quarante-cinq.

Le peuple d'Aland n'a point de propension à la superstition ; mais on l'accuse, sans que j'aie pu en savoir la raison, d'être d'un esprit processif.

On ne trouve dans ces îles ni ours ni écureuils ; et l'élan, qui, précédemment, y était assez commun, a disparu entièrement depuis quelques années. Les animaux les plus communs sont les loups, qu'on dit y venir de Finlande, en traversant la mer quand elle est glacée. Nous en avons rencontré par-tout des traces dans les forêts ; mais nous n'avons jamais pu en voir aucun. Les renards, les martres, les

lièvres, les hermines, les chauve-souris, les taupes, les rats, les souris et autres quadrupèdes connus ; rarement on y trouve des loutres ; on rencontre souvent sur la côte des veaux marins.

On connaît plus d'une centaine d'espèces d'oiseaux, familières à ces îles ; parmi ceux de mer, sont le plongeon, le pélican, quatre différentes familles de mouettes, de foulques, d'*eider*, et plus d'une douzaine de variétés de canards.

Quant aux amphibies, on remarque trois espèces de lézards, de grenouilles, etc. ; et parmi les poissons, le saumon, la truite, la merluche, la morue, la perche, la tanche, le strumbline, la melette et nombre d'autres espèces.

Les insectes de cette contrée vont entre sept et huit cents espèces différentes, parmi lesquelles je ne ferai mention que d'une, à cause de ses qualités destructives : elle est rangée dans la classe des dermestes ; en effet, il n'est que trop ordinaire de voir un grand nombre d'arbres victimes de ce fléau ; et ce qui est bien plus fâcheux encore pour les habitans des maisons nouvellement bâties, tomber en ruine en très-peu de temps, en-

tièrement rongées par ces pernicieux animaux.

Les Alandais s'occupent peu du soin des abeilles; ils ont rarement sur leurs tables des écrevisses crustacées, qui d'abord y furent apportées par la reine douairière de Gustave I.

La Flore suédoise compte six cent quatre-vingts plantes indigènes d'Aland et dans les îles voisines, cent cinquante desquelles sont de la cryptogamie. La plupart des arbres de la Suède se trouvent aussi dans ces îles. Elles possèdent peu de minéraux, et les montagnes sont principalement formées d'une sorte de granit rouge.

VOYAGE
EN
FINLANDE.

VOYAGE

EN FINLANDE.

CHAPITRE XIII.

Arrivée à Abo. — Détails sur cette ville. — La bibliothèque. — L'université. — L'amiral Stading. — D'autres particularités sur la ville. — Sa situation, ses rues, ses édifices. — La cathédrale. — Le bâtiment de l'académie. — Le port. — Les habitans. — Leurs commerces. — — Le château appelé Abo-Hus.

DANS notre route pour gagner Abo, nous passâmes près du château d'Abo-Hus, situé à l'embouchure de la rivière Aura, sur un cap ou espèce de péninsule, entourée d'eau de trois côtés. Le gouverneur et l'évêque, dont la résidence ordinaire est à Abo, n'y étaient

point quand nous y arrivâmes, mais nous eûmes l'avantage d'être présentés à l'amiral Stading, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous engagea à passer deux jours dans sa propre maison, située très-près du château. Nous logeâmes ensuite chez Seissel, au signe de la Victoire, où nous fûmes fort mal traités, mais nous fûmes forcés d'y rester, sa maison étant la seule auberge de la ville.

La bibliothèque est le seul monument digne de l'attention d'un étranger, quoiqu'elle ne soit pas très-considérable. Entr'autres objets de curiosité, on nous y montra un livre de prières, gravé par un paysan sur des tablettes de bois. On y voit également une assez belle collection de médailles de Suède, tant anciennes que modernes. Le nombre des étudians de l'université monte environ à trois cents. Il n'y a qu'une imprimerie dans la ville, et deux libraires.

Les écoles d'anatomie d'Abo jouissent d'une très-grande réputation; elles ne doivent pas sans doute manquer de sujets; car, par un statut exprès, il est dit que toutes personnes tenancières de terres ou de pensions de la couronne, sont astreintes à laisser leurs corps pour être disséqués au théâtre anatomique.

Si cette loi eût été applicable aux médecins et aux chirurgiens, peut-être eût-elle paru plus raisonnable. Je fis connaissance avec le professeur Porthaan ; il nous montra, avec infiniment de complaisance, tout ce qu'il nous importait le plus de connaître comme objet intéressant, et joignit à cette politesse celle de nous donner tous les renseignemens qu'il pouvait avoir relativement à la route que nous devions faire à travers la Finlande : il nous fit aussi présent de quelques dissertations qu'il avait faites sur différens sujets relatifs à cette contrée.

M. Franzein me donna un précieux échantillon de la poësie du pays ; c'était une petite chanson faite par une petite paysanne, servante d'un ecclésiastique, qui fut victime d'un rendez-vous avec son amant : j'en ferai mention dans la suite, quand je traiterai du génie des Finlandais pour la poësie.

L'amiral Stading est l'un des personnages les plus distingués de la Suède par ses talens dans l'administration de la marine. Le roi actuel ne paraît pas reconnaître parfaitement son mérite, peut-être à cause de l'attachement qu'il marqua au duc de Sudermanie pendant la dernière régence. La conversa-

tion de l'amiral est infiniment intéressante ; mais il a dans le ton une sorte de sécheresse, qui, plus d'une fois, lui fut nuisible à la cour. Il est connu en Suède par son courage personnel, ses talens, ses vives réparties et ses bons mots. Il a servi sur les flottes françaises, anglaises et espagnoles ; il parle toutes les langues de ces nations avec une égale facilité, outre le suédois et l'allemand qui est sa langue naturelle. Gustave III avait la plus haute opinion de lui : en considération de ses bonnes qualités, il lui passait sa franchise et même ses épigrammes, quoique souvent elles fussent trop fortes pour les oreilles d'un roi. Dans l'affaire de Wibourg, où Gustave se laissa bloquer lui-même, la frégate de l'amiral qu'on appelait la *Folle*, ne s'y étant pas trouvée, dit au roi, qu'il croyait que dorénavant elle aurait le nom de la *Sage*; et quand sa majesté lui en demanda la raison, parce que, dit-il, elle a été trop raisonnable pour se mettre dans l'embarras, avec le reste de la flotte, dans le golfe de Wibourg. »

La ville d'Abo est une de celles qu'on appelle dans le pays *Stapelstad* (1); elle forme

1) Les villes, en Suède, se divisent en Stapelsta-

un lane ou gouvernement, et un diocèse. Elle est située au 60e. degré 10 minutes de latitude nord, sur un promontoire formé par le golfe de Finlande et de Bothnie : elle est à 287 milles de Stockholm, 490 de Bjorneborg, 287 de Wasa, 112 de Tavastehus, et 224 d'Helsinfors : elle est sur le rivage de la rivière Aurajocki, qui, près de la ville, est large d'environ 180 pieds à 300 ; ses eaux sont bourbeuses et peu propres aux usages domestiques. La ville, d'une longueur de 12,820 pieds, sur une largeur de 7,250, est divisée en cinq quartiers, dont trois sont situés au sud-est de la rivière, et deux au nord-ouest, communiquent ensemble par un pont de bois. On y trouve trois places publiques ; savoir, celle dite la Grande, entourée de plusieurs édifices publics et autres bâtimens particuliers, construits en pierres ; la nouvelle place, autour de laquelle sont des maisons en bois, parmi lesquelles est une espèce de magasin, contenant des maté-

---

der, qui ont la permission de commercer avec les étrangers ; Upstader, qui n'ont point cette faveur ; et en Bergstader, qui sont situés sur les montagnes. Quant aux provinces, elles se divisent en Lanes ou Gouvernemens, qui sont sous la direction de leurs gouverneurs respectifs.

riaux pour les édifices de la ville : les autres bâtimens sont principalement les boucheries; et enfin la place de l'Eglise : près de celle-ci est l'académie. Les rues et les emplacemens vont à cent deux. Le nombre des maisons, y compris les édifices publics, est au-dessus de onze cents. En 1780 ils contenaient deux mille quarante-huit familles.

L'on compte cinq douanes dans cette ville. L'église cathédrale, dite de S^t. Henri, est un beau bâtiment gothique; le toît est couvert de petites planches de bois, ou bardeaux placés l'un sur l'autre. Sa longueur est de 350 pieds, et sa largeur de 190; c'est la seule église de la ville; elle sert également au culte selon le rit finlandais et le rit suédois. Le clergé suédois commence son service à six heures du matin, et le finlandais à neuf. La tour est surmontée d'un toit couvert de cuivre. Son horloge, par sa position, est exposée à être frappée de la foudre : comme cet accident lui est arrivé à différentes fois, elle en est actuellement préservée par un conducteur électrique.

Le bâtiment de l'académie est à deux étages; construit en pierres; il renferme trois salles et un lieu d'assemblée pour la session; tout

près est un salon pour les exercices gymnastiques, et au-dessus se trouvent deux pièces pour la bibliothèque. Le séminaire ne diffère pas beaucoup des autres écoles, tous les élémens de l'éducation y étant les mêmes que ceux que l'on trouve dans la ville ; savoir, le latin et l'hébreu. On lui donne l'honorifique nom de Cathédrale, par la seule raison que l'évêque y demeure. Le laboratoire de chimie et la salle de dissection sont dans le même édifice ; l'un au premier étage et l'autre au second.

Le palais de justice, la maison du président, l'hôtel du gouverneur, la douane, la cour des impôts, l'hôtel-de-ville, la maison du conseil, le magasin des pompes, sont bâtis en pierres ; le reste est construit en bois.

A environ trois milles d'Abo, vers le sud-ouest, est Beckholmen, petit port, mais sûr et propre, par la profondeur de ses eaux, à recevoir les plus gros vaisseaux de commerce, et réunissant tout ce qu'il faut pour le chargement et le déchargement. Les vaisseaux qui ne tirent que de huit ou 10 pieds, peuvent remonter presque jusqu'au pont.

Cette ville a perdu ses anciens priviléges : ceux qui lui restent encore, ne datent que

du temps de Jean III, en 1565. Le tribunal du roi qui réside ici appartient au tribunal d'Abo, Tavastehus et Heinola; il est composé de trois jurisdictions, de douze juges de territoire, et de dix autres magistrats. Le gouverneur d'Abo, de Bijorneborg et d'Aland, ainsi que l'évêque d'Abo, vivent ordinairement en cette ville.

Gustave Adolphe, en 1626, y établit, pour l'utilité de la ville, un collége, qu'en 1640 la reine Christine convertit en académie ou université, et lui désigna, pour sous-chancelier, l'évêque du diocèse. Les académies en Suède ont, comme nous l'avons déjà dit, des chanceliers, des sous-chanceliers et des préteurs. Les professeurs en anatomie, en chimie, en histoire naturelle et économique, ont été récemment appointés; ils ne l'avaient point été lors de la fondation. La dernière chaire dont il vient d'être parlé, fut créée à la place d'un professeur de poësie, qu'on crut convenable d'unir à la chaire d'éloquence. Cette substitution à la poësie ou à la critique poëtique du genre économique, n'est pas un indice désagréable du caractère particulier au siècle présent; elle indique le bon sens des Suédois, et le progrès des connaissances réelles dans

leur pays. Le nombre des étudians, d'après une exacte vérification, monte à cinq cent cinquante, y compris les absens.

La bibliothèque tint sa première existence de la munificence de la reine Christine; elle fut ensuite considérablement accrue par la donation que lui fit le défunt général Stalhoudske, et par celles aussi de quelques individus, parmi lesquels on distingue particulièrement Aichenholk, conseiller d'état; il lui donna une grande collection de livres, de manuscrits, de médailles anciennes, etc. La même libéralité fut exercée par Menander, évêque, depuis archevêque; il fit don à l'université d'une grande quantité de livres rares, de manuscrits, et de quelques morceaux d'antiques. Le nombre des livres de cette bibliothèque monte actuellement à dix mille volumes; et les fonds actuels pour de nouvelles acquisitions sont d'environ cent cinquante rixdales ou écus.

Le gouvernement de la ville est entre les mains de deux bourguemestres ou majors, l'un de justice, l'autre de police, et six sénateurs ou échevins. Indépendamment du palais et des jurisdictions inférieures ou municipales, il y a encore une chambre de timbre, une poste, etc.

Les habitans sont divisés en trois classes ou sociétés ; savoir, celle des négocians, celle des marchands, et celle des bourgeois ; ils sont formés en corps de milice, composé de trois compagnies d'infanterie, d'environ soixante à soixante et dix hommes chaque, sous le commandement d'un officier supérieur qui porte le titre de major de ville. La garde de la ville est confiée à un petit corps d'environ trente-cinq hommes ; ils font les fonctions de guet, et veillent à la police et à la sûreté publique ; la ville a trois pompes pour les incendies ; la cathédrale et les académies en ont six, et elles vont seconder celles de la ville quand elles ne suffisent pas. Abo possède, en outre, un hôpital, où quarante personnes peuvent être admises pour y recevoir les secours que leurs maladies comportent. Quant au lazaret, il est destiné à ceux qui appartiennent au gouvernement d'Abo exclusivement. L'hôpital de Sainte Madeleine est une institution de bienfaisance, mais de moins grande importance : son revenu annuel n'est que de trois cents rixdales.

Cette ville fait un commerce considérable, tant dans l'intérieur du pays qu'avec l'étranger. En 1761 ses exportations employèrent dix-neuf

dix-neuf vaisseaux (1), dont quatorze appartiennent entièrement aux négocians d'Abo. Leur destination était pour Pétersbourg, Frédéricksham, Wibourg, Revel, Riga et Pernau ; et leurs cargaisons consistaient en sel, huiles, fer, clous, cuivre, poix, goudron, poterie et bois de sapin, montant à la somme de trois mille cent vingt-deux rixdales trente-deux schelings. Son commerce exporte aussi à Cadix, Gênes, Lisbonne, Sétubal, Bordeaux et Amsterdam, une grande quantité de fer, de goudron, de poix, de planches de sapin, dont le montant annuel va à sept mille cent quatre-vingt-sept rixdales sept schelings. La même année, seize vaisseaux arrivèrent à Abo, dont neuf appartenaient aux habitans, et toute la valeur des importations du dehors montait à cent quatre mille neuf cent soixante et dix rixdales seize schelings. Les articles importés étaient deux cent trois mille cent quarante-trois livres de tabac, vingt-un mille cinq cent vingt-trois livres de café, quatre-vingt-dix-sept pièces de vin,

(1) M. Peuchet, sous le mot Abo, dit, dans son dictionnaire, que les vaisseaux employés au commerce de cette ville, sont sans pont ; ce qui est une véritable erreur.

cent soixante et dix-neuf mille quarante-six livres de sucre brut ; dix-huit mille trois cent six barils de sel, six mille quatre cent cinquante-sept barils de seigle et de blé, quatre mille huit cent vingt livres pesant de chanvre, et quantité d'épicerie et droguerie, montant en tout à dix-huit mille cent vingt-deux rixdales.

Abo a quelques manufactures ; savoir, deux de tabac, une de sucre, trois de rubans de soie, deux de toile et futaine ; une de clous, six tanneries, six tuileries, un moulin à papier. Les plantations de tabac sont un objet de grande importance ; elles en produisent, chaque année, au moins cent cinquante-deux mille cent livres pesant. En 1761 le revenu pour la couronne montait à quatre mille six cent soixante et quinze rixdales. Le nombre des habitans, en 1791, allait à huit mille cent quatre. L'ancienne ville était jadis située à un mille de la place qu'occupe celle qui existe aujourd'hui. La fondation d'Abo date de l'introduction du christianisme dans cette contrée. Après avoir été presque réduite en cendres dans un incendie, elle fut rebâtie avec peu de régularité par les soins de Pierre Brahe, Conseiller, gouverneur général

de Finlande, environ vers le milieu du 17e. siècle : elle possédait aussi précédemment un hôtel des monnaies; on y comptait encore deux monastères quand la religion catholique était la religion dominante de l'Etat. Depuis 1714 jusqu'en 1721, Abo demeura sous la domination des Russes; sa position fut cruelle pendant ce laps de temps : ses maîtres passagers lui firent éprouver les plus durs traitemens. Heureusement pour elle elle retourna à la Suède en 1743, lors de la conclusion de la paix entre cette puissance et la Rusie, et elle se vit enfin délivrée des dangers et des cruautés auxquels elle avait été exposée.

Le château qui, en langage du pays, est appelé Abo-hus ou Abo-slot, est situé à l'embouchure de la rivière Aura, sur un cap entouré d'eau de trois côtés. C'est une des plus anciennes forteresses du pays; elle fut entièrement réparée sous les rois Albrecht, Charles VIII, Knutson et Gustave Vasa. Outre quatre tours destinées à défendre le port des approches de l'ennemi, elle a, vers le midi, une haute muraille avec un triple rempart de terre et un double fossé. On a ajouté un nouveau bâtiment à l'ancien, mais dans un genre différent de maçonnerie. Abo-hus fut la résí-

dence du duc Jean, et la prison du roi Eric XIV, dans le 16e. siècle. Le vieux château renferme une église et un arsenal considérable ; il est entouré de murailles de briques très-solides ; autour est un petit rempart de terre, élevé en 1730 : il fut plus d'une fois détruit en temps de guerre par l'ennemi, et, en d'autres temps, il a souffert des incendies. Deux compagnies de troupes de la marine sont maintenant casernées dans le château. Le reste des appartemens est, en partie, employé en magasins pour le blé et pour la poudre, et, en partie, pour servir de prison d'état.

CHAPITRE XIV.

Départ d'Abo. — Difficulté des voyages sans une suffisante quantité de neige. — Trajet de pays entre Abo et Yervenkile. — Etat des paysans, leur manière de vivre, leur habit, et leurs jouissances domestiques. — Rencontre d'un vieux ménétrier. — Manière de mettre un traîneau sur des roues. — Description d'une aurore boréale. — Arrivée à Yervenkile. — Quelques détails sur ce hameau. — Cataracte près Yervenkile; son apparence en hiver. — Petits oiseaux qui en habitent les environs. — Dextérité des paysans à les tirer. — Intérieur d'une maison d'habitant.

Nous quittâmes Abo le 20 mars, et nous nous dirigeâmes vers le nord. Pour nous épargner, à l'avenir, l'embarras continuel que nous avions éprouvé, de décharger nos bagages à chaque poste, nous avions acheté à Abo des traîneaux tout-à-fait semblables, pour la forme, à ceux dont se servent les paysans. Quoique l'hiver eût été très-rigoureux, ce-

pendant il n'était point tombé cette année une aussi grande quantité de neige que la précédente. Le soleil de mars et quelques jours de verglas les avaient entièrement fait disparaître dans beaucoup d'endroits ; ainsi le traîneau se trouvait souvent arrêté tout-à-coup, et le pauvre cheval alors faisait, sans grands succès, des efforts répétés pour le tirer sur un terrain découvert et sablonneux, qui, sous le poids de la voiture, criait d'une manière désagréable. Il nous fallait, à tout moment, descendre et marcher à pied, jusqu'à ce que nous retrouvassions un endroit couvert de neige, ou un lac, ou une rivière glacés. On sent combien cette manière de voyager devait être pénible et ennuyeuse; mais n'ayant point d'autre parti à prendre, il fallait bien nous y résigner. Dans beaucoup d'endroits, la neige était fondue dans le milieu de la route, mais il en restait encore sur les côtés et au bord des fossés. En pareil cas, le désir d'être mieux nous portait à conduire le traîneau sur le bord des fossés; mais souvent la croûte de neige cédait, et notre ressource nous devenait inutile. Le cheval ne pouvait pas s'assujettir à suivre une route directe, et tirant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, nous étions

de temps en temps renversés dans le fossé, et plongés dans la neige jusqu'au cou, parce que dans ces fossés elle s'était accumulée et s'y conservait. Cet accident nous était d'autant plus ordinaire, que notre traîneau était très-étroit ; mais comme il était aussi très-bas, notre chute en était moins périlleuse ; et quand par hasard la route était bonne, il n'en allait que plus sûrement et plus promptement. Mais ce n'étaient pas là nos seules disgraces ; il arrivait encore que lorsque le soleil avait commencé à fondre la neige, et que le verglas, en quelques endroits, s'était endurci par de nouvelles gelées, comme cela arrive fréquemment, il se formait, sur les inclinaisons de la route, un véritable miroir de glace qui rendait le chemin impraticable. Si le traîneau vient à descendre, il ne suit jamais une ligne droite, la moindre chose le fait dévier ; s'il se tourne de côté, il glisse tout-à-coup hors de la route, et se renverse soit dans un fossé, soit contre un arbre ; quelquefois il s'embarrasse dans les jambes du cheval, et l'entraîne avec lui. Quand nous étions obligés de sortir de notre traîneau, il nous était impossible, avec les bottes que nous portions, de nous soutenir sur le verglas ; alors notre

unique ressource était de nous asseoir et de nous laisser glisser doucement jusqu'au bas de la descente.

Le voyageur, dans tout le chemin depuis Abo jusqu'à Yervenkile, ne trouve rien d'assez intéressant pour tenir place dans son journal. Le pays est plat en grande partie, et ce n'est guère qu'à quelque milles d'Yervenkile qu'il commence à devenir un peu montagneux, sans qu'il procure cependant quelques vues agréables. En général les maisons des paysans sont bien bâties; l'étranger trouve un logement et un lit, et il peut s'attendre à voyager avec assez d'agrément, s'il a eu la précaution d'apporter avec lui quelques douceurs: le paysan le reçoit avec la plus affable hospitalité, et lui fournit toutes ses provisions. Elles consistent communément en lait caillé, en harengs salés, et par fois en viande salée. Si le voyageur compare son état au leur, sans doute ces paysans lui paraîtront pauvres; mais en s'en tenant à la comparaison qu'ils établissent entre eux-mêmes, ils sont riches, puisqu'ils possèdent tout ce qui, selon eux, constitue l'aisance. S'ils ont quelque argent superflu, ils l'économisent pour des besoins imprévus, ou le convertissent en vaisselle ou en

quelques autres ustensiles nécessaires au ménage. D'après cela, il n'est point rare, en Finlande, dans une petite maison de bois où l'on ne trouve rien que des harengs et du lait, de voir que l'on vous apporte de l'eau dans un vase d'argent de la valeur de cinquante ou soixante rixdalers. Les femmes sont chaudement vêtues; par-dessus leurs habits, elles portent une chemise de toile; on les croirait dans le dernier déshabilier, à les voir de la sorte, et cet usage présente une assez grande singularité. L'intérieur de la maison est toujours chaud, trop même pour quelqu'un qui vient de l'air extérieur, et n'est pas accoutumé à une pareille température. Les paysans restent constamment dans leur maison avec une chemise à manches sans juste-au-corps, n'ayant qu'une seule veste; ils sortent fréquemment dehors ainsi vêtus, sans craindre ni fièvres ni rhumatismes; nous en trouverons la raison quand nous parlerons de l'usage qu'ils font des bains. Les Finlandais qui accompagnent les voyageurs derrière leurs traîneaux, sont couverts d'un petit surtout fait de peau de veau ou d'étoffes de laine, serré par le milieu du corps avec une ceinture. Ils mettent, par-dessus leurs bottes, de gros bas

d'étoffe de laine ; ils ont le double avantage de les tenir chauds et de les empêcher de glisser sur la glace.

L'intérieur de la famille d'un paysan présente le tableau le plus touchant à l'homme dont le cœur n'est pas insensible aux mœurs de l'innocence ; les femmes s'occupent à carder ou à filer leurs laines, et donnent une attention toute particulière à leur ouvrage, tandis que les hommes coupent des fagots, font des filets, raccommodent ou construisent leurs traîneaux. Nous rencontrâmes à Mamola un vieux aveugle, un violon sous le bras, entouré d'une foule de jeunes garçons et de filles ; il était chauve sur le devant de la tête ; une longue barbe, blanche comme la neige, lui descendait sur la poitrine, et lui donnait l'air le plus vénérable : on l'eût pris pour un de ces Bardes ou poètes décrits avec une sorte d'enthousiasme dans l'histoire du Nord, et dont aucun, peut-être, ne l'égala en science. Son auditoire ne l'entourait pas en vain ; il chantait des couplets, et les entremêlait de contes et d'anecdotes. Notre arrivée occasionna le plus profond silence dans toute l'assemblée ; chacun s'éloigna. Les enfans sont enfans en tout pays. La vue des étrangers

était si nouvelle pour eux, qu'oubliant le Barde, ils commencèrent à se moquer et à rire de nous. Pendant que le pauvre Barde, mettant à profit une telle occasion, finit par nous demander, en mauvais suédois, quelque monnaie pour charité.

La nuit était venue, et elle ne rendait que plus fatigante notre double manière de voyager, partie à pied, et partie en traîneaux; ce fut alors que je fus convaincu de l'utilité d'une invention dont j'avais vu le modèle dans le dépôt des machines à Stockholm. C'était un traîneau suspendu par les côtés, que par le moyen d'un ressort on pouvait placer sur quatre roues, et qui l'élevant du terrain, servaient à convertir en un moment ce traîneau en une voiture roulante. Le 30 mars, vers minuit, nous étions encore sur la route, souffrant de la rigueur du froid de 13 degrés au thermomètre de Celsius, quand le magnifique spectacle d'une aurore boréale, s'offrant tout-à-coup à nos regards, vint fort à-propos nous distraire de l'ennuyeuse monotonie de notre voyage. Le ciel, dans la partie du Nord, parut d'abord tout en feu, et prit insensiblement cette brillante couleur de rubis dont le coucher du soleil enrichit les belles

soirées de l'Italie, présage heureux, suivant Virgile, et tant de fois confirmé par l'expérience, de la beauté du jour qui doit le suivre. Plus ce phénomène se déployait à nos regards, plus notre admiration croissait. Bientôt, du sein de cette pourpre superbe, s'éleva vers le pôle un arc éclatant de toutes les nuances de l'iris, et coupé d'une foule d'autres arcs non moins enflammés, mais mobiles, mais flottans avec majesté : ils se dessinaient sur un immense rideau d'un phosphore lumineux, dont les diaphanes replis, sans cesse agités, se déroulaient en longs sillons de flamme, et toujours plus animés par des espèces de brandons dont on eût dit que le ciel les foudroyait à chaque instant, prolongeaient au loin l'incendie sous la voûte céleste : ils réfléchissaient leur clarté sur toute l'atmosphère, et liseraient d'un or vif les contours de tous les nuages. Si ces météores, fréquens dans les contrées voisines du pôle, intéressent, par leur magnificence, les habitans du Nord accoutumés à les voir, que l'on juge de l'effet que ce spectacle dut produire sur nous, dont l'œil en jouissait pour la première fois.

Enfin nous eûmes le bonheur d'arriver à Yervenkile, petit district qui, appartenant à

l'université d'Abo, est affermé à un honnête paysan. Cet homme nous reçut à merveille, et nous donna une chambre et des lits : son affable hospitalité nous rendit agréables les trois jours de repos que nous prîmes chez lui, et dont nous avions grand besoin. Cette habitation, voisine d'une très-belle cascade, offre un égal intérêt au peintre et au chasseur ; quelques détails sur sa situation ne déplairont pas, sans doute, au lecteur curieux de connaître plus particulièrement cette partie de la Finlande.

Yervenkile est un petit village de trois ou quatre familles, situé sur un lac. Pendant l'hiver, on ne passe point par cet endroit; on prend communément la route de Wasa. Notre dessein, en y passant, était de nous y reposer, et de visiter cette cascade dont on nous avait vanté l'élévation, et qui se trouve à un quart de lieue de ce village. Un semblable accident de la nature devait redoubler d'intérêt pendant l'hiver, et en effet notre curiosité ne fut point trompée.

Elle est formée par la rivière Kyro; cette rivière, en sortant d'un lac du même nom, se précipite à travers des rochers escarpés et inégaux; et sa chute, autant que j'ai pu le

présumer, n'ayant pas avec moi les instrumens nécessaires pour la mesurer, est de deux cent dix pieds. L'eau jaillit, bondit de rochers en rochers, et blanchissante d'écume, roule avec fracas à travers ces monstrueuses aspérités, jusqu'à ce qu'enfin elle parvienne à son lit inférieur, où reprenant un cours plus tranquille, elle fuit en serpentant vers deux montagnes couvertes de sapins qu'elle sépare, et où elle se perd de nouveau. Pour mieux jouir d'un semblable tableau, nous nous arrêtâmes sur un terrain élevé, d'où notre vue s'étendait sur un pays fort varié et presque entièrement couvert de pins dont la sombre verdure, dorée par les rayons du soleil, formait le contraste le plus pittoresque avec la blancheur éblouissante de la neige, et les masses de glace suspendues aux bords de la cataracte.

L'aspect de cette cascade, totalement particulier aux régions du Nord, et ne se rencontrant jamais en Italie, n'en méritait que plus notre attention; l'eau s'échappait au milieu d'énormes voûtes de glace, hérissées et frangées de cristallisations de mille formes diverses. La rigueur du froid était telle alors, que les vapeurs, ou pour mieux dire, cette

espèce de poussière humide que l'agitation des eaux disséminait dans l'air, se gelait à mesure, et formait au-dessus du courant de véritables ponts de glace d'une solidité telle, qu'on pouvait les traverser sans crainte. Les vagues se heurtant et se précipitant par-dessous, se portaient avec tant de violence contre les parois de ces ponts, que souvent elles jaillissaient par-dessus, circonstance qui en rendait la surface si glissante, que les paysans, pour y passer, étaient obligés de se coucher ventre à terre, et de marcher sur leurs mains.

Nous retournâmes plusieurs fois visiter cette cascade, afin d'en dessiner les différens aspects. Nous faisions toujours cette promenade avec nos fusils, pour tirer des lièvres, des renards ou des loups dont nous apercevions beaucoup de traces dans les bois. Nous fûmes tout un jour à leur recherche dans le cœur de la forêt, non sans quelque crainte de rencontrer d'autres animaux féroces, mais soit heur ou malheur, nous fûmes trompés dans notre attente; nous trouvâmes souvent des débris de leurs repas, mais aucun ne s'offrit à notre vue : nous n'avions point de chiens avec nous, et ce fut probablement la

cause de notre peu de succès; mais nous n'avions pu nous en procurer dans le village ni dans les environs; on n'en trouve point, et notre conducteur nous apprit que les loups se jettent sur eux à la porte, et même jusque dans les maisons des habitans. Ne trouvant donc aucun gros gibier, nous nous amusâmes à tirer de petits oiseaux qui volent toujours pendant l'hiver dans les environs de la cataracte. Ils sont d'une espèce inconnue, ou du moins que je n'ai jamais vue en Italie: cette espèce est celle que Linné appelle *turdus cinctus*.

Quelques paysans qui demeurent à un moulin situé de l'autre côté du pont, se moquaient de nous en nous voyant dépenser notre poudre et notre plomb à tirer sur des oiseaux qui, pour eux, n'avaient aucune valeur. Comme ils remarquaient à notre air sérieux le peu de cas que nous faisions de leurs plaisanteries, ils se figurèrent qu'ils nous obligeraient en en tuant de leur côté, et en nous les apportant. Aussitôt nous vîmes l'un d'eux courir vers son fusil, le tirer, et se glissant sur le pont, venir nous offrir un de ces oiseaux. Nous le remerciâmes; mais remarquant que l'oiseau n'avait point de tête, je lui fis entendre que cette circonstance me faisait attacher

cher peu de prix à son cadeau, et que j'eusse désiré qu'il fût entier. J'examinai son fusil, j'en trouvai le canon carabiné, et d'un très-petit calibre, et je vis que c'était avec une balle, de la grosseur approchante d'un petit pois, qu'il avait tué l'oiseau. Je lui montrai de la petite dragée, lui faisant entendre que c'était avec cela qu'il aurait dû charger son arme. Le bon paysan fut très-étonné à la vue de ce petit plomb, dont probablement il n'avait aucune idée. Lui en ayant offert, il me refusa, et chargea son fusil à sa manière, en m'assurant qu'il allait satisfaire à mon désir. Il partit, lâcha bientôt son coup, et me rapporta un oiseau de la même espèce, mais cette fois entier, et n'ayant qu'une légère contusion sur la poitrine, où il ne l'avait que légèrement touché. Nous admirâmes son adresse et la justesse de son coup-d'œil; il nous assura que tous les paysans tiraient avec la même habileté; qu'ils envoyaient à Stockholm quantité de gélinottes, *Tetrao Bonasia, Lin.*; et qu'ils préféraient ce genre de fusils à tout autre, à cause de la petitesse de leur calibre qui les rend propres à atteindre à une très-grande distance, sans exiger une bien forte charge.

Avant de quitter Yervenkile, nous désirâmes avoir quelques détails sur la manière de vivre de notre hôte, sur ses dépenses domestiques, et sur le prix des denrées dans cette partie de la Finlande. Le bois ne coûte que la peine de la coupe et du transport ; les gages d'un laboureur sont assez chers, allant de douze à seize sous. Notre honnête paysan avait l'air d'être fort à son aise ; et ce n'est pas sans un sentiment de douceur que je me rappelle ici son heureuse existence. Six vaches qu'il possédait lui avaient produit autant de veaux ; six chèvres broutaient, l'été, dans les environs de sa maison, et y revenaient le soir rapporter un lait abondant et nourricier. Les jeunes branches de bouleau dont elles se nourrissaient l'hiver, répandaient un parfum agréable dans le lieu où elles étaient gardées. Outre ces richesses, il avait encore huit agneaux et trois chevaux pour le service de ses traîneaux. Ses vaches lui fournissaient, tous les matins, un seau de lait, dont il faisait sa nourriture journalière. Une vache lui coûtait cinq à six rixdales ; un veau, deux ; une chèvre et un chevreau, seize sous. Le blé ne réussissait point dans le canton ; le prix du seigle était de cinq rixdales et demie le baril.

Nous lui demandâmes s'il avait jamais été réduit à manger du pain fait avec l'écorce d'arbre, et s'il avait été obligé de nourrir ses vaches avec leurs propres excrémens, mêlés et assaisonnés avec un peu de sel, de farine et de paille, comme les Dalécarliens ont été forcés à le faire en quelques circonstances; il nous répondit qu'il avait toujours été assez heureux pour n'avoir point eu besoin d'en venir à de pareilles extrémités.

La ferme de cet homme de bien consistait en une maison qu'il occupait avec sa famille; à la droite de celle-ci était un petit bâtiment entièrement destiné aux étrangers, et dans lequel nous logeâmes; à gauche étaient les étables destinées aux bestiaux. Maintenant qu'il s'agit ici de l'habitation d'un paysan finlandais, je crois faire plaisir au lecteur, en lui offrant une gravure représentant l'intérieur d'une maison; les personnages y sont occupés à un amusement domestique, assez ordinaire dans les villages de la Finlande. Un des habitans y joue d'un instrument du pays, appelé *Harpa*, et qu'on trouvera plus amplement décrit dans la suite: pendant que deux autres, étant placés face à face, et ayant leurs mains jointes ensemble, accompagnent

l'instrument de leur chant et d'un mouvement de corps, par lequel ils se lèvent alternativement l'un et l'autre de leur siége; les autres personnages de l'assemblée jouissent de cette scène comme spectateurs.

Quel contraste entre les simples jouissances, la vie paisible et le bonheur sans mélange de ce bon Finlandais, et ce luxe excessif dont s'entourent les grands des contrées du Midi de l'Europe! Heureuse innocence de la vie rurale! Qui peut être témoin de tes douceurs, sans éprouver, dans son ame, un secret penchant pour toi? Hélas! je l'avoue: je n'ai pas toujours assez de philosophie pour être insensible moi-même aux plaisirs et aux biens que l'on croit trouver dans le tourbillon du monde; mais si nous réfléchissions aux suites déplorables de cette fièvre de désirs, née du rafinement des sociétés, et dont la brûlante chaleur porte de grands propriétaires à fuir des campagnes vers les cités populeuses pour échanger leur indépendance contre tant de frivolités; si nous songions à cette folie, bien moins excusable que celle d'Esaü, qui attache autour d'eux tant de membres de la société qu'ils n'enveloppent que trop souvent dans leur ruine; combien, détrompés de la

brillante et menteuse surface d'une existence semblable, nous chercherions à nous dérober aux inquiétudes, aux anxiétés, aux angoisses de ces grandes scènes de la vie, et avec quel empressement nous voudrions nous soustraire à ces jouissances, toujours si vainement cherchées dans les tumultueuses réunions des peuples policés.

CHAPITRE XV.

Départ d'Yervenkile. — Passage au travers d'une grande forêt. — Danger d'être déchiré par les loups. — Vestiges d'un incendie dans cette forêt. — Fréquences de ces sortes d'accidens, et leur cause. — Dévastations occasionnées par les tempêtes. — Route à travers la forêt; ses inconvéniens. — Passage sur les glaces. — Dangers qui l'accompagnent. — Généreuse simplicité des paysans qui nous servaient de guides.

En quittant le village d'Yervenkile, nous entrâmes dans une forêt fameuse en Finlande, autant par l'étonnante hauteur des arbres que par sa profondeur que l'on dit être de quatre-vingt milles anglais. Nous étions obligés de la traverser dans toute son étendue, et j'étais très-disposé à me livrer au sommeil pendant toute la route, pour échapper à l'ennui d'un chemin qui ne me promettait pas une bien grande variété, et pour tirer parti, autant qu'il

serait en moi, de la triste obscurité que produisait l'épaisseur du bois ; d'ailleurs j'étais assuré que ni les voleurs, ni les bêtes féroces ne viendraient interrompre mon repos, les premiers étant inconnus dans ce pays, et les autres rarement assez irrités par la faim pour se jeter sur les voyageurs. Les seuls animaux à craindre dans cette forêt sont les loups ; ils ne s'exposent guère à attaquer un homme, mais ils n'épargneraient pas son cheval : il arrive quelquefois que ces animaux, quand ils sont affamés, se réunissent plusieurs ensemble, et que, perdant alors leur timidité ordinaire, et courageux par leur association, ils se jettent avec intrépidité sur les chevaux attelés aux traîneaux. En pareil cas, il est extrêmement dangereux d'être renversé de la voiture, et abandonné sur la route par le cheval que la frayeur fait échapper ; les loups voyant le voyageur sans défense, étendu par terre, tombent sur lui et le dévorent. Cependant, quand on est en grand nombre comme nous l'étions, on est moins exposé à ces accidens ; car, en pareilles circonstances, les loups se tiennent à une certaine distance, et fuient au bruit des traîneaux et à la voix des voyageurs. Nous aperçûmes fréquemment leurs

traces sur notre chemin, mais nous n'en vîmes pas un seul, ni aucune autre bête fauve, si ce n'est des renards qui avaient coutume de nous regarder en face un moment, pendant que nous nous amusions à siffler après eux.

Un silence vraiment formidable règne dans cette forêt, et ajoute encore à cette espèce de terreur qu'inspire sa profonde obscurité. Les branches de ces arbres, dont la prodigieuse élévation se conçoit à peine, confondent, en se croisant, les sombres et épais cimiers de ces colosses, et forment une voûte impénétrable, pour ainsi dire, à la clarté du jour. Il n'est rien peut-être de plus imposant dans la nature. Quelle solitude immense! quelles religieuses ténèbres! quelle antique majesté! et quelle plume éloquente peindra jamais l'impression que porte dans l'ame le nombre incommensurable, la silencieuse fierté et le deuil éternel de ces géans enfantés par la terre! La température est infiniment plus douce dans l'intérieur de ces forêts, que celle de l'extérieur; différence extrêmement sensible lorsque l'on y pénètre après avoir traversé des lacs ou des plaines découvertes. Le seul bruit qu'on entende dans cette forêt, est produit par les arbres que la gelée fait éclater. Ce bruit est

fort, mais sourd, et semblable à des coups de canon éloignés.

Ce voyage cependant fut plus intéressant que je ne l'avais pensé. Ici de vastes incendies, ailleurs des ouragans terribles avaient fait d'horribles ravages dans le cœur de la forêt, et l'aspect imprévu de ces scènes singulières faisait sur nous la plus vive impression. Ce n'est pas la première fois que les voyageurs ont parlé de ces larges trouées que le feu perce si fréquemment dans les forêts de la Suède, et principalement dans les contrées du Nord. Des montagnes, des vallons, des espaces de plusieurs milles couverts de bois sont fréquemment ainsi dévorés par les flammes. On a beaucoup parlé, et l'on n'a pas moins écrit pour chercher et expliquer la cause de ces incendies. Quelques-uns les ont attribués à la vive impression des rayons du soleil, qui reste plus long-temps qu'ailleurs sur l'horizon. Mais cette explication est chimérique, et ne mérite pas que l'on s'y arrête. La présence du soleil n'eut jamais une telle vertu, et sur-tout en Suède et en Finlande, où la chaleur de cet astre ne s'élève jamais au-dessus du 50 ou 60.e degrés du thermomètre de Celsius; degré bien au-dessous de celui qui serait ca-

pable de produire un embrasement spontané. Il a été incontestablement prouvé, par une suite d'observations, qu'entre la plus grande chaleur de l'été, et le froid le plus rigoureux de l'hiver, il n'y a ici qu'un 32.e de différence (1).

En cherchant donc les causes premières de ces sortes d'incendies, qui, par-tout ailleurs, jeteraient l'épouvante, on peut en reconnaître trois principales ; la première est simple et accidentelle ; elle vient du peu de soin des paysans, dont les pipes toujours allumées quand ils voyagent à travers la forêt, laissent échapper des étincelles : si, par hasard, elles tombent sur des feuilles ou des branches sèches, un vent léger suffit pour en aider l'action ; bientôt la flamme se développe et le feu commence ses ravages. Bien plus, les paysans allument souvent des feux dans la forêt, soit pour se chauffer, soit pour cuire leurs viandes ; alors il n'arrive que trop souvent qu'ils négligent de les éteindre entièrement, et l'on devine les suites. On peut rapporter la seconde cause aux lois et à la

(1) Lettres sur l'origine des sciences, etc., par M. Bailly, page 292.

constitution politique du pays. Généralement parlant, c'est presque toujours dans les forêts de la couronne que ces incendies ont lieu. Dans plusieurs districts, les paysans tirent leurs bois des forêts royales, et paient pour cela une certaine taxe. Il est tels cantons désignés, dont la coupe leur est permise, et ils sont soumis à une amende si on les trouve au-delà des limites. Mais si un incendie arrive dans quelqu'endroit d'une forêt appartenant à la couronne, les paysans du district ont le droit d'abattre et d'emporter les arbres atteints par l'incendie : dès-lors, si les paysans manquent de bois, ou si la quantité qui leur est assignée ne suffit pas à leurs besoins, leur intérêt les porte à mettre le feu dans leur voisinage, puisqu'alors ils ont droit de s'approprier tout arbre que les flammes auront touché; la quantité en est souvent telle qu'elle peut suffire à un paysan pour les besoins de cinq ou six ans, selon que la dévastation a été plus ou moins grande. On peut croire que si le gouvernement voulait y prendre garde, il pourrait arrêter ces infractions à la loi, bien moins en infligeant de grandes punitions, qu'en ordonnant que les paysans paieraient la même somme pour le bois incendié que pour celui qui serait

sur pied, et qu'il ne leur fût pas permis de couper aucun bois dans la forêt, avant d'avoir employé leur provision. Cependant comme il pourrait y avoir des difficultés dans l'exécution de pareilles mesures, impossibles à prévoir pour un étranger, nous nous abstiendrons de blâmer le gouvernement sur ce qui n'est peut-être point en son pouvoir de prévoir.

Je vis dans cette forêt un exemple des terribles ravages de l'un de ces incendies. Les flammes avaient dévoré le bois dans une étendue de six à sept milles; il n'est point de spectacle plus attristant: on ne voit pas seulement des troncs et des débris d'arbres couchés confusément sur le terrain, et entièrement réduits en charbons, mais il en est d'autres qui, debout encore, n'ont pas pour cela échappé à la destruction, et que les flammes ont dépouillés depuis la cime jusqu'aux racines. Quelques-uns, couchés dans leur entier, gissent étendus sur des brasiers éteints; d'autres, simplement penchés, appuient leurs squelettes noircis sur leurs voisins morts sans avoir fléchi; tandis qu'au milieu de tant de ruines, de jeunes arbres, pleins de santé, de sève et de végétation, semblent se nourrir des

cendres de leurs pères, et s'élèvent pour remplacer la génération disparue.

Il est impossible de concevoir comment les vents peuvent pénétrer au travers de la voûte épaisse que leur opposent ces bois. On serait tenté de croire que ces ouragans ne sont autre chose que ces trombes décrites par d'autres voyageurs, dont rien ne pouvant arrêter la pesanteur perpendiculaire, triomphent de toutes les résistances. Des arbres d'un volume énorme sont arrachés de la terre, et montrent à nu leurs profondes racines. Des pins que trois hommes embrasseraient à peine, et dont les troncs braveraient impunément les plus furieuses tempêtes de l'Océan, ici ployés comme de faibles roseaux, courbent dans la poussière leur front antique et superbe. Les colosses, les plus indomptables en apparence, sont précisément ceux que les vents ont le plus violemment maltraités. On dirait que ces ouragans, à l'instar de la foudre, frappent de préférence les arbres les plus élevés, comme les seuls dignes d'illustrer leurs courroux, et dédaignent de s'attaquer aux plus jeunes, dont la chute flaterait peu leur orgueil. Que le lecteur se transporte, s'il se peut, sur ce théâtre de désolation; qu'il tra-

verse, en idée, des espaces de quatre ou cinq milles d'étendue, où tous les arbres d'une forêt sont couchés comme les épis après un orage; dont les uns sont éclatés depuis leur sommet jusqu'à leur base; les autres rompus à la place même où leurs troncs offraient le plus de vigueur; ceux-ci dépouillés de leurs branches dans toute leur étendue; ceux-là obliquement penchés sur les tronçons brisés de leurs voisins, et qu'il juge de l'étonnement, de la douloureuse admiration, de la terreur même que doivent porter dans l'ame du voyageur, l'aspect de ces grands accidens de la nature, et la réalité d'un semblable désastre.

L'on profite, pendant l'été, d'un chemin pratiqué au milieu de la forêt; mais, en hiver, les paysans ne le suivent pas toujours; car alors rien ne s'oppose à ce qu'ils puissent traverser le lac ou la rivière, et ils ne sont point obligés de suivre les détours que fait la grande route, pour éviter ces interruptions accidentelles. Ils cherchent, autant qu'il leur est possible, à suivre une ligne directe; et pour ne pas se perdre dans ces forêts profondes et ténébreuses, le premier d'entre eux, assez heureux pour rencontrer un bon chemin, marque tous les arbres d'un coup de hache,

comme les Sauvages le pratiquent en Amérique, et cela pour indiquer la route à ceux qui pourront venir après eux. Ces routes, d'ailleurs, pierreuses et raboteuses, sont extrêmement désagréables. Nous étions brisés par les continuelles secousses du traîneau. Nous fûmes enfin dédommagés de l'ennuyeuse lenteur de notre marche, et des obstacles que nous avions éprouvés dans la forêt, quand nous fûmes parvenus à un lac que nos chevaux nous firent traverser avec la rapidité de l'oiseau, et sur lequel nos traîneaux semblaient voler sans nous fatiguer par aucunes secousses. Cependant nous étions entourés de dangers ; la glace craquait de toutes parts, et nous frémissions à l'aspect des crevasses qu'à chaque instant le poids de nos voitures faisait diverger en rayons autour de nous. Nous ne nous fussions certainement pas exposés au péril de traverser ainsi la rivière, si nous n'avions pas trouvé la route de terre mille fois plus fatigante et plus insupportable, tant à cause de ses inégalités que par le désagrément perpétuel d'y rencontrer des grès, dont les aspérités nous faisaient, à chaque instant, sauter, pour ainsi dire, hors de nos traîneaux.

Ce fut principalement entre Tuokola et

Gumsila, que nous trouvâmes la route sur la rivière extrêmement dangereuse; et sans doute nous eussions péri, sans le secours de deux paysans qui voulurent bien nous servir de guides, et indiquer les endroits où la glace était encore assez forte pour résister à notre poids. Entre ces deux villages, la rivière est singulièrement rapide, et la force du courant, en quelques endroits, y rend la glace d'une texture plus tendre; en sorte qu'il était important à notre sûreté d'avoir une parfaite connaissance de la direction du courant pendant l'été. Nos guides nous précédaient dans leur traîneau, et nous les suivions de près avec toute l'attention que demandait une circonstance aussi critique. Parvenus à un endroit entièrement ouvert, nous crûmes qu'il y aurait de l'imprudence à le passer; nous n'avions cependant pas d'autre alternative, ou de retourner et faire cinq ou six milles par terre, avec tous les désagrémens dont nous avons déjà parlé; ou, passant près d'une maison, de faire sauter une barrière à nos chevaux, et de tirer notre traîneau sur un monceau de pierres, jusqu'à ce que nous puissions regagner la glace de la même rivière. Nous préférâmes ce dernier parti; les chevaux franchirent

franchirent la barrière ; nous leur aidâmes ensuite à enlever les traîneaux, et à les porter de l'autre côté ; et nous nous remîmes sur la glace près d'un moulin. Mais, après cette fatigue, quels furent nos regrets et notre surprise de nous trouver dans un endroit où le danger était cent fois plus imminent ! La glace n'était plus attachée aux deux rives de la rivière, et il fallait nous confier à la croûte restée dans le milieu, et sous laquelle on entendait le courant bouillonner avec fracas. Nos guides s'y exposèrent les premiers ; ils nous assurèrent qu'il n'y avait pas de danger, et que quand nous aurions traversé cet endroit, nous n'aurions plus rien à craindre dans tout le reste de la route. Il fallait donc braver un péril que devait suivre un si grand avantage. Cependant, quoique nos guides fussent déjà rendus de l'autre côté, notre inquiétude ne se calmait pas. Nous ne pouvions surmonter les alarmes que nous inspiraient la vue, le bruit et la rapidité du courant, et la fragilité de la glace qui devait nous supporter. Enfin, par un excès de sagesse vraiment exemplaire, nous nous résolûmes, non sans apprêter à rire à nos bons Finlandais ; nous nous résolûmes, dis-je, à grimper sur nos genoux par-dessus un mon-

ticule de glace, qui, à notre avis, gênait notre route, et à nous laisser glisser de l'autre côté pour rejoindre notre traîneau qui nous attendait. La figure que nous avions faite dans cette circonstance, nous fit rire nous-mêmes, et fit trêve à nos alarmes premières.

Après avoir traversé la rivière en cet endroit, nos guides nous dirent que nous pouvions nous passer d'eux, et continuer notre route sans la moindre inquiétude. Ils nous quittèrent aussitôt sans nous demander aucune récompense pour leurs services; et quand nous les rappelâmes pour leur offrir de l'argent, ils parurent étonnés de ce que nous songeassions à les payer. Un d'eux resta sourd à toutes nos instances, refusa notre offre avec dignité, et s'en alla sans vouloir en rien accepter. Hommes! qui nous targuons de cette prétendue élévation que nous disons tenir de notre éducation, et sommes si fiers de notre soi-disante perfection, nos ames étroites, cependant, ne peuvent concevoir comment des êtres que nous croyons si pauvres, et que nous nous figurons à une si grande distance au-dessous de nous, parce que sans doute ils n'ont pas un aussi bon habit que le nôtre, aient pu refuser notre argent, et se donner

bien de la peine seulement pour le plaisir d'être utiles, et pour l'insipide satisfaction de faire le bien! Ces exemples de désintéressement, trop rares et trop peu connus dans les grandes villes, ne le sont point dans ces lieux éloignés de la métropole. Ici la morale n'est point sacrifiée à l'amour-propre et aux viles passions. Le voyageur apporte avec lui ses idées de civilisation; vain nom qui ne cache souvent que l'intérêt, et croit retrouver ses notions détériorées dans le cœur d'un peuple, obligeant par instinct, généreux et bienfaisant par sa nature. C'est ainsi que nous croyons récompenser les services avec un vil métal; et n'ayant aucune idée de gratitude comparable à celle de donner de l'or, nous avilissons les plaisirs les plus purs que l'on puisse goûter, en rendant vénaux les bienfaits; et voilà comme nous corrompons et dégradons dans les autres ce sentiment si doux que l'homme éprouve à faire une bonne action et à obliger son semblable.

CHAPITRE XVI.

Continuation du voyage. — Poli et transparent de la glace; raison la plus probable. — Halte à Sillange. — Arrivée à Wasa. — Détails sur la ville : sa situation, son commerce, ses habitans. — Tribunal pour le gouvernement du Nord du Finland, et Wasa. — Le président et le gouverneur. — Anecdotes sur Linné.

AVANT d'arriver à Wasa, nous n'étions point encore rassurés sur nos craintes, en traversant les rivières du Finland. Jusqu'ici nous avions constamment trouvé la glace couverte d'une couche de neige mal-propre, qui nous cachait sa transparence, et la plupart du temps nous faisait oublier que nous voyagions sur le liquide élément. De nouvelles alarmes nous attendaient, et nous les éprouvâmes quand il nous fallut traverser une rivière sur une glace tellement diaphane, que nous apercevions, non-seulement le courant et la profondeur de l'eau, mais encore les plus petits poissons.

Dans le premier moment d'une surprise à laquelle nous étions si peu préparés, nous nous regardâmes comme inévitablement perdus, et nous nous figurâmes que nous allions être engloutis dans l'abîme. Le cheval, étonné lui-même, s'arrêta court, et persistait à ne point vouloir avancer; mais l'impulsion qu'il avait acquise dans sa course, le poussa en avant; et, malgré lui, il glissa sur ses quatre jambes l'espace de vingt-quatre à trente pieds. Cette manière singulière de voyager avec un cheval qui patinait, n'était pas très-amusante pour nous, quoique nous fussions, depuis long-temps, accoutumés à faire route sur la glace. J'étais assez embarrassé pour me rendre compte de la cause de son extrême transparence dans certains endroits de la rivière seulement, et je crus l'avoir trouvée dans la réunion d'actions des rayons solaires et du vent. Ce vent ayant balayé la neige, et nettoyé la surface de la glace, le soleil, à la fin de mars et au commencement d'avril ayant acquis plus de force, avait fondu et nivelé la surface, qui d'abord est toujours un peu raboteuse. Cette surface, fondue pendant le jour, en regelant la nuit, formait alors un miroir du plus beau poli. Cette

diaphanéité de la glace sur cette rivière est très-remarquable; sans le brillant des fentes perpendiculaires qui nous en attestait l'épaisseur, il nous eût été absolument impossible de la distinguer de l'eau qui coulait au-dessous. Dans les endroits où la rivière était d'une grande profondeur, nous nous en apercevions à une sorte de couleur verdâtre contractée par l'eau. L'idée de nous trouver ainsi suspendus sur un pareil abîme nous faisait frissonner. Pour échapper à l'effroi qu'elle nous causait, et nous garantir de l'éclat du soleil éblouissant de la superficie de sa glace, nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de fermer les yeux; mais quand la rivière n'avait que quelques pieds de profondeur, il nous était alors fort amusant de considérer les cailloux dont son lit était tapissé, et d'effrayer les poissons qui étaient sous nos pieds.

Avant d'arriver à Wasa, nous souffrîmes encore beaucoup des fatigues de la route, et des secousses continuelles que notre traîneau éprouvait; aussi fûmes-nous obligés de faire un séjour à un petit endroit appelé Sillampe, qui sert de poste. Ici l'auberge était bien tenue par une veuve; et nous fûmes si satisfaits

d'y trouver de quoi nous refaire, que nous y demeurâmes deux jours.

Wasa est la première ville qu'on trouve en entrant en Ostro-Bothnie. Les maisons sont toutes de bois, et la plupart n'ont qu'un étage. Wasa est une stapelstad considérable ; elle est située sous le 64.e degré de latitude-nord ; elle est à 1144 milles de Stockholm, par la route de terre ; 287 d'Abo ; 98 de Gamla Carleby, et 55 de Ny-Carleby. La ville, avec l'église paroissiale Mustasaari, fut bâtie par Charles IX. Elle fut gratifiée de quelques priviléges en 1611, et reçut son nom de l'illustre maison de Wasa, avec l'honorable permission de porter les armes de cette famille. Le défunt roi de Suède, Gustave III, établit à Wasa, en 1775, un tribunal ou conseil suprême pour le nord de la Finlande. Cette institution fut célébrée avec la plus grande pompe à Stockholm, le 26 juin 1776. Elle a sous sa dépendance trois gouvernemens; savoir, Wasa, Uleaborg et Knopia (1), deux jurisdictions,

(1) Avant la création de ce tribunal, les habitans de ces districts étaient forcés d'aller plaider à Abo. En m'informant, autant que je l'ai pu, de l'admi-

et sept juges territoriaux. Le bâtiment destiné aux séances de ces cours de justice, est bâti en pierre, près de la ville, et sur le penchant d'une colline qui s'élève au sud-est, du côté opposé au palais du gouverneur et à la ferme royale de Thorsholm. Cet édifice a deux cent dix pieds en longueur, sur une largeur de soixante et onze, et une hauteur de quatre-vingt-dix-neuf; il a deux étages. La façade est ornée d'une horloge; son architecture est d'ordre dorique; c'est un des plus beaux édifices du royaume. On remarque sur la frise l'inscription suivante : *Gustavus III R. S. anno Imperii XII extruxit, Themidique dicavit.* — A l'ouest est une place ouverte, large de trois cents pieds, et longue de sept cent soixante-cinq; on l'appelle le marché de Gustave. De-là, à l'opposite de la façade, règne une avenue de quatre rangées d'arbres de chaque côté, large de trois cents pieds, et

---

nistration de ce tribunal, j'appris qu'il y avait un tiers plus de procès actuellement, qu'il n'y en avait quand les habitans étaient obligés d'aller arranger leurs affaires à une aussi grande distance; ce qui paraît prouver que les tribunaux et les avocats multiplient les procédures, comme l'on dit que les médecins ajoutent souvent au nombre des maladies.

longue de quinze cents. Autour du marché sont bâtis les hôtels des membres du tribunal, disposés symmétriquement. Les habitans, pour l'ornement de la ville, ont commencé à planter des avenues d'arbres à l'est, au nord et au sud des barrières qui renferment l'édifice.

La ville de Wasa est dans un état de prospérité, autant par son commerce que par ses agrémens qui s'accroissent de jour en jour. Maintenant elle couvre une superficie de quatre mille huit cents pieds en longueur, et de trois mille en largeur ; elle contient dix-sept rues ; sept vont du Nord au Midi, et coupent les dix autres à angles droits : toutes les rues sont alignées et assez larges. L'église est commune à la ville et à la paroisse de Mustasaari ; on y trouve aussi une école et un lazaret. Le cimetière est situé sur un terrain assez élevé, à un quart de mille de distance de la ville. Outre la cour suprême formée par les bourguemestres et les conseillers, il y a une cour inférieure de justice, et c'est la seule dans le gouvernement.

Le commerce de cette ville avec l'étranger est considérable : les principaux articles d'exportation sont le goudron, la poix, des solives, des planches qu'ils envoient à Stockholm, outre

le seigle, le beurre, la viande de boucherie, notamment le bœuf, l'huile de veau marin, les peaux, le suif, etc. Les vaisseaux de commerce qui, en général, sont en bois de sapin, s'y construisent aussi. Wasa jouit aussi d'un marché ou foire, qui se tient tous les ans le 24 août, mais il est de peu d'importance.

Parmi les établissemens d'utilité publique, il faut citer le *répositoire* médical, ou apothicairerie, le jardin de botanique, la manufacture de drap, l'atelier pour tordre le tabac, une plantation de sept acres de ce végétal, que le roi Jacques Ier d'Angleterre prétendait être destructeur de la santé comme de la morale des hommes; trois tanneries, une manufacture d'huile de veau marin, deux teintureries, et deux bâtimens pour faire fondre la poix.

L'ancien port est d'un accès difficile; mais l'on en a construit un nouveau plus praticable, situé à un mille de l'ancien. En 1794, six vaisseaux furent employés pour le commerce extérieur, et trois pour celui du dedans.

En 1790 Wasa n'avait que trois cent quatre-vingt-quatre maisons et emplacemens, quatre cent cinquante-cinq familles, et onze cent cinquante-cinq citoyens, payant taxe depuis

quinze à soixante ans; le nombre des hommes était en tout de deux mille cent soixante-six. La ville est astreinte à équiper neuf matelots pour les vaisseaux du roi. Le revenu de la douane de mer, en 1784, avait été à dix-huit cent quinze rixdales.

Dans le voisinage de la ville sont deux sources d'eaux minérales, appelées le Puits de Gustave, nom du prince actuel : elles furent découvertes en 1750. Depuis que le tribunal a été établi ici, une nouvelle grande route a été percée par l'ordre de sa majesté; elle passe à travers les paroisses d'Happo, Alajauoi, Saurejavoi, et de Haukas à Cuopio, ville de Savolax.

A notre arrivée, nous visitâmes le président et le gouverneur, et nous fûmes aussitôt invités à dîner par eux; ils nous firent la politesse de rassembler la plus intéressante société de Wasa, pour nous la faire connaître; ils nous traitèrent magnifiquement, et dans le même genre de cérémonie que nous avions connu à Stockholm; car ici, comme par-tout ailleurs, les villes de province s'attachent à imiter les manières de la capitale.

Je crus jouir d'un songe agréable, en rencontrant ici une dame extrêmement

aimable et d'une éducation achevée, dans l'épouse du président de la cour de justice. Elle entendait le français et l'italien, et jugeait avec goût des beautés de nos meilleurs poètes. Je trouvai aussi, dans la maison du président, un ecclésiastique instruit et d'une agréable conversation. La nôtre tourna sur les Finlandais, principalement sur leurs poètes, et il nous fit connaître, à ce sujet, beaucoup de particularités d'un grand intérêt. En me parlant de Linné qu'il avait particulièrement connu à Upsal, il s'étendit sur le caractère de ce naturaliste, et s'arrêta principalement sur la vanité que ce grand homme portait au dernier point. Il me rapporta quelques anecdotes qui me firent gémir sur les faiblesses dont le génie n'est pas toujours exempt. Une dame de la province d'Upsal, me dit-il, qui n'avait jamais dépassé les limites de son pays, demanda à un ami de Linné une lettre de recommandation dont elle avait besoin pour s'introduire auprès d'un homme si distingué, et en même temps voir sa collection. Le savant la reçut avec beaucoup de politesse; et, comme il lui montrait son muséum, la bonne dame fut si étonnée à la vue de tant d'objets sur lesquels le naturaliste avait

toujours quelques remarques à faire, qu'elle s'écria dans son enthousiasme : — Je ne m'étonne pas que Linné soit si connu dans toute la province d'Upsal ! — Linné, qui, au lieu de la province d'Upsal, attendait tout l'univers, fut si choqué de cette exclamation, si pardonnable à une provinciale, qu'il cessa de lui montrer son cabinet, et congédia cette pauvre dame, toute stupéfaite du brusque changement du savant, et toutefois assez simple encore pour se figurer que son éloge *exagéré* avait blessé la modestie de ce grand philosophe.

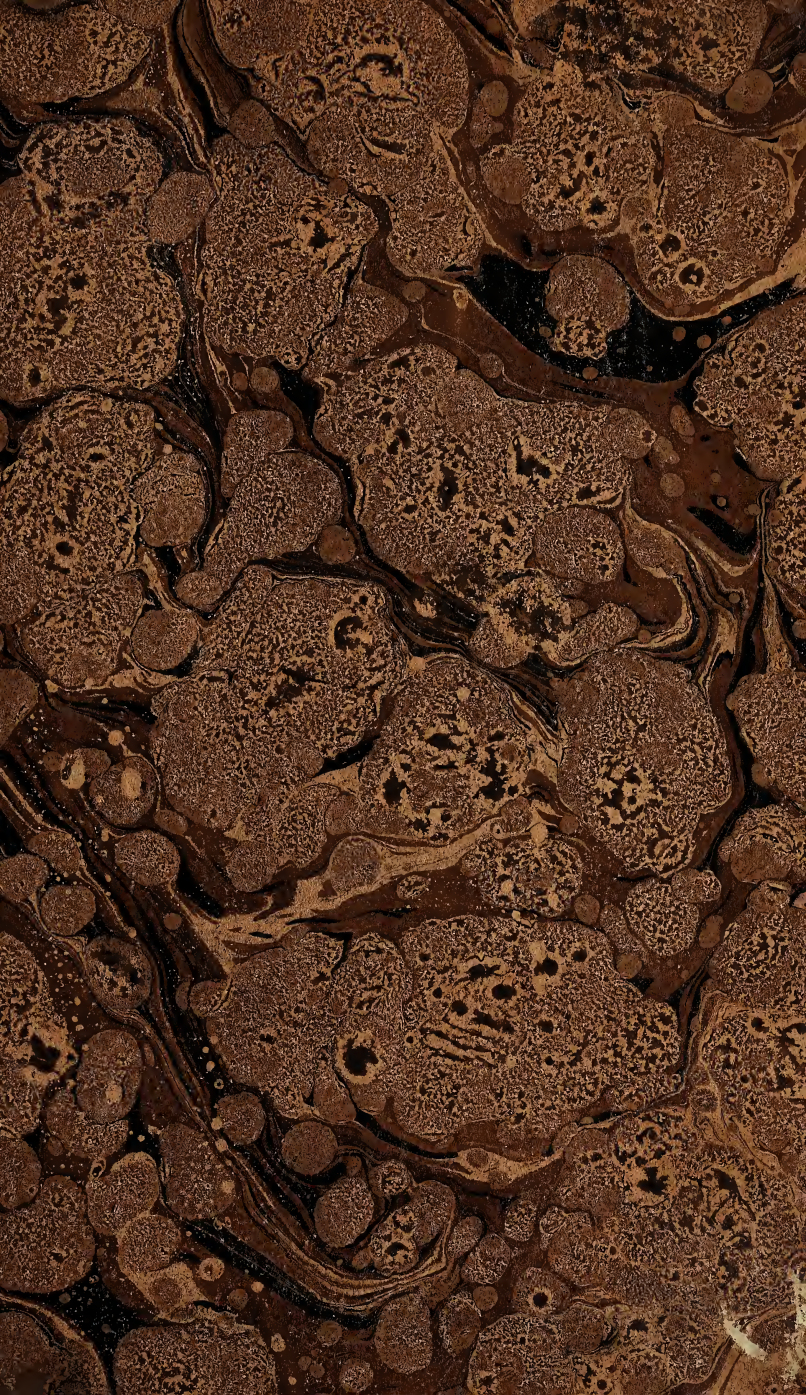
Un jour, dans un accès de mélancolie, il donna ordre que personne n'entrât chez lui ; et s'étant mis en robe de chambre et en bonnet de nuit, il se coucha sur un sopha pour prendre quelque repos. Un officier au service de la Suède, qui connaissait sans doute sa faiblesse, arriva avec une compagnie de dames : elles avaient entrepris ce voyage, dans la seule intention de voir la collection de Linné. On refusa l'entrée au cavalier, qui, se doutant du caprice du savant, et ne s'arrêtant pas au refus du domestique, le poussa et entra dans la chambre où Linné était assis. Celui-ci se montra d'abord

fort offensé de cette impolitesse ; mais l'officier, sans se déconcerter, introduisit les dames, et s'exprimant avec beaucoup de gravité : — Mesdames, dit-il, je vous présente à l'illustre philosophe, le seul objet de votre voyage, à l'homme que tout le monde regarde comme le plus grand, à cet homme qui a mis la nature à la torture, pour découvrir ses plus chers secrets. — Notre savant se dépouilla aussitôt de sa mauvaise humeur, et ne parut jamais plus aimable dans ses manières qu'avec cet officier qu'il embrassa tendrement, l'appelant son véritable ami. Il était tellement passionné pour la louange, que son ame n'était jamais dans une assiette assez paisible pour lui permettre de distinguer le véritable éloge de la flatterie et de la flagornerie. Cet ecclésiastique, qui d'abord n'avait pu croire de semblables rapports, se convainquit par lui-même de leur réalité. Un de ses amis composa un panégyrique si ridicule pour Linné, que les plus petits enfans l'eussent traité de plaisanterie ou de satire. Il était écrit de ce style ampoulé, familier, dit-on, aux Asiatiques. On l'y nommait le soleil des botanistes, le jupiter des lettrés, le se-

crétaire de la nature, l'océan de la science, une montagne mouvante d'érudition ; enfin il offrait mille autres expressions de ce genre. Linné, loin d'éprouver la moindre contrainte en recevant ces complimens ridicules, interrompait l'orateur à chaque phrase, en l'embrassant et l'appelant son plus cher ami.

Le gouverneur nous invita à dîner le jour suivant. La conversation tomba sur l'économie, et nous apprîmes que Wasa était la ville du pays où l'on pouvait vivre à meilleur marché. Une bécasse qui, à Stockholm, coûterait seize sous d'Angleterre, s'achète à Wasa pour quatre. Une gélinotte, à Stockholm, qui vaut douze sous la paire, n'est que de deux ici. Le bois de chauffage ne coûte que la peine de le couper. L'ecclésiastique observa que pour trois rixdales il chauffait son appartement pendant huit mois de l'année.

Le président est la première personne de Wasa, quoique ses honoraires lui soient payés en papier ou rix-geld ; il a environ mille rixdales de moins que le gouverneur, dont les appointemens consistent en fourniture ou produits naturels du pays, par lesquels il obtient

un revenu annuel de deux mille quatre cents rixdales, somme plus que suffisante pour le mettre à même de vivre d'une manière très-splendide.

FIN DU PREMIER VOLUME.